# LA REVUE DE PARIS

## MARS


| | |
|---|---|
| **JACQUES CHARPENTIER** | La Réforme judiciaire |
| **ANDRÉ BILLY** ..... | Mérimée intime |
| **ARMAND LANOUX** ..... | Hôtel Bijou (1) |
| **ANDRÉ FONTAINE** ..... | L'Espagne et l'Europe |
| **CLAUDE ROY** ..... | La Vie à la Campagne |
| **MAURICE BAUMONT** .... | Les Origines de Hitler |
| **CLAUDE SIMON** ..... | Cendre |
| **CHARLES BRAIBANT** ... | Le Chantier du Temple |
| **ALAIN BOSQUET** ..... | Antonin Artaud |
| **RAYMOND LACOSTE** .... | L'Angleterre et l'Europe |
| **MICHEL BERVEILLER** .... | La véritable Périchole |
| **PIERRE DE BOISDEFFRE**. | Joseph Malègue |
| **DENISE BOURDET** ..... | Images de Paris |
| **THIERRY MAULNIER** ..... | Spectacles courageux |
| **PIERRE AUDIAT** ..... | Les Mémoires de Vigny |

**Le Mois à Paris par JEAN MISTLER, JEAN CASSOU, GEORGES PILLEMENT, ROBERT MALLET, F.-F. LEGUEU, MICHEL DÉON, RAYMOND LAS VERGNAS, JEAN FAYARD, CLAUDE ROGER-MARX, MARCEL GABILLY.**



**LA LIVRAISON : 300 FRS** **1959 - 66e ANNÉE**

# SOMMAIRE


| | | Pages. |
|---|---|---|
| JACQUES CHARPENTIER | La Réforme judiciaire | 3 |
| ANDRE BILLY | Mérimée intime | 13 |
| ARMAND LANOUX | Hôtel Bijou (I) | 25 |
| ANDRE FONTAINE | L'Espagne et l'Europe | 43 |
| CLAUDE ROY | La Vie à la Campagne | 55 |
| MAURICE BAUMONT | Les Origines de Hitler | 69 |
| CLAUDE SIMON | Cendre | 79 |
| CHARLES BRAIBANT | Le Chantier du Temple | 83 |
| ALAIN BOSQUET | Antonin Artaud | 96 |
| RAYMOND LACOSTE | L'Angleterre et l'Europe | 105 |
| MICHEL BERVEILLER | La véritable Périchole | 115 |
| PIERRE de BOISDEFFRE | Joseph Malègue | 127 |
| DENISE BOURDET | Images de Paris | 132 |
| THIERRY MAULNIER | Spectacles courageux | 142 |
| PIERRE AUDIAT | Les Mémoires de Vigny | 146 |
| Le Mois à Paris | 158 Chronique des livres | 171 |



DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT


**L'élévation du prix du papier, des tarifs d'imprimerie et des frais d'expédition nous obligent, à notre grand regret, à porter le prix de la REVUE DE PARIS à 300 francs.**


**NOUVEAUX TARIFS DES ABONNEMENTS**

| | | | |
|---|---|---|---|
| **France** : Un an (12 numéros) | Fr. | 3.000 | **Étranger** : Un an (12 numéros) | Fr. | 3.500 |
| — : Six mois (6 numéros) | | 1.500 | — : Six mois (6 numéros) | | 1.750 |

**ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES**

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| U. S. A. | $ | 7,10 | **Belgique** : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 3.509.64 à Bruxelles. | Fr.B. | 342 |
| Canada | $ canadiens | 6,90 | Par chèque bancaire. | Fr.B. | 354 |
| **Suisse** : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 1.12.237 à Genève. | Fr.S. | 30 | Italie | Lires | 4.430 |
| Par chèque bancaire. | Fr.S. | 31 | Angleterre | | £ 2/10/10 |
| Espagne | Pesetas | 298 | Égypte | Piastres | 247 |
| | | | Hollande | Florins | 27 |
| | | | Portugal | Escudos | 204 |

**Dans les pays suivants : Allemagne occidentale, Autriche, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse et Cité du Vatican, il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.**

**Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)**
**Compte chèques postaux : 360-50 Paris**

**En Espagne : s'adresser à la Sociedad general Española de Libraria, Evaristo San Miguel 11, Madrid.**
**Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.**
**En Argentine : s'adresser à la Librairie Hachette, 49, Maipu, Buenos-Aires (Argentine).**

**Prière de joindre la somme de 30 fr. et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.**

**LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 1.060.000 fr. - Propriétaires : Edmée de la Rochefoucauld - André de Fels.**
***LA REVUE DE PARIS* n'assume pas la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.**



**© Revue de Paris 1959.**

# INFORMATIONS FINANCIÈRES

Société Anonyme des

## MANUFACTURES DES GLACES ET PRODUITS CHIMIQUES de SAINT-GOBAIN, CHAUNY et CIREY

R. C. Seine nº 54 B 3953

## AUGMENTATION DE CAPITAL

de Fr. 16.693.300.000 à Fr. 25.039.950.000 **par émission de 1.669.330 actions de Fr. 5.000 à Fr. 8.000 par titre**, jouissance 1er janvier 1959.

**Souscription à titre irréductible** : à raison de 1 action nouvelle de Fr. 5.000 pour 2 actions anciennes de Fr. 5.000.

Souscriptions à titre réductible admises.

On souscrit du 2 février 1959 au 6 mars 1959 chez :

CRÉDIT LYONNAIS, COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS, BANQUE NATIONALE POUR LE COMMERCE ET L'INDUSTRIE, CRÉDIT INDUSTRIEL ET COMMERCIAL, SOCIÉTÉ GÉNÉRALE, BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS, BANQUE DE L'UNION PARISIENNE, L'UNION DES MINES, CRÉDIT COMMERCIAL DE FRANCE, L'UNION EUROPÉENNE INDUSTRIELLE ET FINANCIÈRE, BANQUE DE L'INDOCHINE, MM. VERNES ET Cie, MM. LAZARD Frères et Cie.

**B.A.L.O.** du 26 janvier 1959, nº 12.

---

# SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

La situation provisoire au 31 décembre 1958 se totalise à 709 milliards, en augmentation de 14 % sur celle du 31 décembre 1957.

Au Passif, les comptes de dépôts s'y élèvent à 657 milliards contre 574 milliards et, à l'Actif, le Portefeuille-effets figure pour 444 milliards, les Comptes courants débiteurs pour 89 milliards.

## INFORMATION FINANCIÈRE

# CRÉDIT LYONNAIS

**Situation au 31 Décembre 1958**

La situation au 31 décembre 1958 se totalise à 870.621 millions, plus haut niveau atteint à ce jour, et fait apparaître, par rapport à la situation établie à fin 1957, une augmentation de 89.419 millions.

Au Passif, les ressources de la clientèle, compte non tenu des Banques et correspondants et des Créditeurs divers, atteignent 622.823 millions, soit, pour l'année, une progression de 47.028 millions.

A l'actif, le Portefeuille-effets s'établit à 569.029 millions, en hausse par rapport à fin 1957 de 51.775 millions. D'une année à l'autre, les Banques et correspondants passent de 41.548 à 60.222 millions et les Comptes courants de 107.627 à 118.585 millions.


*Pour classer vos livraisons*

DE LA

**REVUE DE PARIS**

ACHETEZ NOS CARTONNAGES SPÉCIAUX

PLATS ET DOS DE TOILE GRENAT

*Chaque carton-classeur permet de réunir six livraisons rognées*

●

PRIX DU CARTONNAGE
**450** francs (FRANCO DE PORT)

permet de faucher le poil le plus dur sans aucune douleur et "sans feu du rasoir"

**RAZVITE permet de se raser en 1 instant sans eau, sans savon, sans blaireau.**

Compagnie du RAZVITE - Colombes (Seine)

# SUR LA RÉFORME JUDICIAIRE

par Jacques Charpentier

Il y a deux ans, la *Revue de Paris* avait bien voulu donner l'hospitalité à quelques réflexions que m'avaient inspirées les attaques lancées un peu de tous côtés contre nos institutions judiciaires. Je m'étais efforcé d'expliquer que les imperfections dont on faisait grand bruit n'étaient que les symptômes d'un mal plus profond, une crise idéologique, caractérisée par le déclin du sentiment de la justice. C'est une thèse que je soutiens depuis plus de vingt ans.

Depuis lors de nouveaux phénomènes sont venus à l'appui de cette opinion.

L'un des plus significatifs est l'orientation des jeunes gens, qui se détournent maintenant des professions judiciaires. La magistrature a peine à se recruter. Elle est envahie par l'élément féminin. Le nombre des licenciés qui prêtent serment d'avocat a baissé de cinquante pour cent depuis quelques années. Dans certains barreaux de province, il n'y a plus un seul stagiaire.

La restauration de la justice ne saurait donc être attendue que d'un redressement des esprits. Mais ce n'est pas une raison pour ne pas essayer de ralentir sa décadence. En attendant qu'il ait trouvé le moyen de guérir le cancer, le médecin a le devoir de prolonger la vie du malade, et de le soulager, s'il se peut. C'est ce que vient de tenter le gouvernement.

La réforme à laquelle il a procédé a soulevé beaucoup de protestations. Il fallait s'y attendre, car elle lèse beaucoup d'intérêts. Peut-être eût-elle

été mieux accueillie, si elle n'avait été préparée dans le mystère, sans consultation préalable des corps intéressés. Elle a aussi donné l'impression d'avoir été improvisée, alors qu'elle s'est probablement inspirée de projets qui somnolaient depuis longtemps dans les cartons, les décrets-lois étant presque toujours une revanche de la bureaucratie. On y retrouve enfin l'écho de revendications formulées depuis longtemps par l'aile marchante de la magistrature. Ces constatations ne sont pas suffisantes pour la condamner. Sur un plan élevé les satisfactions accordées aux juges concordent presque toujours avec l'intérêt des justiciables.

## Remaniement des circonscriptions.

La réforme a poursuivi deux objets distincts : le remaniement des circonscriptions judiciaires et le relèvement de la condition des magistrats. Elle les a liés l'un à l'autre, ce qui a entraîné quelques confusions.

Sur le second point, des mesures s'imposaient. Depuis longtemps le juge n'a plus dans la cité le rang qu'il devrait occuper. Il ne saurait tenir son rôle s'il ne dispose pas de moyens qui assurent son indépendance et qui commandent le respect. Or la médiocrité de son traitement, la difficulté qu'il éprouve à se loger, l'inquiétude des fins de mois, la hantise des quelques milliers de francs supplémentaires que peut lui procurer son accession au grade supérieur, tout concourt pour lui donner une âme de petit fonctionnaire aigri. Le président ne reçoit plus les avocats qu'au Palais, faute de pouvoir les introduire dans un appartement convenable. Des chefs de Cours, désignés par leur mérite pour siéger à la Cour de cassation, refusent leur nomination parce qu'ils ne peuvent pas trouver un gîte dans la capitale. Il est admirable que ce corps, qui manie des millions à longueur de journée et devrait être exposé aux pires tentations, soit demeuré rigoureusement honnête.

Les dispositions nouvelles renforcent les Cours d'appel, élèvent le nombre des conseillers. Elles provoqueront ce qu'on appelle dans les fonctions publiques un « mouvement », c'est-à-dire une ascension, dont beaucoup vont bénéficier. Les traitements de début seront sensiblement augmentés. La loi accorde même à certains titulaires des grades élevés des indemnités de représentation, minimes il est vrai. J'avais suggéré naguère que, dans les villes de province, les présidents de Cour fussent installés dans les hôtels des anciens parlementaires. Nos finances ne permettent pas de telles prodigalités. Ils devront se contenter d'allocations minimes. Mais c'est un premier pas. Peut-être, dans des temps meilleurs, les hauts magistrats pourront-ils même recevoir, comme le commandant de région ou le préfet. « Rapprocher la justice du peuple », sottise répétée à satiété dans les programmes électoraux et dans les réunions publiques. Comme si le juge acquérait de l'autorité en se promenant en espadrilles et en retrou-

vant au café ceux qui comparaissent devant lui. Il faut éloigner la justice du peuple ; c'est une condition de son prestige. Sur les robes rouges et les hermines, Pascal et Carlyle ont écrit quelques pages que tout garde des Sceaux devrait savoir par cœur.

Une autre série de dispositions modifie profondément la structure de notre organisation judiciaire. Cette réforme était attendue depuis longtemps.

La carte de nos tribunaux remontait à l'époque des diligences. Or il n'est aujourd'hui si mince plaideur qui ne dispose au moins de deux roues et ne puisse trouver place dans un autocar. Tandis que les juridictions des grandes villes étaient surchargées de besogne, il y avait des localités où la salle d'audience ne s'ouvrait qu'une ou deux fois par semaine. On y jugeait moins de cent affaires contradictoires par an. Certains tribunaux seraient morts d'inanition sans la manne des accidents d'automobiles. Dieu merci, ils siégeaient près de la route nationale ! Cette mauvaise organisation nuisait au recrutement des magistrats. Passer le concours pour aller enterrer leurs plus belles années dans une bourgade perdue, sans autre distraction que la pêche à la ligne, cette perspective les rebutait. Leurs femmes encore plus. A moins qu'ils ne fussent poètes ou n'eussent leur famille aux environs, ils se détournaient d'une carrière aussi ingrate pour les jeunes.

La solution qui s'imposait — elle serait venue à l'esprit des plus simples — était de renforcer les effectifs dans les grands centres et de supprimer les juridictions sans emploi. Mais elle se heurtait aux intérêts locaux. Les petites villes, menacées de perdre une de leurs dernières raisons d'être, et soutenues par leurs députés, se défendaient avec acharnement. Poincaré avait cru résoudre le problème en créant des audiences foraines, tenues par des tribunaux ambulants. Au jour fixé, les trois juges quittaient le chef-lieu, flanqués de leur greffier, et suivis par les avocats. On montait dans le même wagon. Aux stations intermédiaires on ramassait quelques clients, et tout ce monde allait secouer la poussière du palais de justice, déserté depuis une semaine. Le soir, après avoir précipité l'examen des dernières affaires, pour ne pas manquer le train, le président se retrouvait avec l'homme qu'il venait de condamner, dans le même compartiment. Sujet de railleries, qui n'étaient que trop faciles. La réforme de Poincaré fut grignotée, puis abolie. Les petits tribunaux reprirent leur vie végétative. Et depuis Poincaré, aucun gouvernement n'avait osé s'attaquer à cette forteresse. Tant que le Parlement était souverain, il eût été inutile de le tenter ; c'est pourquoi la chancellerie s'est hâtée de promulguer ses textes avant la fin des pleins pouvoirs.

Dans ses grandes lignes, la nouvelle organisation est la suivante : les justices de paix sont supprimées et remplacées par des tribunaux dits d'instance, dont le siège sera fixé par décret rendu en Conseil d'Etat. En général ils seront installés dans un chef-lieu d'arrondissement. Les anciens tribunaux de première instance seront remplacés par des tribunaux dits

de grande instance, dont la compétence territoriale s'étendra en général au département. Quant à la Cour, elle connaîtra de tous les appels, qui seront formés directement devant elle, soit contre les jugements des tribunaux d'instance ou de grande instance, soit contre les décisions des juridictions exceptionnelles (tribunaux de commerce, conseils des prud'hommes, juridiction de la Sécurité sociale, tribunaux paritaires).

On peut résumer ce remembrement en disant que désormais l'échelon inférieur de la justice sera fixé dans certains chefs-lieux d'arrondissement, ou dans les chefs-lieux de département, suivant l'importance de l'affaire, la Cour d'appel étant saisie de tous les recours.

Cette partie de la réforme est celle qui a suscité les critiques les plus véhémentes. Il est certain qu'elle porte atteinte à des intérêts respectables. Parmi les auxiliaires de la justice, installés dans les petites villes, certains avaient acheté leurs charges. Les autres avaient organisé leur vie, acquis une maison. Ils étaient en contact avec leur clientèle. Les nouvelles ordonnances les déracinent, les transportent d'office au siège des tribunaux de grande instance. Les médiocres indemnités qui leur sont accordées s'ils démissionnent ou s'ils déménagent seront loin de compenser les pertes qu'ils vont subir. Beaucoup d'autres se plaignent aussi, l'aubergiste qui servait un déjeuner aux plaideurs, le cabaretier qui abreuvait les témoins, le pompiste qui leur vendait de l'essence. Dans certaines agglomérations, les hommes de loi, si modestes fussent-ils, représentaient l'élite intellectuelle. Ils exerçaient une influence considérable dans les élections. Et quelquefois ils envoyaient au parlement un député dont la municipalité était fière. Par leur départ, elle va se trouver décapitée.

Ces sacrifices étaient cependant inévitables. Peut-être la réforme aurait-elle pu être moins brutale. Mais il était impossible de la réaliser en respectant les situations acquises. Il fallait choisir. Il n'est pas de progrès qui ne coûte des ruines et des larmes. Si l'on n'avait abattu des maisons et coupé en deux des domaines, il n'y aurait pas de chemins de fer.

La mort des justices de paix a déchaîné un concert d'éloges funéraires. Dans le deuil qui a salué leur disparition, le sentiment a une grande part. C'étaient des filles de la Révolution [1]. Elles étaient nées en des temps d'optimisme, et sous le signe du « Ça ira ! » La nature humaine était bonne. Un homme du pays, choisi par ses voisins pour sa sagesse, apaiserait les conflits. Son titre : « juge de paix », symbolisait son rôle. Il n'était pas chargé de dire la justice, mais de réconcilier les adversaires et de les renvoyer bras dessus bras dessous. Les auteurs du Code avaient tant de confiance dans son pouvoir de persuasion qu'ils l'avaient chargé de concilier les parties même dans les affaires qui n'étaient pas de son ressort. Avant d'être porté devant le Tribunal civil, tout litige devait être soumis au préliminaire de conciliation. Cette croyance était si tenace qu'alors que le préliminaire était devenu une simple formalité, sans autre effet que de

1. La première loi qui les institue est celle du 16-24 août 1790, titre III.

ralentir le cours de la justice et d'en augmenter les frais, il avait traversé le XIXe et la première moitié du XXe siècle, et que la IVe République, dont les naïvetés ne se comptent pas, l'introduisit dans toutes les procédures des juridictions nouvelles qu'elle substituait aux tribunaux de droit commun. Elle manifestait ainsi la défiance, la crainte mêlée de haine, qu'elle n'a jamais cessé de nourrir à l'encontre de la justice [1].

Ce paternalisme judiciaire a fait son temps. A la fin du XVIIIe siècle, la clientèle des petits tribunaux se composait de gens simples, presque tous illettrés et ignorants de leurs droits. Un homme respecté pouvait calmer leurs colères, arracher des concessions aux deux belligérants, les renvoyer à demi battus, et contents. Mais aujourd'hui le plus modeste des plaideurs a passé par l'école primaire. Avant de déposer sa demande au greffe, il a consulté, qui son syndicat, qui son groupement (anciens combattants, mutualistes, locataires, etc.) celui-ci un ami, celle-là l'assistante sociale. S'il croyait avoir intérêt à transiger, il en a déjà fait la tentative, et si les négociations ont échoué, ce ne sont pas les homélies du juge qui le détermineront à une reculade. Le recrutement des juges de paix devenait d'ailleurs difficile. En substituant des juridictions régulières à une institution périmée, la justice s'adapte à son temps.

## Le Juge unique : dangers de cette innovation.

Ce qui est beaucoup plus critiquable, c'est la composition du Tribunal d'instance. Les jugements y seront rendus par un seul juge.

Sans doute le juge de paix était aussi un juge unique [2]. Mais il n'avait pas une compétence aussi étendue que celui qui, sous le nom fallacieux de tribunal d'instance, est appelé à le remplacer. Celui-ci va statuer en dernier ressort sur les affaires dont l'intérêt ne dépasse pas 150 000 francs, et, à charge d'appel, 300 000 francs. Il connaîtra, quel qu'en soit le chiffre, de toutes les contestations relatives aux loyers (congés, résiliations, indemnités, expulsions, saisies-gageries, etc.), et de toute une série de litiges dont l'énumération occupe plusieurs colonnes de l'*Officiel*.

Ce qui est plus grave encore, c'est qu'appelé à remplacer le tribunal de simple police, il va disposer de pouvoirs beaucoup plus étendus en matière répressive. De nombreux délits deviennent des contraventions, sanctionnées par des peines d'amende et même de prison jusqu'à deux mois (au lieu de six jours précédemment). Le juge unique connaîtra des coups et blessures volontaires entraînant une incapacité de travail de

1. Cette illusion se retrouve encore dans certaines dispositions de la réforme actuelle (faculté pour le juge rapporteur d'entendre les parties et de les concilier, art. 80, nouveau, du Code de Procédure civile).

2. A l'origine, il était assisté de deux assesseurs, mais ceux-ci avaient été supprimés par la loi du 29 Ventôse, an IX.

moins de huit jours, et des coups et blessures involontaires entraînant une incapacité inférieure à trois mois. C'est dire que la plupart des accidents de la circulation seront désormais de son ressort.

Or l'expérience du juge unique a été faite en France. Elle a lamentablement échoué. Avant la dernière guerre, il était de mode de donner le juge anglais en exemple. En lui faisant passer la Manche, on se flattait de remédier d'un seul coup à tous les maux dont souffrait la justice en France. On oubliait que le juge anglais est un personnage considérable, pourvu d'un traitement somptueux que ni nos finances ni nos mœurs ne permettaient de lui accorder. On oubliait surtout que la justice anglaise, ses doctrines et ses institutions, sont plus éloignées des nôtres que celles de n'importe quel pays civilisé. Quiconque a pris part à un Congrès international de juristes n'ignore pas que c'est avec les Anglos-Saxons qu'il est le plus malaisé de s'entendre. Nous ne parlons pas la même langue. Cependant, au lendemain de la Libération, peut-être pour obéir à un snobisme qui était le fruit de l'ignorance, peut-être aussi et surtout parce qu'il manquait de magistrats, le Gouvernement nous avait gratifiés, dans les tribunaux de première instance, de ce Bridoison solitaire. Les résultats ont été désastreux. Les magistrats, en grande majorité, ont été les premiers à réclamer le retour à la collégialité.

C'est qu'il n'est pas de métier plus difficile que de juger, et pas de responsabilités plus lourdes que celles des juges. Le public ne se rend pas compte qu'un magistrat est un homme qui, à l'issue de débats fatigants à suivre, est obligé de prendre des *décisions,* dont dépendent la fortune, l'honneur, le bonheur ou le malheur des justiciables et de leurs familles, qu'il se trouve appelé à choisir entre deux vérités, toutes deux vraisemblables et présentées le plus souvent avec une extrême habileté. A moins d'être exceptionnellement sûr de lui, ce qui est rarement un bon signe, un magistrat consciencieux souhaitera toujours recueillir les impressions de ses assesseurs et en discuter avec eux. C'est surtout en matière pénale que la solitude lui pèse. Pendant cette période où les juges siégeaient seuls, j'ai plus d'une fois recueilli de leurs bouches l'aveu des scrupules qu'ils éprouvaient à infliger des peines corporelles, dont ils portaient, devant leur conscience, l'entière responsabilité.

On s'est donc hâté, dès que les effectifs reconstitués l'ont permis, de mettre fin à l'essai malheureux qui avait marqué les débuts de la IV^e^ République. Il est regrettable que la même erreur se reproduise à l'aurore de la V^e^.

### Maintien des juridictions exceptionnelles.

Parmi les vices dont souffre la justice française, l'un des plus graves est l'existence de nombreuses juridictions exceptionnelles. Elles avaient été une des plaies de l'ancien régime et le premier soin de la Révolution. répondant aux vœux des Cahiers, avait été de les abolir. Mais ensuite,

dans toutes ses périodes de faiblesse, l'Etat s'est laissé arracher, au profit de groupements particuliers, des lambeaux de ce pouvoir judiciaire qui est l'une de ses prérogatives essentielles.

Il y a une juridiction des commerçants [1], une autre des ouvriers, une des fermiers, une des journalistes, une de la sécurité sociale. Pourquoi pas une juridiction des manucures ou des tondeurs de chiens ? On pouvait espérer qu'un gouvernement qui inaugure une ère nouvelle et qui, porté au pouvoir par une énorme majorité, jouit d'un crédit sans précédent, en userait pour abolir ces privilèges. Il l'a fait au second degré. Tous les appels des décisions rendues par les tribunaux de commerce, les conseils de prudhommes, les commissions de Sécurité sociale, les tribunaux paritaires, seront désormais jugés par la Cour. Mais en première instance, les tribunaux d'exception sont maintenus. On s'est efforcé de les améliorer par diverses dispositions. C'est ainsi par exemple qu'un tribunal paritaire, présidé par le juge d'instance, est substitué aux anciennes commissions, de fâcheuse mémoire. Il n'en est pas moins vrai que le démembrement de la justice subsiste, au profit de certaines catégories de citoyens. Sans doute des impératifs politiques, auxquels même les gouvernements les plus forts ne peuvent se soustraire, rendaient-ils impraticable l'opération radicale que l'on eût souhaitée. Au moins faut-il savoir gré aux auteurs de la réforme de la tendance très nette que marque la concentration des appels entre les mains de la juridiction de droit commun. C'est un premier pas, et il est permis d'espérer qu'un jour quelques coups de hache débarrasseront la justice de toutes ces végétations parasitaires.

## Regrettable affaiblissement du Conseil supérieur de la magistrature.

Le grand vaincu de la réforme est, avec le juge de paix, le Conseil supérieur de la Magistrature. Il avait répondu à de grandes espérances. Il devait assurer l'indépendance des juges, décidément soustraits à l'influence de la politique, et incarner ce troisième pouvoir que les Français attendent depuis l'*Esprit des Lois*. Malheureusement les constituants de 1946 qui sacrifiaient l'Exécutif à l'Assemblée, n'avaient pas réfléchi que, sous un tel régime, ce serait surtout contre le Parlement que les Tribunaux auraient à défendre les justiciables et, par une contradiction évidente, ils avaient confié aux partis le soin de désigner un certain nombre de membres du Conseil supérieur. Un gouvernement qui a rendu la primauté à

1. En ce qui concerne les tribunaux de commerce, on ne doit pas oublier que ceux qui siègent dans les grands centres, à Paris en particulier, comprennent des hommes éminents et s'acquittent parfaitement de leur tâche. Il n'en est malheureusement pas toujours ainsi des tribunaux de commerce établis dans les petites villes de province.

l'Exécutif et condamné le système des partis ne pouvait pas conserver cette disposition.

Il faut cependant se rappeler qu'en fait le mode de recrutement du Conseil supérieur avait amené très peu de désordres. Les membres du Conseil, quelle que fût leur origine, l'avaient oubliée [1], et la politique semble n'avoir joué aucun rôle dans leurs délibérations. Ils avaient dépensé une énorme somme de travail et l'on ne saurait oublier les immenses services qu'ils ont rendus en préparant les grâces. Ce sont eux qui, après la Libération, et pendant plusieurs années, ont redressé les sentences des Cours de justice.

Il ne semble pas davantage que, sous la IVe République, le pouvoir judiciaire issu des nominations préparées par eux, ait porté ombrage aux deux autres. La magistrature de la IVe ne ressemblait en rien aux anciens Parlements. Tout au plus la Cour de cassation prenait-elle quelquefois plaisir à interpréter à la lettre une loi mal rédigée. L'Assemblée, comme un écolier pris en faute — en faute de français — était obligée de reconnaître que son texte exprimait le contraire de ses intentions, et elle recommençait son pensum. Ces malices, qui donnaient à ses commissions quelques mouvements d'humeur, ne mettaient pas l'unité de l'Etat en péril.

Le Conseil supérieur n'est pas aboli. Mais, composé désormais de neuf membres désignés par le Président de la République, il perd la plupart de ses attributions. Les nominations appartiendront désormais au Président de la République, sur proposition du garde des Sceaux.

## Formation des juges. — La défense orale.

Il faut rapprocher de ces mesures celles qui ont trait à la formation du corps judiciaire. La création d'un centre d'études qui ressemble comme un frère à l'Ecole nationale d'administration, celle de l'auditorat, copié sur celui du Conseil d'Etat, amélioreront sans aucun doute les connaissances générales et la technique dont le magistrat d'aujourd'hui a besoin ; mais elles aboutissent, comme le mode de nomination et les règles d'avancement, à réintégrer le magistrat dans l'ensemble des fonctionnaires. Ces innovations sont dans la ligne d'un gouvernement qui tend à ramener tous les pouvoirs entre les mains de l'Exécutif. Aussi longtemps que le chef de l'Etat n'aura en vue que l'intérêt de la nation, tout se passera encore comme si la justice était libre. Mais le jour où le délégué d'un parti prendrait les leviers des commandes, on regretterait le troisième pouvoir.

En revanche les ordonnances ont été amputées de certaines dispositions qui eussent limité dans les affaires civiles la discussion orale pour lui substituer, partiellement au moins, la procédure écrite.

1. Exception faite pour l'élu du parti communiste, dont il avait fallu se débarrasser.

C'est l'idée fixe de quelques magistrats. Il s'en trouve — il s'en est trouvé dans tous les temps — qui sont incapables d'écouter. Infirmité congénitale. Au lieu de chercher un autre emploi, ils rêvent d'une justice de sourds : des mémoires écrits, répliques, dupliques, et dupliques de dupliques, échangés entre les plaideurs, un juge, le seul parmi les trois, qui prend connaissance du dossier et rédige un rapport écrit, un ministère public qui conclut ; après quoi, l'opinion du tribunal étant faite, on donnerait, par un reste de condescendance envers les parties, la parole à leurs défenseurs. Seulement dans les affaires importantes et à condition qu'ils soient brefs. Telle est l'image qui hante le cerveau de ces successeurs de Malesherbes et de d'Aguesseau.

Cette psychose est un phénomène cyclique. On la voit reparaître à chaque période de décrets-lois. Nous l'avons connue après 1935, sous le gouvernement Laval, ensuite pendant l'occupation, sous le ministère Barthélémy. On pouvait l'attendre depuis le 13 mai. A ceux qui risqueraient d'être contaminés par cette utopie, il est bon de rappeler que les hautes juridictions qu'elle nous propose comme exemples sont précisément celles qui ne peuvent s'acquitter de leurs tâches, qu'à la Cour de cassation, malgré la suppression du barrage des Requêtes, et la multiplication des chambres, qui porte atteinte à l'unité de la jurisprudence, les retards ont atteint des proportions scandaleuses ; que le Conseil d'Etat, se reconnaissant incapable de suffire à sa besogne, a dû abandonner une partie de ses attributions aux tribunaux administratifs ; que l'accumulation des écritures — l'exemple de l'ancien régime est là pour le prouver — ne peut que ralentir le cours de la justice ; que l'institution du juge rapporteur, est, par une voie détournée, l'acheminement, même dans les tribunaux de grande instance, vers le juge unique ; enfin et surtout que le débat oral est, dans les enceintes de la justice, la seule garantie de la liberté ; qu'il est facile de faire le silence sur un mémoire, mais qu'il faudrait fermer les portes de l'audience pour empêcher la parole d'être entendue ; que dans toutes les périodes d'oppression, c'est dans les prétoires, et par la bouche des avocats qu'a retenti le cri des opprimés. Il faut remercier le garde des Sceaux qui, mis en garde quand les ordonnances étaient déjà prêtes, s'est rappelé cette vérité.

## La Presse judiciaire.

La liberté de la parole a pour corollaire la liberté de l'écriture. Si les portes de l'audience doivent rester ouvertes, c'est pour que le public puisse être informé de ce qui s'y passe, notamment par les journaux.

A cet égard, certaines dispositions des ordonnances ont vivement ému la presse. Elles répondent aux désirs de certains magistrats. Lors d'une séance de rentrée de la Cour de Paris, il y a quelques années, M. l'Avocat

général Lindon s'était élevé avec vivacité contre les attaques dont la Justice était l'objet, et il avait fait appel aux pouvoirs publics pour la défendre contre leurs auteurs. C'est ce vœu qui a été exaucé.

Il faut reconnaître que dans certaines instructions, les chroniqueurs avaient abusé de la complaisance de la police et hélas ! de la faiblesse de quelques magistrats. Il n'est pas souhaitable que les reporters se transforment en détectives, et il est odieux que certains journalistes, trop familiers avec des avocats, des greffiers, ou des membres du parquet, influencent l'opinion en faveur ou à l'encontre d'une partie avant que la justice se soit prononcée.

Mais il serait encore plus funeste d'imposer silence à la critique des jugements. Dans une démocratie, où la justice n'est plus rendue au nom de Dieu, mais au nom de la Nation, elle est l'affaire de tous les citoyens. Chacun de nous en est responsable devant sa conscience, et si une erreur judiciaire est commise, nous sommes tous des assassins. Mais pour que la sanction de l'opinion publique s'exerce, il faut qu'elle soit avertie, et elle ne peut l'être que par une large publicité, assortie d'éloges ou de blâmes dont aucune menace ne doit restreindre la liberté.

Telle est la réforme. Elle contient du bon et du moins bon, des mesures nécessaires, dont quelques-unes sont douloureuses, une volonté, qu'on ne saurait trop louer, de relever l'appareil judiciaire, une tendance, qui pourrait devenir dangereuse, à le subordonner à l'Etat, bref un ensemble de dispositions qui pourront être utilisées, suivant l'avenir du pays, pour le meilleur ou pour le pire. Nous jugerons l'arbre à ses fruits.

JACQUES CHARPENTIER,
*ancien bâtonnier.*

# QUELQUES ASPECTS INTIMES DE MÉRIMÉE

par André Billy

Le titre de cet article donnera peut-être à croire que va être évoquée ici la vie amoureuse de Mérimée. Mon dessein est plus modeste. Je ne parlerai que de ses logis, de ses aquarelles, de sa gourmandise, de son tailleur et de ses chats. Certains trouveront que des sujets de cette sorte ont peu d'importance et qu'il y a autre chose à dire d'un grand écrivain, mais ceux qui aiment Mérimée et qui prennent plaisir à le voir vivre dans sa merveilleuse correspondance me comprendront. Mérimée est de ceux qui suscitent assez de curiosité pour qu'on désire se représenter leur vie dans ce qu'elle a de plus simple et de plus quotidien. Acceptons ce point de vue et poussons la porte de son logis.

Parisien de Paris, né sur la montagne Sainte-Geneviève, Mérimée avait habité longtemps à l'Ecole des Beaux-Arts, dont son père était le secrétaire perpétuel. A la réorganisation de celle-ci, Léonor Mérimée s'était installé rue des Beaux-Arts, où il était mort. De là, Mérimée s'était transporté avec sa mère rue Jacob où elle mourut à son tour en 1852, au plus fort des poursuites dont son fils était l'objet pour avoir attaqué la magistrature, coupable, selon lui, d'avoir condamné injustement l'illustre Libri, le voleur de livres. Après la mort de M^me^ Mérimée, Prosper décida de changer de domicile une fois de plus, mais la perspective d'un déménagement l'accablait. Il aurait voulu être Kalmouk et vivre sous la tente. Lui à qui avaient été épargnés si longtemps les soucis ménagers, il trouvait aussi difficile de se réinstaller que de gouverner l'Etat.

Il emménagea 52, rue de Lille, au second étage d'un immeuble formant le coin de la rue du Bac et appartenant à son cousin Léonor Fresnel, inspecteur des Ponts et Chaussées, plus tard directeur des Phares. Et ici a sa place un souvenir relatif à Réal, beau-père de ce dernier et ancien collaborateur de Fouché. Avant de partir pour l'Amérique, Réal avait confié ses papiers à son ami Léonor Mérimée, des mains de qui ils avaient passé dans celles de Prosper. Sans prendre le temps de les examiner, celui-ci les

avait remis à la fille de Réal quand elle avait épousé Léonor Fresnel. Un matin, le cousin monta tout effaré chez Prosper. Il venait de découvrir dans les papiers de Réal, une lettre du duc d'Enghien adressée au dernier moment à la princesse de Rohan, avec une mèche de cheveux. Chargé par le Premier Consul d'interroger le malheureux prince, Réal s'était arrangé pour arriver trop tard à Vincennes et n'y avait recueilli que ce suprême adieu.

Rue de Lille, Léonor Fresnel occupait le premier étage. Au rez-de-chaussée étaient la boutique d'un cordonnier et celle d'un épicier. Au fond de la cour, une aile réunissait un second corps de logis au corps principal. Fresnel utilisait une écurie et une remise.

Au deuxième étage, Mérimée succédait à un ancien commissaire de police. Un autre logement ouvrait à droite sur le même palier, loué à une rentière. Celui de Mérimée, à gauche, comportait une entrée obscure, une salle à manger, un salon, une cuisine sur la rue du Bac et une chambre sur la rue de Lille. Le loyer en était de 1 000 francs, y compris la chambre de sa gouvernante au même étage. Au troisième, mansardé, Mérimée disposait de commodités et d'une pièce sans fenêtre pour son domestique.

Sénateur, avec une dotation annuelle de 30 000 francs, il ne pouvait plus se contenter d'être si étroitement logé. Sa voisine de palier reçut congé. Nouveaux tracas pour l'infortuné célibataire : il se faisait l'effet « d'un enfant le jour de son entrée au collège ». Ses livres traînaient en désordre sur le plancher. Il avait vendu tous ses vieux meubles et les nouveaux ne lui avaient pas encore été livrés. « Dites-moi de grâce, écrivait-il à son amie M^me^ de Circourt, qui lui donnait des leçons de russe, où l'on peut trouver des chaises de salle à manger et vaut-il mieux les acheter en cuir, cannées ou en tapisserie, et enfin combien cela coûtera-t-il ? » Même embarras pour les rideaux ! Ah, qu'il enviait le philosophe Bias qui portait tous ses biens sur son dos !

Edouard Grenier a laissé une description de l'appartement de la rue de Lille : salle à manger ornée de tableaux « remarquables », chambre à coucher où était accrochée *L'Innocence nourrissant un serpent,* chef-d'œuvre du père de Mérimée, et cabinet de travail meublé de sièges capitonnés, avec divan et bureau de bois de rose Louis XV. Mérimée avait certainement collectionné les souvenirs de voyage, les bronzes, les marbres, les bibelots de toutes sortes. Les meubles capitonnés suggèrent l'idée d'un intérieur typiquement Louis-Philippe et second Empire. Des précisions de Maurice Tourneux complètent ce que nous savons par Edouard Grenier : études de Mérimée père d'après Rubens, sofas, livres entassés un peu partout sur la cheminée, cornets du Japon d'un mètre de hauteur, deux vastes fauteuils, l'un très bas et recouvert de basane, où Mérimée s'asseyait, le plus souvent drapé dans une robe de chambre chinoise ou persane ; aux murs de la salle à manger, tableaux de l'école espagnole et gravures anglaises. Un seul tableau moderne, et encore était-ce une copie des *Fileuses* de Velasquez, offerte par Alexandre Colin. Mérimée avait

reçu d'Honoré Clair un moulage de la tête de Vénus ou de Diane, dite « déesse au nez cassé », trouvée en 1823 dans les fouilles du théâtre d'Arles.

Mettant son logis à la disposition d'une amie anglaise, il lui disait : « Il y a trois lits dont un bon et deux très mauvais ; deux chambres assez gaies, un assez grand nombre de bouquins et deux divans avec quelques pipes turques et autres. »

Son appartement n'avait à ses yeux, ou plutôt ses oreilles, qu'un inconvénient : le bruit de la rue du Bac dont il se disait « tout ahuri ». Surprenante anticipation !

Nul doute qu'il se plût chez lui, mais son intérieur était celui d'un célibataire servi par deux et même trois domestiques et sa vie intime manquait de chaleur. Homme du monde, il était souvent invité à dîner. Il recevait des amis. Recevait-il des femmes ? Jenny Dacquin, son inconnue, lui faisait de rares visites ; ils se rencontraient au dehors, dans le secret. Où voyait-il M^me^ Delessert ? Ce ne devait pas être chez lui et d'ailleurs son installation rue de l'Université coïncida avec ce qu'on hésite à appeler leur rupture puisqu'ils gardèrent toujours des relations amicales, au moins en apparence. La principale occupation de Mérimée, ce grand laborieux qui aurait voulu se faire passer pour paresseux, était de travailler.

Léonor Fresnel, son cousin et propriétaire, mourut au printemps de 1869, quelque dix-huit mois avant lui. N'ayant pas prévu de lui survivre, Mérimée l'avait désigné comme son exécuteur testamentaire. Leur intimité datait de quarante ans. La veuve, qui avait hérité de l'immeuble, devint folle. Fâchée avec toute sa famille, persuadée qu'on ne pensait qu'à la voler, elle s'était ruinée en serrures. En mai 1870, Mérimée pensait à déménager encore, mais cette perspective l'écrasait. Avec tous ses livres et toutes les vieilleries auxquelles il était attaché, il ne voyait pas la possibilité de faire face à un pareil bouleversement.

Un an après, sa maison était incendiée par les communards. De son mobilier, il ne resta rien, ni de ses papiers. Quelques-uns de ses livres seulement échappèrent au désastre. De ses aquarelles et de ses dessins, ne furent conservés que ceux qu'il avait distribués autour de lui.

⁂

Il fut un dessinateur et un aquarelliste infatigable. Les croquis qu'il prenait pour illustrer ses rapports archéologiques sont innombrables. En Espagne, en Angleterre, en Asie Mineure, partout il dessinait et lavait des aquarelles. Il avait copié presque tous les Velasquez du Prado. Dans sa vieillesse, il écoutait encore les conseils de Jules Grenier dont il se disait l'élève indigne. A la veille de son avant-dernier départ pour Cannes, en 1869, il copiait un tableau de l'école de Véronèse. Il donnait volontiers ses aquarelles à ses amis, non sans insister sur l'importance du cadeau. Il

était plus généreux encore des esquisses à la plume ou au crayon et des caricatures dont il couvrait ses papiers à l'Institut, au Sénat, dans les commissions. Il a existé de lui un album obscène, exécuté à la Commission des Monuments historiques. Ses lettres à Jenny Dacquin, sa fameuse « Inconnue », étaient souvent accompagnées de dessins. Il fit d'elle plusieurs portraits. A Cannes, à Londres, à Fontainebleau, il passait des journées entières à remplir des albums de croquis d'animaux, de scènes orientales ou russes, de figures de femmes.

A M^me^ de La Rochejaquelein, il écrivait le 20 janvier 1858 : *J'ai fait* (à Cannes) *une trentaine d'affreux croquis sur du papier à sucre, mais si grands que je ne pourrais trouver une boîte aux lettres en état de les recevoir. Je n'ai rien dessiné à Nice qu'une petite église de Saint-Antoine sur la route qui mène au col de Tende. En revanche, je rapporte un panorama de Cannes.* A la même, le mois d'après, en lui envoyant sa gouache de la chapelle de Saint-Antoine : *Depuis que je me suis mis à peindre à la gouache, j'ai entièrement oublié l'usage de l'aquarelle, et je ne sais plus comment m'y prendre. J'ai commencé une aquarelle que j'ai barbouillée de blanc faute de pouvoir m'en tirer autrement. J'ai rapporté trente ou quarante chefs-d'œuvre de cette espèce.* Encore à M^me^ de la Rochejaquelein, en mars 1860: *J'ai passé trois jours à chercher mes dessins de voyage* (il revenait de Cannes), *au nombre de deux ou trois cents et par conséquent formant une masse comme un grand in-folio, sans pouvoir me rappeler où je les avais mis. Ma gouvernante les a dénichés lorsque j'avais pris mon parti de leur perte et que je faisais des conjectures sans fin sur le mauvais goût du voleur qui n'avait pris que cela chez moi.* A la même, il donna une copie du *Couronnement de la Vierge* ; il y attachait beaucoup de prix. Il ne fut pas médiocrement flatté de découvrir à Biarritz une aquarelle de lui dont le marchand demandait quarante francs. En novembre 1865, il se mit au pastel, mais n'y persévéra pas.

Son crayon et son pinceau étaient plus énergiques que gracieux. On le rapprocherait de Jules de Goncourt si celui-ci n'avait eu beaucoup plus de talent.

La *Bibliographie des œuvres de Prosper Mérimée,* dressée en 1929 par Pierre Trahard et Pierre Josserand, contient une liste de tous les dessins, croquis et aquarelles de Mérimée connus à cette date : caricatures, têtes de femmes, paysans, picadors, femmes en toilette de bal, guerriers du XVI^e^ siècle, bandits corses, pêcheurs, mousquetaires, cosaques, lanciers polonais, cavaliers arabes, chasseurs écossais, chats, prégadious, seigneurs Louis XIV et Louis XV, paysages de Suisse, d'Italie, de Provence, portraits de Carmen et de don José, copies de tableaux, etc.

Les travaux de son père sur la technique des couleurs lui avaient inspiré de la curiosité pour ce genre de recherches. Il se vantait à la princesse Mathilde, artiste comme lui, d'une admirable découverte : il avait imaginé de vernir avec du silicate liquide des gouaches de sa composition ; elles prenaient ainsi une merveilleuse transparence. Le silicate sé-

chait en une minute et par-dessus il peignait tout ce qu'il voulait. Le silicate n'étant que du cristal de roche, la couleur était emprisonnée dessous comme sous un verre et ne se mêlait pas à celle qu'on mettait par-dessus. De là des effets admirables. Autre découverte dont il se vantait à Viollet-le-Duc en janvier 1852 ; gommées à l'aide de la gomme *adragante,* les couleurs ne se mêlaient point.

⁂

Un autre aspect de Mérimée mérite de retenir l'attention, sa gourmandise. En un temps où Charles Monselet publiait son *Almanach des Gourmands* et son *Double Almanach gourmand* avec la collaboration d'Alexandre Dumas, de Nestor Roqueplan, d'Alfred Delvau, d'Edouard Fournier et de quelques autres de moindre renom, Mérimée gastronome fait discrète figure. Honnête homme selon le grand siècle, il ne se piquait de rien : le qualificatif de gastronome l'eût fait sourire.

Déjà gourmand à trente ans, il le devint davantage en vieillissant. Pontmartin, qui le lui reprochait sévèrement, lui faisait en outre grief de garder le silence en mangeant, attitude propre aux vrais amateurs de bonne chère quand leur plaît ce qui leur est servi. Dans les tables d'hôtes et les gargotes de province, d'Espagne et d'Angleterre, Mérimée s'était fait une règle de ne jamais récriminer, même devant un plat de lapin.

En 1848 le baron Pichon, président des *Bibliophiles français,* avait eu recours à lui pour organiser un dîner à Saint-Germain, au *Pavillon Henri-IV* alors tenu par Collignon, ancien chef d'office de la duchesse de Berry. En 1862, un dîner auquel Mérimée avait convié au même endroit Cousin, Mignet, Barthélemy Saint-Hilaire, le docteur Maure, de Cannes, Fanny Lagden et sa sœur Emma, les deux Anglaises dans la familiarité desquelles il vécut jusqu'à sa mort, fut à cause de la pluie transféré au dernier moment chez Véry. Mérimée qui, tout Parisien qu'il était, ignorait que Véry eût quitté le Palais-Royal, ne rassembla pas sans peine ses convives, Barthélemy Saint-Hilaire, qui n'avait pas été atteint par le contre-ordre, fit sous l'averse le voyage de Saint-Germain.

On n'a pas retrouvé la recette du salmis auquel Mérimée dut dans sa jeunesse une « certaine réputation » ; lui-même la croyait perdue. Il écrivait à Saulcy en 1851 : *Nous avons dîné chez Véry où, par les soins de Lesauvage* (Louis de La Saussaye), *on nous a donné notre fameux salmis d'autrefois. Mais la tradition s'en est perdue et je ne saurais vous dire combien je me suis senti triste en me retrouvant dans ce salon où nous avons fait tant de joyeux dîners avec des amis qui sont maintenant sous terre. Il me semblait revenir d'une grande bataille où la moitié de mon régiment serait restée.* Peut-être est-il permis de reconnaître un souvenir du salmis dans son article du *Moniteur universel* sur le tome IV du *Dictionnaire*

*raisonné de l'architecture française* de Viollet-le-Duc : *Bien que de nos jours de même qu'autrefois, l'architecte ait fait invasion dans l'art culinaire en donnant à un salmis la forme d'une tour couronnée, au lieu de piques, de têtes de bécasses, en bâtissant des temples en massepains et des sarcophages en blancs mangers, l'auteur du* Dictionnaire raisonné de l'architecture française *ne s'est occupé que des bâtiments où travaillent les hommes de bouche. Nous le regrettons...* Le salmis de Mérimée n'avait donc pas la forme d'une tour couronnée de têtes de bécasses, et il se mangeait chaud...

Au docteur et ancien ministre Bixio, président du fameux dîner qui depuis 1856 portait son nom, il déclarait, avec l'autorité d'un homme qui sait ce dont il parle : *Les merles se mangent pannés comme les côtelettes,* et il avait avec M^me^ Bixio de grandes controverses culinaires.

Pour l'achat d'un melon, il recommandait la précaution suivante : *L'intérêt du marchand consiste à écouler ses plus vieux pensionnaires, qui sont d'horribles concombres passés et trépassés ! Tu dois donc prévenir le bonhomme que tu pars pour la campagne et que le melon dont tu fais l'achat ne sera pas mangé avant trois jours. Le marchand te livre alors un sujet qui est à point. Bénis les dieux s'il n'est pas déjà trop mûr !*

Il n'avait pas attendu de toucher un traitement de 30 000 francs pour monter sa cave : *Je pense que vous viendrez probablement à Paris pour ce carême ou pour le saint temps de Pâques,* écrivait-il en janvier 1853 à Francisque-Michel, l'érudit bordelais. *Parlez-moi d'ici là des vins de Bordeaux excellents que vous connaîtriez, avec beaucoup de parfum, et dans les prix du vin de Larose de M. Lalande : mais le parfum est une condition* sine qua non. Au même, trois semaines après : *Plus je bois du vin de Larose, et plus il me plaît, mais aussi il diminue. Pour remédier à cet inconvénient auriez-vous la chose d'en demander cent bouteilles à M. Lalande pour 500 francs, transportées à Paris ?* Sans nouvelles des précieuses bouteilles, il s'inquiéta : *Je n'ai pas de nouvelles de vous. Je n'en ai pas davantage du vin de M. Lalande. Il avait eu l'idée originale de l'expédier par mer. Je crains que ces tempêtes n'aient fait de l'eau rougie sur les côtes de Bretagne.* C'était un bordeaux de 1847. En octobre 1858, il en évoquait le souvenir dans une lettre à Panizzi. Cette année-là, le bordeaux était de qualité moyenne, alors que le bourgogne et le champagne étaient réputés excellents. *Connaissez-vous la soupe aux cailles et au riz ?* demandait-il dans la même lettre à Panizzi. *Je pense qu'on ne mange que cela en Paradis.*

Après le mariage d'Eugénie, M^me^ de Montijo ne quitta point Paris sans lui laisser un souvenir qu'elle savait propre à lui être agréable : quelques bouteilles de vin d'Espagne. A Louis de Saussaye, le 17 avril 1853 : *Ponsard dîne chez moi vendredi. Vous y trouverez la côtelette de l'amitié et du vin un peu chouette des vignes de S.M...*

Peu après, il fut chargé par le baron Pichon d'établir le menu du dîner des *Bibliophiles français : Mon cher Président, quinze membres adhèrent.*

*On dînera chez vous* (à l'hôtel Lauzun ?) *On prend vos vins. On vous enverra Chevet mardi matin, à moins que vous ne préfériez faire faire le dîner par vos gens... Voici notre élucubration :*

*Potage printanier*
*Turbot sauce hollandaise* id. *aux crevettes*
*Pommes de terre en chemise*
*Selle de mouton haricots à la bretonne*
*Poulet à la Marengo*
*Timbale à la portugaise*
*Sorbets*
*Deux poulardes truffées*
*Terrine de Noutron*
*Asperges en branche*
*Ecrevisses à la bordelaise*
*Mousse bavaroise*
*Gâteau à...*

Sans parler de son excessive abondance, il y aurait des réserves à faire sur la composition et l'ordonnance de ce menu.

De Bordeaux il écrivait à un ami : *Quand vous écrirez à M. Childe, dites-lui que j'ai demandé en Portugal à son intention, du madère rouge qu'il n'a jamais bu et du vin de Porto tel que l'on en fait pour la maison de Bragance et le petit nombre d'amateurs illustres qui savent l'apprécier. Les seules observations que j'ai à consigner sur mon journal de voyage sont que les royans, petits poissons du genre de la sardine, sont un manger délicieux et que les femmes sont toutes charmantes, ayant l'air coquin, ce qui vaut mieux que l'air coquines.*

Nouvelle commande de bordeaux par l'intermédiaire de Francisque-Michel : *Mon cher ami, vous m'embarrassez fort, mais cependant je crois que je préfère le château Palmer* (Margaux). *Veuillez m'en faire envoyer cent bouteilles et dire qu'on en vienne chercher le prix le matin avant midi mais aussi pas de trop bonne heure.* A Panizzi, qui partageait ses préférences pour le bordeaux : *J'ai des nouvelles de mon vin : il est parti de Haut-Brion mardi dernier. Je ne l'ai pas encore reçu. On dit que le vôtre devait partir par le premier steamer.* Un an après, il donnait à Panizzi des conseils pour l'approvisionnement de sa cave : *J'ai vu hier M. Fould qui se chargera de l'affaire du vin, mais il faut que vous me donniez des explications précises. Il croit qu'il sera possible d'avoir du même bordeaux que celui de l'année passée au même prix, c'est-à-dire cinq francs la bouteille. Combien en voulez-vous ? Vous savez que cela se vend par caisses de vingt-cinq, cinquante ou cent bouteilles. Quant à l'autre vin à quatre francs la bouteille en France, il sera possible d'en avoir d'assez bon pour entremets. Je crois que vous auriez de l'avantage à le*

*prendre en fût au lieu de le prendre en bouteilles. Les pièces de bordeaux dont je ne me rappelle plus le nom, les moindres sont d'à peu près deux cent cinquante bouteilles. Je n'en réponds pas. On dit que cette année le vin de Bourgogne sera d'une qualité prodigieuse. On m'offrait dernièrement du Richebourg ou du Romanée, que j'ai refusé parce qu'il n'est pas démontré que dans six ans je serai de ce monde et qu'il faut bien attendre autant pour que le vin mûrisse à ce point.*

Comme Napoléon III, à qui, de connivence avec Panizzi et Du Sommerard, il s'employait à en procurer, il aimait beaucoup le porto ; ses amis aussi. A Edward Childe : *Point de nouvelles si ce n'est que j'ai acheté dix bouteilles de vin de Porto à M. de Kergorlay qui en avait eu une vingtaine à la vente de la duchesse de Montebello. Il vient du maréchal [Vaillant] qui l'avait eu à Lisbonne en* 1807. *Ainsi il a au moins cinquante ans. Cela est couleur de rose, encore très fort, très sec et très agréable au goût. Le malheur, c'est que, si j'avais été prévenu à temps, j'aurais pu en avoir cent bouteilles. Il n'a coûté, tous les frais compris que cinq francs la bouteille. Le lendemain, la providence [sans majuscule] m'a envoyé (gratis) une douzaine de bouteilles de Portugal, mais vieux, mais excellent. J'attends enfin douze bouteilles de Chypre et douze bouteilles de mastic.* A Panizzi, de Compiègne : *J'ai fait votre commission pour le Porto doré. Le général Rollin a déjà écrit* ad hoc. *J'en ai demandé pour moi trois arrobes, c'est-à-dire trois fois seize litres. Je n'ai pas parlé de vous, mais nous partagerons, et si le vin est aussi bon que celui que vous connaissez et dont je bois tous les jours, nous pourrons en demander davantage. Au reste, le général l'a écrit et l'a demandé pour S.M. Il sera envoyé à Saint-Cloud et de là chez moi. Il paraît que, tout compris, il revient à un peu moins de dix francs la bouteille.* Il fit par Du Sommerard envoyer à Panizzi une feuillette d'un vin de Champagne rouge qui ne moussait pas, qu'on pouvait boire avec ou sans eau et qui égayait sans griser.

Les inondations d'octobre 1866 lui causèrent de graves inquiétudes. Il était à Biarritz et dans l'impossibilité de savoir comment, dans sa cave pleine d'eau, son vin allait se comporter. A Panizzi : *Heureux mortel qui possédez des caves aussi vastes que les souterrains de Persépolis, et remplies !*

Aimant fort la « bouille abaisse », il essaya de l'introduire à Biarritz. D'un jambon « nourri de vipères » qu'il reçut à Cannes de M^me^ de Montijo, on ne sait ce qu'il pensa, mais son goût de la couleur locale en fut certainement flatté. Maurice Parturier nous apprend que les porcs de la sierra de Montanchès étaient connus pour la chasse que, faute de glands, ils faisaient aux reptiles.

A Cannes, sa gourmandise et son amour-propre d'amphitryon furent souvent mis à rude épreuve. Les rougets du « golphe », les perdrix blanches des montagnes et les moutons sauvaient l'honneur. Les rougets de roche font aujourd'hui encore oublier ce que la viande a de défec-

tueux sur la côte. Le domestique de Mérimée savait à quelle sauce il convenait d'accommoder les *trilles di scoglio*. Son maître appréciait particulièrement le vin mousseux de Vallauris. En février 1869, il put se rendre acquéreur de « quelques bouteilles du vin le plus rare qui existe et peut-être d'un des meilleurs ». C'était du madère rouge. Le feu duc de Hamilton avait offert cinq livres sterling de chacun de ces mirifiques flacons. Mérimée les avait eus à un prix qui, pour moindre qu'il était, donne une fière idée de son goût pour le madère rouge. En vérité, il aurait bien mérité un fauteuil posthume à l'Académie des Gastronomes, à côté de Brillat-Savarin, de Balzac, de Talleyrand, du comte de Bernis, d'Aphtonète, de Diane de Châteaumorand, du pape Clément VI et d'Horatius Flaccus...

***

Sceptique et misanthrope, il était naturel que Mérimée reportât sur les animaux une partie de la tendresse dont il ne trouvait pas l'emploi dans son commerce avec les humains.

*La solitude ne vaut rien pour personne. Les vieux garçons qui seront sincères vous diront qu'ils sont malheureux comme les pierres. Il y en a qui épousent leur cuisinière, d'autres qui prennent des perroquets pour échapper à la solitude, d'autres se font mauvais sujets ou moines. Moi qui ne suis rien de tout cela, qui ai perdu mon cher Matifas qui était une bête unique, je suis horriblement triste quand je n'ai pas un livre à lire avant de m'endormir.* Cette confidence de 1867, Mérimée aurait pu la faire quinze ans plus tôt, quand la mort de sa mère, aggravée peu après de la rupture avec Valentine Delessert, fit autour de lui un grand vide et mit dans son cœur une insatisfaction qu'il essayait en vain de tromper. Avec les bêtes il n'avait pas à se souvenir de se méfier. *Depuis que je vis seul avec un chat et une tortue,* écrivait-il à M^me^ de Boigne, *je suis heureux de me sentir aimé. Cela veut dire probablement que je suis près de mes fins.*

Il n'eut qu'un chien, celui d'un domestique provisoire, à Cannes. De le voir servir Mérimée, l'animal s'était détaché de son maître. En revanche, Mérimée eut beaucoup de chats. *Je n'ai élevé que des chats en grand nombre,* écrivait-il à M^me^ de Beaulaincourt, *ils m'ont fait beaucoup d'honneur. Je me suis toujours appliqué à développer leur génie particulier, sans chercher à leur donner des idées autres que celles qu'ils avaient apportées selon la conformation de leur cerveau.* Compagnon ordinaire d'une tortue, Matifas était un chat noir de quinze kilos, à qui ses habitudes méditatives avaient valu dans toutes les gouttières de la rue de Lille une grande considération. Olga Lagrené s'offrit plaisamment pour être sa gouvernante et Matifas y consentit. Ce fidèle compagnon mourut les yeux fixés sur son maître et en laissant à celui-ci de tels regrets que lorsque

M^me^ de La Rochejaquelein, grande amie des chats elle aussi, et qui en avait vingt-deux, en proposa un à Mérimée, il le refusa. Matifas fut pourtant remplacé puisque, le 7 novembre 1856, Mérimée écrivait à sa vieille amie : *Je n'ai plus ni chat ni chatte. Le dernier chat que j'ai eu était un animal insupportable, plein de caprices et de bizarreries. J'avais toujours été juste et bon à son égard et il était plein de considération et de respect pour moi. Permettez-moi, madame, d'être votre chat. J'en ai déjà l'écriture, mais je n'en ai pas les griffes, dont mon fauteuil porte les traces.*

Il est encore fait mention d'un chat dans une lettre à M^me^ de Beaulaincourt, en octobre 1867 : *J'avais débarrassé mon fauteuil de tous les livres, j'avais fait peigner mon chat et ordonné un grand feu et un samovar, pour vous recevoir comme vous avez bien voulu me l'annoncer, et tous ces beaux préparatifs sont inutiles comme ceux qu'on avait faits pour l'impératrice d'Autriche.*

A Cannes, un matou qui vivait dans une cabane solitaire accourait à sa rencontre, du plus loin qu'il l'apercevait lui apportant de quoi manger. Cette bête était douée d'un instinct merveilleux, Mérimée aurai voulu l'adopter, mais elle avait une maîtresse. Auprès d'elles deux, Mérimée s'installait pour dessiner et causer. L'hiver d'après, le matou le reconnut à plus de cent pas et s'élança pour se frotter à ses jambes.

Un été, faute d'un chat, il prit un hibou, à moins que ce n'ait été une chouette. Grosse comme le poing, elle était pleine d'esprit. Il la sortait de sa cage après le dîner et la laissait voler dans l'appartement. Faute de petits oiseaux, elle attrapait des mouches très adroitement. Son air et son expression avaient quelque chose de comiquement prétentieux. Mais elle était malpropre, elle ne voulait pas rester dans sa cage et abusait de sa liberté ; Mérimée dut s'en séparer.

Le bestiaire mériméen ne serait pas complet si l'on n'y faisait une place aux « prégadious » et au bernard-l'ermite.

Le « prégadiou », ou « pergadiou », insecte ainsi nommé par les paysans provençaux à cause de l'attitude singulière qu'il prend, debout sur ses quatre pattes de derrière, en joignant celles de devant dans l'attitude de la prière, est la mante religieuse, bien connue par les quatre chapitres que lui a consacrés J.-H. Fabre dans ses *Souvenirs entomologiques* et très commune dans le midi de la France. Elle est, on le sait, fort cruelle ; la femelle ne fait même pas grâce à son mâle. Mérimée, qui avait trouvé un prégadiou à Nice, l'avait apporté à Paris où il avait été très malheureux. Revenu à Cannes, il y était devenu si difficile qu'il ne mangeait plus que les têtes de ses victimes. Il mourut subitement pendant une période de mauvais temps. Mérimée songea à lui élever un monument sur le rocher où il l'avait trouvé.

Il en captura d'autres et l'étude qu'il fit de leurs mœurs lui suggéra d'écrire un livre pour dénoncer l'ignorance des naturalistes. Entre temps, il s'était intéressé à un bernard-l'ermite qui lui inspira des lignes charmantes dans une lettre à Jenny Dacquin.

⁂

Il a laissé la réputation d'un dandy, réputation méritée autant qu'il est permis d'en juger d'après ses faux-cols aux pointes évasées, ses hautes cravates à plusieurs tours, ses pantalons gris perle ou à carreaux, mais on n'imagine pas un élégant d'aujourd'hui écrivant à un ami ce que Mérimée écrivait à Léon de Laborde, de Madrid : *Vous seriez bien aimable d'écrire à mon cousin d'écrire à mon tailleur pour qu'il me fasse un habit noir, une redingote bleue, un pantalon noir et en outre un gris foncé. J'ai oublié de lui envoyer mes commissions à ce sujet et je crains à mon arrivée d'en être réduit à mettre mon habit d'Institut pour les visites du matin et celui de sénateur pour aller chez M^me^ de Boigne.* Pourquoi ce dandy n'adressait-il pas ses commandes directement à son tailleur ? A Fanny Lagden : *A propos, il ne serait pas mauvais de commander à mon tailleur un vêtement bleu, pas un pardessus, mais une redingote : celle que j'ai n'aura pas gagné au voyage. Sophie sait où il habite et pourra aller le lui dire.*

Dans la suite il se fit habiller à Londres. A Théodore Lagrené : *Voici un mot pour M. Poole. J'ai eu affaire ordinairement à son associé, un grand jeune homme qui est dans le salon à recevoir les gens. S'ils avaient perdu ma mesure, je m'imagine que vous pourriez lui dire de prendre la vôtre. J'ai l'honneur d'être presque aussi bel homme que vous.* Qui, de nos jours, se fait prendre mesure sur un ami ? Le dandysme de nos pères était vraiment particulier. Pour le choix des étoffes, Mérimée s'en rapportait au bon goût de M. Poole. La firme Poole et C^ie^, Court's Tailors, 37, Saville Row, à Londres, existe toujours. A. Fanny Lagden : *M. Poole m'a envoyé mon pardessus samedi ; il est d'une drôle de couleur, mais pas aussi extraordinaire que beaucoup de vareuses des volontaires. Il sera bien pour Cannes, s'il vit jusque-là.* A la même : *Un de mes pantalons est de dessin diagonal, l'autre à carreaux fantaisie ; un des gilets est aussi diagonal, l'autre à ramage fantaisie. Devinez si vous pouvez. Les gilets sont violets, ce qui est la couleur de prédilection de Poole.* Ses gilets, il lui arrivait de les faire faire par son concierge.

A Panizzi : *J'ai pris la liberté de vous prendre pour mon banquier. M. Poole, mon tailleur, doit apporter chez vous des habits et un mémoire. Il est important de le payer comptant attendu qu'alors il vous fait un décompte de* 15 *p.* 100 *et, dans le cas où je serais retenu plus longtemps que je ne suppose, je voudrais que ledit tailleur n'attendît pas. Au reste, il est peu probable, presque impossible, que je sois à Londres avant l'expiration du délai fatal pour le* discount. *Lorsque les habits arriveront, je vous serai obligé de les faire déployer par votre valet de chambre et mettre dans ma chambre.* Mérimée revient à plusieurs reprises sur le *discount* de 15 p. 100.

A Fanny Lagden : *J'ai commandé à Poole des pantalons pour les réceptions du soir de l'Empereur, qui prêtent comme des bas, mais je crains qu'ils ne soient aussi transparents que s'ils étaient en soie.*

Quelque idée que nous puissions en prendre à travers sa correspondance, les aspirations à l'élégance de Mérimée nous paraissent inséparables de son caractère. Au témoignage d'Auguste Barbier, Musset en faisait peu de cas. Du Camp, qui n'est pas obligatoirement suspect, le jugeait vêtu sans grâce. Les habitués des Tuileries le trouvaient démodé. Avec ses hautes cravates, ses gilets blancs et ses pantalons gris perle, nous dirions aujourd'hui qu'il était « louis-philippard ». Il s'en moquait. Il allait son chemin, d'un pas lent, correct jusqu'à la raideur, le regard sévère, les lèvre fermées et méprisantes, énigmatique, boutonné. Il ne lui a manqué — et c'est peut-être ce que lui reprochait Musset — qu'un peu de grâce et de nonchalance pour mériter une place dans la galerie des dandys français.

ANDRÉ BILLY,
*de l'Académie Goncourt.*

## CHRONIQUE DES LIVRES

### LES ROBAIYYAT D'OMAR KHAYAM

*(Éditions du Cœur Fidèle - Rome.)*

Dans une préface (peu aimable pour la civilisation occidentale), Pierre Pascal, chancelier de l'Iran près le Saint-Siège, explique à quelles difficultés il s'est heurté en établissant une traduction nouvelle des quatrains célèbres d'Omar Khayam. Cet astronome-mathématicien-poète vécut en Perse au XIe siècle, son œuvre a été révélée à l'Occident en 1859 par Fitzgerald qui en fit une traduction fort libre, plusieurs fois rééditée. Pierre Pascal a travaillé sur un manuscrit plus ancien appartenant à la Cambridge Library. Cette copie, qui a plus de sept siècles — et que Fitzgerald ignora — révèle soixante quatrains jusqu'ici inconnus. L'ensemble (quatre cents quatrains) nous est présenté dans une édition somptueuse.

La philosophie d'Omar K. aurait charmé certains poètes de la Renaissance : sentiment de l'éternel accolé à celui de la fragilité humaine; refuge dans le présent, douceur de savourer l'instant auprès d'une femme aimée, dans un beau jardin, à peu de distance d'une coupe de vin léger. Mais le nihilisme oriental qui s'insinue dans ces vers fragiles les aurait surpris.

*Du jour d'hier n'afflige pas ta souvenance*
*Pour demain qui doit naître encor, ne gémis pas d'impatience !*
*Sur tout ce qui ne vint, sur tout ce qui passa ne construis rien !*
*Du jour d'aujourd'hui sois heureux : ne jette aux vents ton existence.*

Il est presque impossible de bien traduire des vers, on devine pourtant derrière ces mots la voix d'un grand poète.

M. T.

*(Suite de la chronique des livres page 42.)*

# HOTEL-BIJOU

par Armand Lanoux

I

Les immeubles dansaient furieusement et, quand il fermait les yeux, Lazare retrouvait cet arrachement délicieux qu'il éprouvait, enfant, dans les ascenseurs des grands magasins. Oui mais, depuis, l'eau avait passé sous le pont !

Sa compagne se serra contre lui. Il sentit l'odeur entêtante de Flora... Flora, Flora, tu évoques la fleur des coiffeurs, le « sent-bon », l'herbier fané du parfum, la fougère des shampooings, la poésie, les ruisseaux, les romances, le... la... le... tout, quoi, tout.

Le Sacré-Cœur vira brutalement et traîna derrière lui une douzaine d'autres basiliques en surimpression, de plus en plus transparentes, puis le monument monta dans le bleu, à angle droit. Le métro aérien cherchait à fuir son filet de ferraille. Un vertige fouilla le ventre des deux voyageurs. Maintenant, ils plongeaient vers le fond de l'abîme : un tourbillon de feuilles fraîches, de curieux vus d'en haut avec des grosses têtes directement posées sur leurs pieds, de détonations sèches, de musiquettes geignardes, de remugles de frites, de guimauve, de barbe à papa. Une sirène hulula. Ils se retrouvèrent, étourdis, sur le wharf en bois qui servait d'embarcadère aux nacelles aériennes de l'attraction. Les passagers descendirent. D'en bas, un gamin lança :

— Vise le vieux avec sa souris.

Y a du monde au balcon, apprécia un apprenti, en considérant avec gourmandise la poitrine de Flora.

Elle feignit de ne pas entendre. Lazare composa son visage et, immédiatement, se métamorphosa en un fonctionnaire respectable qui considère avec détachement les amusements populaires.

— Combien te reste-t-il ? lui demanda sa compagne.

Il tira de ses poches une poignée de billets et compta.

Ce qui était au bout de l'aventure le préoccupait. Quel homme était-il devenu ? C'était la première fois qu'il enfouissait l'argent à même ses poches, à la manière des prodigues. Une fusillade retentit à dix pas, et Flora sursauta : des Arabes s'exerçaient au tir réduit en pensant aux flics. Un costaud propulsait un canon à roulettes sur ses rails et faisait éclater l'amorce. Sur une estrade, une annonceuse, au maillot couleur de framboise écrasée, vantait le saut de la mort, en désignant deux motocyclistes, aux engins pétaradant entre leurs jambes gainées de cuir.

Lazare allait dire à Flora : « On prend l'apéro », quand quelqu'un lui toucha l'épaule. Il se retourna. L'indiscret était trop grand et trop mince, vêtu d'un habit luisant. Son visage était peint en ocre. Sa main se leva par saccades, laissa voir la manchette simplement attachée au veston et les poils du poignet, et indiqua d'un doigt impératif une brune obèse, déguisée en bayadère. Sur un tapis rouge, évadé de quelque salle à manger de concierge, Lazare et Flora lurent cette inscription :

**AÏCHA**

connaît votre

**AVENIR**

Flora éclata de rire, un rire sonore, clair, qui venait du fond de la gorge et se prolongeait en roulades. Son compagnon sourit avec une certaine distinction. Il dit à l'homme en habit :

— Merci, mon ami. Madame et moi, nous connaissons notre avenir et votre patronne n'y peut rien.

Le ton rappelait celui des speakers de la radio quand ils annoncent un programme de musique de chambre, mais certaines consonnes vibraient étrangement. Le faux mannequin fut si surpris de cette déclaration qu'il laissa tomber son bras avec un geste humain.

A hauteur du square d'Anvers, les promeneurs s'arrêtèrent devant une baraque, d'un orangé rayé de vert poison. Dans une cartouche, on voyait une carlingue d'avion peinte en trompe-l'œil. Des fantoches imités des célèbres Ribouldingue et Filochard attendaient qu'un passant en goguette leur prêtât sa figure.

Lazare et Flora entrèrent.

Le photographe, à qui ne manquait aucun des attributs de sa profession, appareil de bois verni, caisse à soufflet, carré de serge noire, moustache et barbiche de mousquetaire, manifesta une complaisance commerciale. Le couple ne voulut pas de l'avion. M. Lazare estima qu'une

photo, avec la collaboration de Filochard, conviendrait à une composition bouffonne et il passa sa tête dans le trou. M^me^ Flora préféra son image sur un fond neutre. Puis elle appela Lazare et une troisième plaque sensible éternisa leur apparence. Quand le petit oiseau fut sorti, elle dit :

— Ça porte malheur de se faire photographier ensemble.

Elle eut encore ce rire plein qui faisait palpiter sa gorge et son cavalier se contenta de remarquer : « Voyons, ma mie ! », en la conduisant à une confiserie où ils mangèrent de la guimauve couleur de cyclamen, tandis que le mousquetaire développait. Un peu plus tard, ils revinrent prendre les épreuves. Sur le papier encore mouillé, M^me^ Flora ressemblait à une splendide caissière, et M. Lazare à un clown en chômage. Mais une impression indéfinissable étreignit l'artisan quand les deux amants s'en allèrent. Il hocha la tête, consulta l'horloge pneumatique du square, rentra dans sa boutique de toile, et en ressortit trois minutes plus tard, parfaitement glabre, en complet veston. Il traversa la rue et faillit se faire écraser, tant il songeait à la femme, parce qu'elle lui plaisait, et à l'homme, parce qu'il avait l'impression de l'avoir rencontré en d'autres temps.

Avec la tombée de la nuit, le nombre des militaires croissait en fonction de celui des filles publiques, et réciproquement.

Lazare et Flora s'installèrent dans un restaurant de la place Clichy. Ils firent un repas fin, huîtres fond de mer, sole champagne, caneton à l'orange et soufflé.

Après dîner, ils s'engagèrent dans la rue de l'Elysée-des-Beaux-Arts. Ils entrèrent à l'*Hôtel-Bijou*. Une jolie bonne leur posa les questions d'usage quant au nombre de lits qu'ils entendaient occuper, et les conduisit dans une pièce meublée en 1900 chinois. Elle tapota la couche, dit quelques mots auxquels Lazare répondit aimablement, ferma les rideaux sur la fenêtre restée ouverte, et se tint près de la porte, discrètement, pensait-elle.

— Ah oui, souffla le client.

Il tendit un paquet de coupures à Simone.

— Oh merci, monsieur, merci, merci, merci.

La servante souhaita le bonsoir, referma, compta l'argent sur le palier, sauta de joie, et descendit en chantonnant.

La nuit mit longtemps à souffler les lumières de Montmartre.

## II

Le lendemain matin, Simone, qui assurait seule le service de l'*Hôtel-Bijou*, car sa camarade venait d'entrer dans les douleurs à cause d'imprudences quasi professionnelles, se demandait encore ce que signifiait la générosité du couple. Elle avait rêvé de cet homme de taille moyenne, vif, dansant et mobile, aux cheveux gris rabattus sur le front pour masquer

la calvitie, et ça la surprenait car, d'ordinaire, ses sommeils n'étaient loués qu'à des garçons « jeunes et beaux ». D'où remontait aussi cette impression d'avoir déjà vu le 23 ? Bah, il était peut-être descendu une autre fois à l'*Hôtel-Bijou*. Ces petites gares de triage voient passer tant de voyageurs pour Cythère qu'il est normal qu'on ne se souvienne pas de tous avec précision. Et puis, Simone avait une cervelle d'oiseau.

Elle fit des chambres, retapa des lits, changea des draps, rinça des lavabos, servit des cafés, croisa dans les couloirs des individus en pyjama, parfois obscènes — et on ne peut rien dire ! — et des femmes que la nuit avait démaquillées sans ménagement. Mais, travaillant comme tous les jours (Raymonde a fait un nouveau client, le cheminot du 14 s'est encore essuyé les chaussures avec les rideaux, ils ont fauché une serviette au 17, j'ai trouvé une lettre d'amour au 19, je la lirai en déjeunant, je vais bien rigoler...) elle voyait toujours le 23 fouiller ses poches et lui tendre les billets chiffonnés. Elle passa au 21. Ah oui, le Hollandais était parti avec la mulâtresse. Le 21 était vide depuis deux jours. Un événement ! Au 23, la curiosité l'emportant, elle colla son oreille contre la porte. On gémissait faiblement à l'intérieur. Elle eut un sourire qui s'effaça progressivement. Elle resta longtemps immobile. Son cœur battait comme un tambour. Elle frappa. Personne ne répondit. Elle réfléchit autant que son front étroit le lui permettait, lança une pièce de monnaie en l'air, la recueillit sur le tapis, prit son passe, ouvrit, disparut et ressortit instantanément, les traits bouleversés. Elle n'avait pas assez de voix pour crier sa terreur, mais elle avait gardé l'usage de ses jambes.

Les locataires s'éveillaient à une nouvelle journée dans la petite fébrilité malsaine du drame, simplement suggéré par la galopade silencieuse de la boniche.

## III

Le juge d'instruction Léonard dessinait des profils de femmes sur son buvard rose. Il était glabre, grand, habillé d'un complet avachi et les coins de sa bouche se relâchaient, déterminant une cascade de plis qui filaient sous le col raide. Il écoutait son copain Reccaldi, sans interrompre l'occupation machinale qui traduisait de manière sybilline ses préoccupations enfouies de vieux magistrat. Il est à remarquer qu'aucune de ces ébauches, au crayon, au stylo, à la plume, ou à l'ongle, ne rappelait, même de loin, les traits de son épouse légitime.

— Du sale boulot, gémissait l'inspecteur principal adjoint Reccaldi. Décourageant, Léonard ! J'en ai marre. Enfin, c'est vrai, quoi ! L'affaire du boucher levantin ? Ça part en Landru, avec une pointe de ravigote orientale, et ça finit en trafic de viande tuberculeuse ! Et les gangsters de la rue Ravignan ! On en fait un foin de tous les diables, et je tombe sur des moujingues qui ne sont même pas fichus de bouziller un encaisseur ! Je m'ennuie ! Je vais demander un congé.

Si l'inspecteur Reccaldi exprimait aussi librement son cafard, c'est que le juge d'instruction était seul dans son bureau. Son greffier greffait ses rosiers ; naturellement, il avait fait accréditer sa sciatique intermittente par un certificat médical. Dans le fond, c'était une bonne chose, parce que Léonard n'avait jamais pu s'habituer à la face de faux-témoin de son collaborateur immédiat. Reccaldi reprit ses confidences.

Le juge l'observait en louchant légèrement. On disait au Palais que Léonard avait le mauvais œil. En dépit de son âge, il acceptait tous les dossiers avec volupté, quitte à travailler la nuit. Il ne vivait que dans son bureau. Le reste de son existence était triste comme un bureau d'objets trouvés. Et il n'avait qu'un copain, ce policier d'une quarantaine d'années, Corse sanguin, trop fort, trop actif, un musculaire qui s'embêtait dans la ville, dans le Nord, dans son métier et dans sa peau. Une amitié presque hors nature, car, d'ordinaire, juges d'instruction et fonctionnaires de la P.J. se méprisent et se détestent.

— Vous finirez bien par faire cette bêtise, Reccaldi ! Vous avez la bougeotte. On commence par monter un cabinet de détective privé, on suit des femmes qui trompent leur mari et des maris qui trompent leur femme. on finit par trouver ça aussi ennuyeux que le Quai, et puis on se laisse embarquer dans des combinaisons louches. Et ça finit dans mon bureau ! Ça me ferait de la peine, franchement ! Dans tout pompier, il y a un incendiaire qui sommeille. Vous comprenez ce que je veux dire.

Il couvrit frénétiquement une large surface du sous-main d'un gribouillage broussailleux. Puis :

— Ça n'a pas marché à l'*Hôtel Bijou* ?

— Au contraire, c'est fini ! Suicide ! dit Reccaldi, dégoûté.

— Suicide.

— Suicide ! Avec incident technique.

— Je serais curieux de savoir par quelle méthode...

— Méthode ! Méthode ! Léonard, vous savez bien que je n'ai pas de méthode ! J'ai quinze ans d'expérience de la boîte, et c'est tout ! On patauge dans le mensonge et le bluff dès qu'on parle de méthode. La police en douze leçons, comme l'anglais ou le patagon ! Quelle blague ! Il n'y a pas de flair non plus ! Il n'y a pas d'intuition. Il n'y a pas de déduction ! Il y a une médiocre comptabilité faite par le policier, un travail de caissier sur des tickets de métro, des timbres-poste, des enveloppes, des cheveux, des poussières, des centimètres et des secondes, une formidable routine et, surtout, des gens qui se figurent que les policiers sont intelligents et qui en ont peur.

— Vous exagérez, dit Léonard, distrait par un œil isolé qui, immobile sur le sous-main, le fixait avec insolence.

— Non ! Vous savez bien que j'ai raison. Et ce travail-là ne me va pas. Pas du tout ! Les bureaux poussiéreux ! Les dossiers verts ! L'épluchage des notes de frais ! Les secrétaires trop moches ! Et le Palais ! Le noir me fatigue! J'ai fait mon droit parce que je n'étais bon à rien d'autre!

Je suis devenu policier parce que je n'étais pas fichu de parvenir à la licence ! Je m'ennuie, je m'ennuie... Vous...

Il faillit ajouter : « Vous comprenez ce que je veux vous dire », mais il se retint. Ce n'eût pas été courtois pour le camarade qui s'était assuré depuis longtemps le monopole de cette formule. Il repartit, aigre :

— La police scientifique, c'est comme la psychanalyse, les martingales à la roulette, la radiesthésie et l'acupuncture. De la... Bon. Pour l'affaire de l'*Hôtel-Bijou,* voici : ce matin, après le rapport de huit heures trente, Barbelin m'a envoyé rue de l'Elysée-des-Beaux-Arts. Il croyait me faire plaisir. Parce qu'il y avait du sang ! Il est bon gars, Barbelin, mais il a mis à côté ! Ce qui m'attendait, c'était simplement un vieux qui en avait assez de la vie et qui avait commencé par occire sa poule ! Ça ne donnerait pas sa place dans le métro à une femme enceinte mais pour faire passer ces dames dans l'au-delà, c'est courtois, régence ! Un vilain petit suicide à demi manqué ! Une chambre d'hôtel de passe, comme toutes les autres. Une petite bonne, affolée d'abord, puis excitée ensuite. C'est tout juste si elle ne m'a pas donné rancard ! Bon ! Sur le plancher, une poule, une belle poule, un peu de bouteille mais pas trop tapée, le genre bien en chair...

Léonard zébra l'œil inquiétant de faux cils rageurs. Le Corse continuait :

— La face contre terre. Une balle dans la poitrine. Elle venait de claquer.

— Et son compagnon ?

— Sur le tapis. A côté d'elle. C'est le seul point intéressant. Tenez, Bollet aurait été ravi ! Je l'entends : « Une affaire mauriacienne, mon cher ! » Il aime les drames psychologiques, lui ! Tout en dedans ! Le genre bourgeoisie décomposée ! Et puis, je ne peux pas piffrer les gens qui font le travail à moitié ! Donc, le gars, inanimé, respirant à pleines narines les fleurs du tapis Dufayel ! Aucune blessure. Il dormait, Léonard ! Il dormait du sommeil du juste ! Ou il faisait semblant ! J'ai trouvé ça déplacé et je lui ai filé quelques coups de pied dans le ventre pour le réveiller pendant que Simone...

— Simone ? Qui est Simone ? demanda le magistrat.

Car il fallait tirer des propos de Reccaldi les premiers éléments de son dossier. Il s'en moquait, le Corse ! Il avait fini. La tâche du juge commençait. Et le travail, c'est sacré. Mettre en prison des gens mal suicidés, il suffisait que le policier y pensât pour que Léonard fût réticent.

— C'est la bonne, dit Reccaldi, rougissant légèrement.

(Il n'est pas rigoureusement invraisemblable qu'un policier corse de quarante ans rougisse. L'auteur a connu un boucher de la Villette qui pavoisait comme une jouvencelle quand on parlait devant lui de fiançailles.)

Reccaldi avait sans doute eu une faiblesse pour la bonniche. Assurément, avec sa vitalité, sa force sanguine, son goût de l'action, son indif-

férence aux subtilités mentales ou légales, l'inspecteur aurait fait une carrière plus brillante comme bandit que comme défenseur de l'ordre. L'orientation professionnelle n'en est qu'à ses débuts.

— Pendant qu'elle allait chercher un toubib, continua-t-il, j'ai essayé de ranimer mon bonhomme. Coups de pied, claques, torsion des oreilles. Il n'a pas bronché. Je lui ai vidé le pot à eau sur le citron. Il a éternué, mais il n'a pas ouvert les yeux. J'ai pensé qu'il s'était empoisonné. Je le souhaitais. Pour lui et pour moi ! Je t'en fous ! Le toubib a diagnostiqué un traumatisme nerveux. Il ne se compromettait pas ! Encore une belle cloche, celui-là ! Les fringues de la demoiselle, un manteau de demi-saison et une écharpe écossaise, étaient proprement pliées sur le lit. Elle devait être soigneuse. Franchement, à part le sang qui s'épongeait dans le tapis, on n'aurait jamais cru à un crime.

Le juge passa sa langue sur les crevasses de ses lèvres. Reccaldi travaillait bien. Ce genre d'enquête le dégoûtait, il ne cessait de gronder, mais ce n'était pas la peine de passer sur les lieux après lui.

— Et l'arme ?

— Un revolver 6,35 en boîte à sardines comme en achètent les collégiens pour épater les copains. Tombé sur le tapis. Une balle tirée, l'autre présentée dans le canon. Franchement, vous appelez ça une enquête ? Tenez, dans les poches de l'endormi, j'ai retrouvé deux lettres à son nom, une enveloppe, un portefeuille avec des initiales, qui coïncidaient, naturellement ! Une carte syndicale, une fiche d'assurances sociales, une carte d'électeur, une carte d'autobus ! Et j'en oublie ! Un fichier ambulant ! Le type qui se supprime en mettant en évidence son livret de famille et en s'excusant des taches ! Il s'appelle Lazare Antonin Beymond ; il est né le 24 avril 1896, à Coulommiers. Il demeure à Aubervilliers. Je suis sûr qu'il a envoyé sa déclaration d'impôts au contrôleur !

— Ça me dit quelque chose, Lazare Beymond, Lazare Beymond...

— Ne cherchez pas, nous y arrivons. Je suis allé à Aubervilliers. Il me restait un tout petit espoir. Il pouvait s'agir d'une mise en scène, d'une fausse identité, trop prouvée en quelque sorte. J'allais peut-être tomber sur une mauvaise adresse. Mais non ! Quand je pense qu'il y a des jeunots qui entrent dans la police par romantisme ! Mon zèbre habitait bien là. C'est sa femme qui m'a reçu. Alors, j'ai compris.

— Vous avez compris quoi ?

— Les raisons du suicide ! Un épouvantail ! Une Madame Pipi ! Un remède radical contre l'amour ! Un tablier violine sur une robe noire trop courte, la poire en biais avec du poil dessus, l'œil méchant et les cheveux rouges. Et qui n'a pas désarmé ! Maquillée ! Une vraie peau ! Ah l'horreur ! L'empaillée ! Le vieux mur croûlant ! Je vous souhaite du plaisir pour l'audition, vous qui préférez les veuves gentilles ! Vous avez beau être dur-à-cuir, elle vous engueulera ! Pour se remettre de la nouvelle que je lui apportais, elle a bu un grand verre de vin. Puis elle

s'est mise à parler. Moi, je me suis assis. J'en ai eu pour une heure à entendre toutes les raisons de désaccord accumulées en vingt ans entre les époux Beymond. Il la trompait. Il rentrait tard. Il avait de mauvaises habitudes. Il laissait tout traîner. Il jouait à la belote avec « des gens au-dessous de sa condition ». Il ne s'essuyait pas les pieds. Il ronflait. Il était sournois... Un seul détail comique : elle avait mal compris et le croyait mort ! Quelle oraison funèbre ! Oui mais, quand elle a su qu'il n'avait pas la moindre égratignure, j'ai cru qu'elle allait me mordre ! Heureusement, elle a failli avoir une attaque. Elle buvait l'air à grandes goulées. Comme ça ! Ha... Ha... Ha... Ça s'appelle reprendre son souffle !

» J'en ai profité pour lui montrer la photo de la morte. « Vous ne pouviez pas le dire, plus tôt, jeune homme ! Je me plaindrai à vos chefs ! J'ai une maladie de cœur, moi ! Je peux tomber d'une minute à l'autre ! » Elle aurait été ravie d'avoir une attaque, rien que pour m'embêter ! Moi aussi, d'ailleurs ! Ah, j'ai oublié de vous signaler que j'avais trouvé trois photos à l'*Hôtel-Bijou,* du genre sidi qui opère sur les places publiques. Elles n'étaient même pas sèches, et on les avait posées, bien en évidence, sur la courtepointe. Il y avait un tampon au dos. Elles représentaient mon dormeur et sa belle amie. En les voyant, M^me^ Beymond a fulminé : « Je la reconnais ! Flora ! Cette saleté ! Cette gourgandine ! C'est Flora ! Cette graine ! Cette roulure ! Cette débauchée ! Cette couche-toi là ! Qui se tape des facteurs, des collégiens, des marchands de tapis, de marrons, de cacahuètes, de pierres à briquet, des nègres, des employés du gaz, des commissionnaires, des plombiers, des agents de police, des chauffeurs de taxi, des commis bouchers, des garçons laitiers... »

» J'abrège. J'ai réussi à démêler que ladite Flora était sa voisine de palier et qu'elle s'était enfuie avec son mari, six semaines plus tôt, en barbotant les économies du ménage. Nouvelle rogne. Elle a le portefeuille plus sensible que les muqueuses ! « Vous êtes sûr, jeune homme, qu'il ne restait pas d'argent dans son sac ! Et dans ses poches, à lui ! Pas un fifrelin ! Oh, les abominables ! Ils ont tout bouffé ! Me v'la sans un ! » Et coetera, et coetera. Je lui ai demandé dans quelles circonstances ce départ avait eu lieu. Ce finaud de Lazare avait profité de ce que sa compagne était en traitement à l'hôpital pour faire la valise en dénichant sa planque ! Cent quatre-vingt mille francs ! Oh, ça ne passait pas, les cent quatre-vingts billets ! « Cent quatre-vingt mille francs, alors que je me crève à faire tout moi-même, à tenir mon ménage, à mettre en ordre ! En six semaines, jeune homme ! » Elle s'est mise à pleurnicher. Le chagrin ! Le vrai ! Ah, le sort de la femme au foyer, de la ménagère esseulée, l'incompréhension des pouvoirs publics, la démoralisation ambiante... Elle voulait voir son mari tout de suite ! Elle mettait déjà son chapeau, avec une plume de cacatoès. J'ai arrêté les frais. Je ne tenais pas à me faire foutre de moi dans la rue, en compagnie de ce serpent à plumes ! Je lui ai expliqué qu'il est arrêté. Mon vieux, elle a eu son premier sourire ! « Ça lui fait les pieds, à ce pendard, cette ganache, ce coureur, ce galvaudeux, ce

traînard, ce satyre, ce tendeur ! » Et elle m'a demandé de le garder le plus longtemps possible !

— C'est probablement le meilleur service qu'on puisse lui rendre.

Léonard avait des idées précises sur la condition des hommes mariés.

— Je n'ai jamais eu envie de convoler, Léonard, résuma Reccaldi, mais si ça me prenait, dites-moi simplement : « Vous vous souvenez de Mme Beymond ? » Ça suffira ! Voilà où nous en sommes. On attend que monsieur veuille bien se réveiller, que Carrouges ait autopsié Madame, que le labo ait identifié les empreintes sur le soufflant et ça sera fini.

Il y eut un long moment pendant lequel Léonard recomposa le mécanisme probable du drame dont le policier venait de lui remettre les pièces en vrac.

— Ça peut tout de même être un crime, vous comprenez ce que je veux vous dire ? fit-il enfin.

— Appelez ça comme vous voudrez ! Moi, je vois l'histoire toute simple. Une poule sur le retour et un gars un peu timbré. Ils ont des ennuis. La tête tournée par de mauvaises lectures. Ils veulent se suicider ensemble. On saura vite qui a tiré, par les empreintes. La poule s'est démolie la première, ou il l'a démolie. Après, il se déballonne. Bien sûr, les embêtements lui retombent dessus. Mais dans le fond, « ch'est toudi l'même », comme disent les gars du Nord ! Léonard, vous n'auriez pas un bon roman policier à me prêter ?

Léonard fouilla dans son bureau et en tira deux volumes fatigués.

— Ellery Queen ou Edgar Wallace ?

— Edgar Wallace, dit Reccaldi. Ellery Queen me donne la migraine.

Mais il y avait entre eux cette sale affaire, cette pierre levée sur une famille de cloportes. Elle commençait à bourgeonner dans l'imagination précise du juge et elle pesait sur le policier. Cette mégère, ce fantoche et cette jolie femme un peu mûre... L'éternel trio... Et la première question, celle qui fait rire parce que les humoristes en ont tiré toutes les variantes burlesques : « Crime ou suicide ? » Seulement, cette fois, le problème était posé avec une exigeante simplicité.

Léonard enfila sa gabardine et, accompagné de Reccaldi, ils sortirent du bureau, que le juge ferma soigneusement à clé. Avec les voleurs, on ne sait jamais.

Autour d'eux, le Palais vivait son existence quotidienne. Des hommes en robe prenaient par le bras des escrocs intimidés. Les Gardes républicains bâillaient en attendant que ça se passe. Un désœuvré se faisait la main sur la sacoche d'un prévaricateur convoqué comme témoin de moralité dans une affaire de mœurs. Une fille publique resquillait une consultation à un médecin-légiste flatté d'être pris au sérieux par une vivante. Des provinciaux cités dans le procès d'un guérisseur, ahuris, se laissaient insulter par des huissiers bilieux, et une dame parfumée tempêtait au bout d'un couloir qui ne menait nulle part. La Cité grouillait de robins, comme une enflure autour d'un furoncle.

## IV

— Cette histoire d'empreintes me turlupine, confia Léonard, comme les deux hommes traversaient la cour de Mai. Vous comprenez ce que... Heum. Oui. Vous considérez l'affaire d'un point de vue humain. Moi, je la vois dans la légalité. Ça n'a rien de commun. Si c'est la femme qui a tiré, son amant sera remis en liberté...

— Et il vivra le reste de son existence auprès de sa punaise qui lui demandera chaque jour l'emploi qu'il a fait des cent quatre-vingts billets !

— Oui, dit Léonard. Il y aura non-lieu. Mais si ce sont ses empreintes que l'on décèle au laboratoire, hein ? Voyons, Reccaldi ! Pas d'erreur ! C'est un assassinat. Vous trouvez que ça n'a aucune importance !

— Où va-t-on ? demanda le policier.

— A l'*Hôtel Bijou*. Il faut tout de même que j'y passe. La victime y est toujours ?

— Bien sûr. Je n'ai fait enlever que l'endormi.

— Dites, elle est vraiment si bien que ça ?

— Au moins autant. Au poil.

Un sourire passa sur les lèvres du Corse. Il sentait le copain ragaillardi. Et il n'y avait pas à se tromper sur la raison.

— J'ai vu aussi la concierge de M. et M^me^ Beymond, à Aubervilliers, continua-t-il. Apparemment une brave femme. Mais elle a un petit défaut. Elle confirme tout, sans discernement. Question de glandes, je suppose. Son locataire courait la gueuse ? D'accord. Et un petit sourire. La femme de son locataire est insupportable ? A qui le dites-vous ! Et un petit sourire ! La maîtresse de son locataire était de mœurs légères ? Mais oui, monsieur. Et un petit sourire ! Des gens qui avaient connu Flora avant son installation à Aubervilliers lui avaient rapporté que la dame ne s'ennuyait pas. Par contre, la concierge a précisé que tout le temps que Flora demeura dans l'immeuble, elle n'a eu, à sa connaissance, qu'un amant, ce pauvre M. Beymond. Je lui ai demandé ce que faisait dans la vie Lazare Beymond. Elle a été choquée de mon ignorance. « Voyons, M. Beymond est acteur ! Il a été vedette du cinéma ! »

— Ah, c'est ça, dit Léonard. Ça me travaillait. Lazare Beymond ! Je me souviens. Il jouait le traître dans *L'Amant de la Reine* !

— Depuis, il a dégringolé ! J'ai eu le reste des tuyaux au syndicat. On l'a utilisé de moins en moins après le parlant. Toujours dans des rôles de composition. Tous les témoins vous diront qu'ils ont eu l'impression de l'avoir rencontré quelque part.

— Un acteur, répéta Léonard en s'arrêtant. Voyez-vous ça. Des rôles de composition !

Il prit le bras de Reccaldi.

— Si je vous écoutais, mon vieux, on irait droit au classement ! Vous manquez d'imagination ! Vous êtes un naïf. Dès qu'on ne vous utilise pas pour traquer des champions de la mitraillette, vous perdez vos moyens ! Je ne sais encore que ce que vous m'avez appris, mais je renifle la simulation ! Un acteur, un acteur !

Ils montèrent dans l'autobus qui allait vers Montmartre, en usant de leur priorité, au vif mécontentement des gens qui faisaient la queue. Dans son exaltation, le juge répéta, très vite :

— Vous comprenez ce que je veux vous dire, vous comprenez ce que je veux vous dire, vous comprenez ce que je veux vous dire !

## V

Reccaldi avait passé la journée à lire Edgar Wallace, à téléphoner à l'hôpital pour demander si Lazare s'était réveillé, et à envoyer le planton au labo, chercher les résultats. Il ne fut pas trop surpris d'apprendre qu'on avait confondu les documents. La pagaille régnait dans le service. Bonne affaire pour le rescapé. Sur ce, il était allé chercher Léonard.

Les deux hommes gagnèrent l'hôpital à pied.

— Comment va notre client ? demanda Reccaldi à un gardien en blouse, brute rouquine que ses collègues appelaient Poil Maudit.

— I s'est réveillé, y a une heure. I s'est frotté la tête. Il a regardé où qu'il était. Et i s'a mis à pleurer comme un veau. I criait : « Flora, Flora, ma chérie, mon amour, ma tendre aimée ! »

— Classique, apprécia le juge. Après, mon ami ?

— On a réussi à le faire tenir tranquille dix minutes en lui apportant les journaux du soir. Ça les calme. Il a pu voir sa photo et celle de sa poule.

— Vous avez ce journal ? demanda Reccaldi.

L'infirmier le tira de sa poche de sarigue. Le visage du policier s'éclaira. C'était la troisième image de la série prise par le forain des boulevards extérieurs, celle qui réunissait la morte et le rescapé. Un esprit tatillon aurait pu se demander comment le document versé au dossier se retrouvait dans les colonnes de la presse. C'était simple. Reccaldi avait communiqué aux reporters les coordonnées du photographe ambulant. Ce service lui serait payé à la fin du mois. Mais le juge savait qu'un inspecteur principal adjoint gagne mal la vie qu'il risque. Il vaut mieux renseigner les canards que défrayer leurs chroniques par des exploits de vrais policiers qui jouent les faux en dehors des heures de service.

— Et depuis ? reprit Léonard.

— Il a posé le papier. Il s'est remis à gémir, puis j'ai bien cru qu'il allait se rendormir.

— Ah non ! dit l'inspecteur.

— Je lui ai fait une piqûre pour le remonter.

Le rouquin considéra ses grosses mains avec mélancolie.

— J'ai dû en mettre trop car il s'est levé, en chemise, et il a profité de ce j'avais le dos tourné pour foncer la tête la première vers la fenêtre. Il n'avait pas pensé aux barreaux. Il s'en est filé un bon coup ! J'ai couru sur lui, mais il a fait le tour de la pièce en sautant par-dessus les lits des voisins. Ces salauds-là se tordaient ; sauf le Sénégalais qui a une rafale dans le buffet. Les autres se croyaient à Auteuil ! Ils misaient déjà ! Et puis, votre pensionnaire a mis la main sur une paire de ciseaux et il s'est esquinté la gorge.

— C'est grave ? demanda Reccaldi.

— Une veine ! Ça a beaucoup saigné, mais il s'est juste percé deux centimètres de peau. Il a passé à côté du tuyau. Oui, mais moi, ça m'a suffi. Je suis responsable ! Comme Léon revenait, on lui a administré une bonne tisane pour le calmer.

— Je vois, dit le juge.

— On l'a bouclé dans une cellule à part, on lui a passé la camisole, et comme les cris me donnent mal au crâne, je lui ai fait une piqûre.

— Résultat ?

— Il dort.

— Faites-lui une piqûre pour le réveiller. On n'a pas de temps à perdre.

Quelques minutes plus tard, ils entraient dans la cellule. L'odeur fit éternuer Reccaldi. Il détestait les hôpitaux. Ils virent Lazare, assis sur son lit, et le malaise les imprégna.

Les bras ramenés derrière le dos, ficelé comme un marmot mexicain, le malheureux, dépeigné, hirsute, la gorge entourée d'une bande Velpeau tachée de sang, regardait les visiteurs. Il paraissait bon pour l'électro-choc ! Un œil était mi-clos : l'effet de la « tisane » plutôt que celui des piqûres !

— Ça va mieux, Beymond ? demanda Reccaldi.

Une sympathie instinctive venait au policier pour ce malheureux, empêtré dans un drame au-dessus de ses moyens.

— Non, monsieur, répondit l'acteur.

— Mon ami, dit le juge, nous avons déjà appris beaucoup de détails sur votre aventure. Si vous désirez vous faire assister d'un avocat, vous êtes libre.

— A quoi bon ?

La voix était creuse, grave, lasse, timbrée de résonances de métal.

— Pourquoi ne voulez-vous pas me laisser mourir ? Le grand silence. Le grand sommeil.

Il bâilla. Le juge eut un mouvement d'inquiétude, regarda vers la porte, mais le rouquin n'était plus là.

— Lazare Beymond, dites-nous ce qui s'est passé entre votre amie et vous. C'est le plus sûr moyen d'aller vite.

Lazare soupira, puis il commença :

— Mon cas est unique.

Avec « je suis innocent », cette formule est celle qui revient le plus souvent dans les confidences des gens qui ont des démêlés avec la justice.

— Il y a six mois, continua le malheureux, Flora Gérard est venue habiter près de chez moi, à Aubervilliers. Dès que je l'ai vue, j'ai senti qu'entre nous se passeraient des choses définitives. Ce n'était pas précisément le coup de foudre, mais... comment dirais-je, un avertissement de la fatalité.

L'inspecteur et le juge étaient assis dans un fauteuil de théâtre et, en fait de mélodrame, ils allaient en avoir pour leur argent.

— Je vous avouerai sans détour que je traversais alors la pire période de mon existence. Il est pénible à un acteur qui a connu les faveurs de la foule de se voir condamné au chômage. Songez que j'ai joué Javert, Vidocq, Vautrin. J'ai été forçat évadé, chourineur, négrier, seigneur qui enlève des orphelines, huissier coriace et avare sans cœur. J'ai été Belphégor et j'ai été Judex. Oui, C'est moi.

C'était lui.

— J'ai été l'acteur français qui recevait le plus de lettres d'injures ! Oh, vous n'avez qu'à consulter la collection de *Cinémagazine* ! Et après, rien, rien. Ma voix, comme vous pouvez en juger, ne convenait guère aux machines parlantes. J'ai tourné encore des rôles où je n'avais rien à dire. Mon nom a diminué sur l'affiche jusqu'à devenir plus petit que celui de l'imprimeur ! Voilà ma vie de ces dernières années et ce fut un drame, messieurs, un drame sans public.

Il se tut. Il regardait devant lui des personnages invisibles. Puis, il laissa tomber :

— Il y avait aussi ma femme.

— Oui, dit Reccaldi, compréhensif.

Au fond, Lazare était aussi pitoyable qu'un aveugle ou qu'un manchot. Et poissard, par-dessus le marché !

— Quand j'avais de l'argent, elle était à peine supportable. Dès que j'ai cessé d'en avoir, c'est devenu abominable. Il lui fallait sa colère par jour, et elle déployait beaucoup d'imagination à en trouver l'objet. Quand j'ai rencontré Flora Gérard, je caressais depuis longtemps des projets de suicide. Ce qui m'a retardé, c'est le choix des moyens. L'eau, c'est froid, et je suis frileux. La corde, c'est sinistre. Le poison, compliqué. On en prend toujours trop ou pas assez. Le revolver était le mieux. Une balle dans la tête et c'est fini. J'ai acheté un revolver.

— Quand ?

— En septembre de l'année dernière, je crois.

— Connaissiez-vous déjà Flora Gérard ?

— Non, monsieur.

— Et où l'avez-vous acheté ?

— A Aubervilliers.

— L'idée ne vous est pas venue de tuer votre femme ?

— Si.

— Ah !

— Mais je n'aurais jamais osé.

— Pourtant, fit Reccaldi, c'était dans vos emplois. Vous avez assassiné énormément de monde à l'écran !

— Et dire que je n'ai jamais été capable de tuer un cochon d'Inde ! Ma femme me le reproche assez ! Voici donc l'état dans lequel je me trouvais quand Flora s'est installée, rue de la Bichette. C'est mon domicile. Et là m'attendait la plus belle surprise de mon existence. « Bonjour, monsieur Lazare Beymond » me dit-elle, dès la première rencontre. J'étais stupéfait. Elle a continué : « Je suis heureuse d'être votre voisine, monsieur, j'ai vu presque tous vos films. » Cette belle femme était une admiratrice.

Il ne put s'empêcher de prendre un temps, puis il se mouilla les lèvres et enchaîna :

— Quand elle me demanda de lui dédicacer une photographie qui me montrait dans le postillon du *Courrier de Lyon,* j'étais si ému que je fondis en larmes. Je ne me suis jamais servi de glycérine. Je travaille avec de vraies larmes. Peu d'artistes de la nouvelle génération pourraient en dire autant. Mais cette fois, c'était sincère et ridicule. Elle allait se moquer de moi ! Eh bien, pas du tout. Cet épisode se passait près de la Seine, dans un bistrot oublié. Il y avait des mouettes. Elle m'a caressé le front. Elle comprenait. Elle me dit que j'avais tort de me laisser aller, que j'étais encore jeune, que la chance pouvait tourner. Je fus tout ragaillardi. Nous avons pris l'habitude de sortir ensemble. Sa présence devenait un besoin, une drogue. Elle a voulu voir toutes les bandes où j'avais pu paraître. Nous faisions le tour des salles des faubourgs pour retrouver ces images de mon passé. Dans un ciné-club, rue Saint-André-des-Arts, nous avons même revu une de mes grandes créations du muet, où j'incarnais un chirurgien fou. Un film de terreur. L'histoire était tragique, mais le public riait. Nous sortîmes, bouleversés. Ces jeunes gens n'avaient donc pas de cœur ! C'est ce soir-là qu'elle est devenue ma maîtresse. Ce fut une métamorphose. Je me remis à soigner ma tenue, à me raser tous les jours, à porter des cravates claires qu'elle choisissait. Je me suis fait couper le costume avec lequel je suis... avec lequel je ne suis pas mort. Ma femme n'a pas été longue à deviner. Les scènes redoublèrent. Mais je n'en étais plus affecté. Je les écoutais avec sérénité. Quand quelque chose vous ennuie à la radio, vous tournez le bouton, n'est-ce pas ? Eh bien moi, je me mettais sur les grandes ondes quand ma femme sévissait sur les courtes. C'est la bonne recette. Je vous la lègue.

Le juge fit la grimace.

— Quelles étaient les ressources de Flora Gérard ?

— Divorcée d'avec un propriétaire de manège, il lui faisait une pension alimentaire.

— Ce qui veut dire que vous viviez en partie de son argent ?

— L'amour est au-dessus des convenances. Nous fûmes heureux pendant un mois. Mais ma vie s'est écoulée sous le signe du drame et il n'allait pas tarder à faire sa rentrée. Un jour, je trouvai Flora en sanglots. Je la pressai de question. Je lui embrassai les genoux en l'implorant de me dire la vérité. Elle y consentit enfin. Tout était perdu. Flora venait de consulter un médecin. Elle avait un cancer.

Lazare se tut. Le grotesque qui empoisonnait son récit devint perceptible et l'émotion que l'acteur avait réussi à faire partager aux enquêteurs se dissipa.

— Il était trop tard pour l'opérer. Le mal était mortel, à bref délai. Ma belle amie était condamnée à périr dans d'atroces souffrances. Nous pleurâmes ensemble sur les destins cruels qui ne nous avaient rapprochés que pour nous donner le goût du bonheur et nous l'arracher. J'avouai à Flora quel dessein j'avais caressé. Elle s'enfiévra à cette idée. Nous pouvions encore réussir notre sortie. Finir en beauté. Autant faire ensemble le dernier voyage avant de nous réintégrer dans le Grand Tout.

L'inspecteur principal adjoint jouait avec un verre gradué. Son intérêt baissait sensiblement. Il pensait : « Bon. Il a tué la souris. Et il a eu les foies. C'est simple comme bonjour. J'en ai marre. »

Le juge s'agitait sur sa chaise. Son front était maintenant aussi plissé que les fanons de son cou.

— Passons au drame lui-même, dit-il.

— Au drame ? Eh oui, au drame ! Voilà, messieurs. Ma femme souffrait d'un fibrome et il a fallu l'opérer. On l'hospitalisa. Nous en profitâmes pour décamper, mais je découvris dans l'armoire, cent quatre-vingt mille francs que Juliette — mon épouse s'appelle Juliette — avait mis de côté à mon insu.

Oubliant qu'il était empaqueté, Lazare eut un mouvement d'éloquence qui le jeta sur les draps, nez en avant. Le juge le réinstalla.

— Ces cent quatre-vingts billets que la Providence nous envoyait et que j'avais gagnés moi-même, qui m'appartenaient, seraient la limite de notre existence terrestre. Je suis un sentimental. Flora aussi. Et c'est elle qui s'est souvenue d'un des premiers grands rôles que j'avais tenus. C'était très beau. Criminel, et sur le point d'être pris, je me suicidais avec ma maîtresse. La même balle traversait nos deux cœurs. Magnifique idée, n'est-ce pas ? Oh, il y a des scénaristes qui ont de l'imagination. Et pourquoi ne pas finir ainsi ? C'était pathétique, nostalgique, mélancolique et romantique. L'âme tranquille, nous partîmes pour notre voyage de noces, celui que la vie nous devait. Nous nous installâmes à Barbizon. Notre bonheur fut au-dessus des mots et j'en souhaite un pareil à tous les amants. Puis, nous rentrâmes à Paris, presque sans argent. Nous avons passé la dernière soirée à la fête foraine, car Flora aimait cette ambiance. A mesure que l'échéance approchait, la peur m'envahissait, je le confesse sans honte. C'était plus fort que moi. Et je pensais : « Mon

pauvre Lazare, tu vas quitter cette terre ! Flora, ma chère Flora, tu vas mourir à l'apogée de ta beauté. Oh, infortunée ! » Et elle riait, messieurs. Oui, les femmes sont plus courageuses que les hommes.

» Enfin, nous sommes entrés à l'*Hôtel-Bijou*. Je pensais encore, j'essaie de tout vous dire : « Deux malheureux se sont rencontrés, ils se sont aimés, ils vont mourir ensemble, mais hélas, l'un par l'autre ! » La bonne a mis un temps interminable à sortir. Alors, une autre idée se développa en moi et me fit suer d'angoisse. Nous n'avions jamais précisé qui allait tirer. Je me mis à trembler. Tuer Flora, ah, c'était au-dessus de mes forces. Nous nous sommes embrassés. Flora était devant la glace de l'armoire. Elle a ôté son manteau et son écharpe. Elle était calme. Elle s'est repeignée. Ses cheveux sont très beaux, très fournis. Ça a duré longtemps. J'avais de plus en plus peur et mes jambes commençaient à fléchir. Une crampe me barrait la poitrine. Et le vacarme de la fête ! Heureusement nous étions un peu ivres. Je me suis mis à côté d'elle et j'ai refait le nœud de ma cravate. Je me débrouille toujours mal avec les nœuds papillons. Celui-là, je l'ai réussi d'un seul coup !

» Enfin, elle m'a dit : « On y va ? » J'ai voulu parler, mais je n'ai pas pu. J'ai baissé la tête. Elle a tendu la main. J'ai compris qu'elle voulait le revolver. C'était de sa part une dernière délicatesse. Elle mourrait ainsi un fragment de seconde avant moi et je n'aurais pas le chagrin d'être son assassin. Je le lui ai donné. Elle l'a appuyé contre sa poitrine. Je me suis placé derrière elle et je l'ai embrassée dans le cou...

Etait-ce une émotion vraie qui assourdissait la voix du malheureux, bouleversant les formules toutes faites dans lesquelles il se complaisait ?

— Elle éclata de rire, tourna la tête, dit « Adieu ». Ça fit le bruit d'un fouet de charretier. Et, tout de suite, je sentis que je ne sentais rien, sinon que le bruit de la fête continuait. *Il continuait*. Rien n'était changé. Flora essaya de se tourner vers moi, puis elle devint étrangement lourde. J'ai été pris d'un frisson épouvantable. Je n'étais pas mort. Ce n'était pas *ça* la mort. Et pourtant, j'ai vu devant moi le spectre du vieillard à la faux. Le revolver était tombé sur le tapis. J'abandonnai Flora qui s'écroula et je me précipitai sur l'arme. Je ne voulais surtout pas savoir si Flora respirait encore. Il fallait agir. Ma main tremblait. Je l'ai crispée sur la crosse. J'ai dirigé le canon contre moi. Et tout s'est brouillé. J'ai senti que je tombais, une chute interminable, dans des abîmes sans fond.

L'inspecteur ravala sa salive.

— Quand je me suis réveillé ici, c'est la première chose à quoi j'ai pensé. Le revolver. Pour m'achever. Il n'y était plus. Les lits. Le blanc des murs. Un infirmier rouquin et un nègre qui gémissait. Plus de Flora. Voyons, messieurs, il faut me croire ! Il faut me comprendre. Je n'ai pas été un lâche ! Je ne suis pas responsable de cette affreuse dépression. Dites-moi que vous me croyez ! Enfin, vous savez bien que j'ai essayé de me tuer ! Mais je n'avais plus de revolver. Où trouve-t-on un revolver ?

Où suis-je ? Qu'est-ce que vous avez fait de Flora ? Je vous en prie, le revolver, je comprends, ça fait du bruit, vous ne pouvez pas, mais un tube de gardénal. Laissez-moi du gardénal. Un tout petit tube de gardénal !

Le juge souffla de toutes ses forces. Reccaldi s'épongea le front. Lui qui n'avait jamais eu l'impression de posséder un estomac sentit une corde lui serrer le diaphragme. Léonard parla. Le policier corse ne l'entendit pas tout de suite :

— ... doute le plus simple, mais ce n'est pas possible. Calmez-vous, mon ami. Comment expliquez-vous ce qui vous est arrivé ? Ce malaise, cet évanouissement, ce sommeil ? C'est que vous avez dormi près de quarante-huit heures !

— J'ai déjà eu des troubles. Le docteur m'a dit que ça venait de l'estomac. J'ai l'estomac très sensible. Je ne mange jamais le soir. Nous avions trop bien dîné.

L'inspecteur se leva. Il s'écoula encore une minute. Lazare Beymond était devenu rouge vif. Il dit, et ça sonnait faux maintenant, mais comment savoir si c'était à cause des cordes vocales :

— Voilà, messieurs, vous savez tout.

Léonard fit craquer ses articulations, prit son feutre et conclut :

— Bien, bien, bien, bien, bien. Quand mon greffier sera remis, nous reprendrons cet entretien. Je vous conseille de vous faire assister d'un avocat. Vous comprenez ce que je veux vous dire.

Comme les deux hommes sortaient de la cellule, ils croisèrent l'infirmier armé d'une seringue hypodermique.

Dehors, Reccaldi lança :

— Quel imbécile !

— Qui ?

— Beymond ! Faut être privé du ciel pour ne pas savoir se servir d'un revolver !

— « Imbécile », vous allez fort, Reccaldi ! Non seulement, ce type est très intelligent, mais c'est vraiment un acteur ! Mais oui ! C'est évident ! Vous n'avez tout de même pas marché dans son histoire ?

— Si.

— Remarquez, je suis beau joueur. A deux ou trois reprises, j'ai failli m'y laisser prendre. Quand il revivait la scène. Tout dans le masque ! Talent, mon cher, talent ! Mais heureusement, j'ai la tête froide. Vous ne voyez donc pas qu'il nous a joué à la perfection le rôle du mauvais acteur ? Très, très fort ! Et la logique de cette défense qui tient compte de *tous* les éléments ! Dire que vous cherchiez encore un beau crime, Reccaldi !

Le Corse se tira les poils d'une oreille.

— Reccaldi, pouvez-vous me dire que vous *croyez* à ce scénario rocambolesque du double suicide aggravé de la balle unique ? Vous, un spécialiste ! Personne ne peut avaler ça ! Chacun sait qu'une balle de revol-

ver de faible calibre, même tirée à bout portant, ne peut pas traverser deux corps ! Il nous prend pour des crétins, votre Lazare ! Et moi, je n'aime pas ça ! Je vais le saquer !

L'inspecteur ne répondit que par un rire gêné. Il pensait que les gars du labo pouvaient continuer les recherches à propos des empreintes aussi longtemps qu'ils voudraient. Ça n'avait plus la moindre importance. Soudain, il fronça le sourcil. Et si Léonard avait raison ! Si Beymond était un faux naïf ? Cette explication des empreintes était très astucieuse. Elle était exactement *la plus plausible qu'aurait pu trouver un assassin placé dans une telle situation !*

(*A suivre.*) ARMAND LANOUX

## CHRONIQUE DES LIVRES

### AUTOPSIE D'UN MEURTRE

par Robert Traver *(Calmann-Lévy)*

Ce roman est un best-seller aux Etats-Unis. Il passera bientôt sur nos écrans. Sa traduction — excellente — ne connaîtra sans doute pas un succès équivalent. Pourquoi ? C'est que les principaux éléments de son succès tiennent à des particularités de la justice américaine qui n'existent pas en France.

La loi, là-bas, ne reconnaît pas comme crime le fait de violenter une femme. L'avocat Ziegler, chargé de la cause du lieutenant Marion qui a tué l'agresseur de son épouse, plaide donc une folie temporaire due à un désordre émotionnel, mais réussit à décrire l'attentat à l'aide des constatations médicales les plus crues. Ancien procureur (district attorney), il se présente moins en défenseur du coupable qu'en accusateur de la victime. « *Félicitations*, dit le juge, *c'est la première fois de ma carrière que j'ai vu un mort poursuivi avec succès pour viol. Incidemment vous avez fait acquitter un homme nommé Marion. Vous êtes un de ces procureurs invétérés qui reviennent toujours à leurs amours.* »

Ce sont donc surtout les juristes, professionnels ou amateurs, qui seront intéressés par la subtilité astucieuse et la sobre rigueur de ce récit.

CLAUDINE DECOURCELLE

### LA VIE ET L'ŒUVRE DE LAVOISIER

par R. Dujarric de la Rivière et Madeleine Chabrier *(Albin Michel)*

Les progrès fulgurants de la chimie contemporaine n'ont point éclipsé l'œuvre de Lavoisier. Mieux : celle-ci apparaît de plus en plus clairement non seulement à l'origine même de ces progrès, mais encore comme marquant d'une empreinte profonde les débuts de la géologie et de la physiologie, et même ceux de l'agronomie et de l'économie politique.

M. R. Dujarric de la Rivière et Mme Chabrier se sont attachés à faire ressortir ce génie multiforme de ses écrits. Après avoir raconté brièvement sa vie et, avec une simplicité pathétique, sa mort, ils étalent les pièces d'une documentation abondante et nous montrent l'œuvre du pionnier tour à tour en science pure, à la commission des poids et mesures, au bureau des Arts et Métiers, dans sa charge de fermier général, de financier ou d'administrateur. Car si personne n'ignore le travail de rénovateur du grand chimiste, bien peu savent que nous lui devons aussi, entre autres, le premier projet détaillé de caisse de sécurité sociale — et qu'il ne tint pas à lui que ce projet n'aboutît.

Remercions les savants auteurs de nous avoir ouvert des vues nouvelles sur un des plus grands esprits de chez nous.

P. R.

*(Suite de la chronique des livres page 54.)*

# L'ESPAGNE, LA FRANCE ET L'EUROPE

par André Fontaine

Intimement mêlée pendant des siècles à celle de l'Europe, l'histoire d'Espagne, à partir de l'insurrection antifrançaise de 1808, s'en détache délibérément. Il a fallu la guerre civile de 1936 pour en refaire un enjeu de la politique continentale. Encore, Franco victorieux sut-il la maintenir à l'écart du conflit mondial. Oublieux de sa neutralité et des promesses de Roosevelt, mais non de son parrainage nazi et fasciste, les alliés, à leur tour, la mirent au ban des nations.

Mais la guerre froide et la nécessité de faire, contre la poussée soviétique, flèche de tout bois, ont arraché l'Espagne à son isolement. Les dollars ont afflué et les bombardiers du Strategic Air Command s'envolent régulièrement, pour leur ronde de chiens de garde, autour du monde, de l'immense aérodrome construit par les Américains à Torrejon, à deux pas de Madrid. Par millions, les touristes français se sont ébranlés vers le sud en quête de soleil, de pittoresque, et, grâce à la faiblesse de la peseta, de vacances à bon marché. Une fois franchies les Pyrénées, nos compatriotes, abondamment pourvus de voitures, de cameras et de billets de banque, se sentent une âme de Yankees à la conquête du vieux monde. Ils sont tout fiers d'être citoyens d'un pays libre et riche, en déplacement dans un pays qui n'est ni l'un ni l'autre. Et ils ont un peu tendance à l'en rendre coupable. D'où d'inévitables froissements, qui ne facilitent pas la rentrée de notre fière voisine dans ce qu'on appelait jadis le concert européen.

## Une rentrée nécessaire.

Or cette rentrée est nécessaire. Nécessaire pour l'Europe, déjà coupée en deux par le rideau de fer, et qui s'appauvrit à s'arrêter aux Pyrénées. Nécessaire plus encore pour l'Espagne, qui a beaucoup pâti, matériellement et spirituellement, de son trop long repli sur soi. Plus que toute autre, l'idée européenne séduit aujourd'hui toute cette partie de l'intelligentsia espagnole qui se préoccupe, au-delà des médiocres querelles du

moment, des moyens d'acheminer le pays vers un avenir de réconciliation et de liberté.

Un tel avenir, il faut le dire, est, à vues humaines, encore bien lointain. S'il laisse un peu plus qu'auparavant la bride sur le cou à certains de ses ministres, s'il a donné des portefeuilles à des hommes qu'il n'aime guère, le généralissime ne songe aucunement à abandonner le pouvoir ni même à préparer sa succession. *Caudillo d'Espagne par la grâce de Dieu,* celui que le protocole appelle *S.E.* (Son Excellence) est au-dessus des lois, ne fait confiance à personne et se considère comme seul investi par la Providence du soin de tenir tête aux infidèles, autrement dit aux communistes, aux francs-maçons, aux libéraux de tout poil que le catéchisme national continue de condamner avec la plus extrême rigueur. Autrement dit, à la coalition défaite à l'issue d'une guerre civile de deux ans et demi qui a coûté à l'Espagne, sur les champs de bataille, dans les ruines des villes, sous les coups des tortionnaires et des tueurs, un bon million de morts.

La propagande officielle tend à présenter la victoire de 1939 comme une victoire de l'Espagne sur l'étranger. Il est vrai que la République a reçu de l'extérieur une aide importante : matériel français et soviétique, volontaires des brigades internationales — où s'illustrèrent Tito et Laszlo Rajk, dénoncés plus tard par le Kremlin comme agents hitlériens. Mais il est non moins vrai que le camp « nationaliste » a été soutenu massivement par l'Axe et par le Portugal, que Hitler lui a envoyé sa fameuse légion Condor et Mussolini plusieurs brigades de chemises noires.

Or, la majeure partie de l'armée régulière était passée dès les premiers jours du côté de la rébellion. Le gouvernement de Madrid était déchiré par les factions. Les anarchistes menaient leur guerre à eux, les Catalans et les Basques cherchaient essentiellement à consolider leur autonomie sinon à faire reconnaître leur indépendance, les staliniens se préoccupaient d'exterminer les trotskistes du P.O.U.M. (Parti Ouvrier d'Unification Marxiste) au moins autant que de défaire le fascisme. Dans ces conditions, il est difficile d'expliquer la longue résistance de ceux qu'à Burgos on appelait indifféremment les Rouges (*Los Rojos*) autrement que par le large soutien qu'elle trouvait dans le peuple. La victoire du 3 mai 1939 n'a donc pas été celle de l'Espagne sur l'étranger, mais celle d'une moitié de l'Espagne sur l'autre.

Depuis lors, loin de chercher à frayer le chemin à une réconciliation, Franco n'a cessé de souligner le caractère manichéen de sa conception politique, de renvoyer dans les ténèbres extérieures tous ceux qui ne se réclamaient pas de l'esprit de juillet 1936. Il a pris, certes, des mesures de clémence, ouvert les prisons, appelé les exilés à rentrer au pays. A aucun moment, il n'a tendu la main ni lancé un pont. A beaucoup d'égards, le Caudillo est assez éloigné de la psychologie espagnole. Mais il a en commun avec la plupart de ses compatriotes un trait bien caractéristique : l'intolérance.

## Un fossé profond.

Débarquant en Espagne, l'étranger, s'il ne se contente pas de contempler les Velasquez et les Greco ou d'explorer, harpon à la main, les fonds sous-marins, découvre avec angoisse que le fossé de sang, de haine et de prévention que la guerre civile a creusé demeure profond au milieu de ce peuple. Recouvert seulement en apparence par le train-train de la vie quotidienne, le souvenir d'hier pèse sur aujourd'hui. Soudant autour du pouvoir ceux qui le critiquent le plus mais qui pour rien au monde ne voudraient revoir les profanations d'églises, les tchekas de Barcelone, les viols et les pillages ; qui plus simplement craignent pour le bien qu'ils ont au soleil et la vie que Dieu a donnée aux leurs. Crispant dans leur hostilité sans espoir ceux auxquels on ne perd pas une occasion de rappeler qu'ils ont été battus.

Certains diront que ce schisme est aussi vieux que la Révolution française et rappelleront les guerres civiles qui ensanglantèrent notre voisine tout au long du XIXe siècle. Il existe heureusement une génération qui n'a pas connu la grande épreuve et, encouragée par quelques aînés clairvoyants, aspire à dépasser l'époque des luttes fratricides. C'est de l'Europe, de son libéralisme, de son pluralisme, de sa tolérance, que ceux-là attendent avant tout l'exemple et l'espoir.

Or il se trouve que sur le plan politique, militaire et plus encore économique, l'Espagne est obligée de se tourner vers l'Europe. Et elle le fait délibérément depuis le remaniement ministériel du 27 février 1957.

Sur le plan politique, il va de soi que les événements de mai 1958, à Alger et à Paris, ont grandement facilité le rapprochement idéologique entre l'Espagne et la France qui se trouve géographiquement, sur la route de l'Europe, le premier pays rencontré. Certes, la personnalité du général de Gaulle n'évoque pas outre-Pyrénées que des échos favorables. Pendant toute la guerre mondiale, la figure du maréchal Pétain, dont on n'avait pas oublié l'ambassade à Madrid et que Franco avait rencontré à Montpellier, avait été présentée dans la presse d'outre-Pyrénées comme celle de l'homme providentiel français. Aux yeux de la propagande, l'homme du 18 juin, au moins au début, était le chef d'un ramassis de communistes et de francs-maçons. Avant de gagner l'Algérie, les évadés de France devaient subir, à Miranda et ailleurs, une rigoureuse détention.

A la Libération, de nombreuses personnalités de Vichy se réfugièrent *tras los montes,* où elles entretinrent un climat hostile au gouvernement provisoire. La présence de M. Thorez aux côtés du général de Gaulle, l'implantation dans le sud-ouest de la France de formations militaires antifranquistes qui ne se cachaient pas de vouloir traverser la frontière pour donner le coup de grâce au régime franquiste, l'infiltration de certains éléments en Catalogne auraient suffi à nourrir l'hostilité des gens de

Madrid. Il s'y ajoutait du côté de Paris de véritables déclarations de guerre. Devenu ministre des Affaires étrangères, M. Georges Bidault avait conservé les opinions de l'éditorialiste de *L'Aube*. Fasciste, ami de Hitler et de Mussolini, Franco devait s'en aller.

A tort ou à raison, on a vu cependant d'un tout autre œil, au Prado, celui qu'Alfred Fabre-Luce appelle drôlement « Gaulle deux ». Les circonstances de son retour au pouvoir, le rôle essentiel reconnu à l'armée, la mise en sommeil des partis, l'appel au nationalisme, le recul brutal des partis de gauche, autant d'éléments que le Caudillo devait accueillir favorablement. Quelque ressentiment qu'il gardât du passé, quelque appréhension que lui inspirassent certains actes entachés d'une indulgence funeste à l'égard des « erreurs du siècle » : le suffrage universel, la liberté de la presse, les droits de l'homme, Franco ne pouvait manquer de voir en de Gaulle un parent et un moyen a posteriori de justifier son propre pouvoir.

Il ne s'en est d'ailleurs pas privé. Dans son discours de fin d'année, le 31 décembre dernier, il a salué l'avènement du général, avec celui du nouveau Pape, comme l'un des deux grands faits de l'année, et il a déclaré : *Si, il y quelques années, une Espagne communiste pouvait signifier la prise en main de toute l'Europe par la Russie, la décomposition intérieure de la France et les dangers de la formation d'un front populaire dominé par les communistes auraient conduit dans un court laps de temps à des résultats semblables. C'est pourquoi — sans vouloir s'ingérer dans les affaires intérieures d'un pays étranger — nous ne pouvons regarder que d'une façon optimiste la révolution qui a été apportée de l'autre côté des Pyrénées par l'armée avec le soutien de la grande majorité des Français.*

*Considérée sous l'angle des pensées ou des idées politiques, cette révolution a pour nous une autre signification... Notre propre mouvement national et notre propre révolution avaient été précisément mal compris et considérés d'une façon injuste au moment où ils essayaient d'établir la vie du pays sans prêter attention au parlementarisme, aux machinations et aux combinaisons de la politique des partis...*

*Le monde occidental n'a pas encore réglé sa dette envers l'Espagne. Si l'Europe veut un jour recouvrer son intégrité, son âme et sa mission, elle le devra en premier lieu à la croisade espagnole contre le communisme.*

Le Caudillo ne peut cependant ignorer qu'entre les deux régimes, les deux personnalités, une différence subsiste qui touche à l'essentiel : le dictateur de Madrid, nous l'avons dit — et il le répète en somme dans la conclusion du discours ci-dessus — se satisfait d'être un vainqueur. Le président de Paris a pour ambition d'être, en même temps qu'un réformateur, un réconciliateur. Cela se sent dans tous ses discours, dans tous ses actes, d'un côté comme de l'autre de la Méditerranée.

Quoi qu'il en soit, le général de Gaulle, dont le retour au pouvoir avait été salué comme il convient par la presse espagnole, a tenu à accomplir aussitôt vis-à-vis du gouvernement de Madrid certains gestes destinés à

dissiper dès le début la moindre crainte d'un retour aux attitudes du lendemain de la guerre. Le président du Conseil accordait une longue audience à l'ambassadeur d'Espagne à Paris, le comte de Casa-Rojas. M. Joxe était envoyé à Saint-Sébastien pour rendre visite au ministre des Affaires étrangères du Caudillo et prendre son avis sur diverses affaires d'intérêt commun ou général, y compris la conférence au sommet. Lorsque le ministre du Commerce extérieur vint à Paris, en novembre, pour la réunion du comité ministériel de l'O.E.C.E., il trouva non seulement en MM. Pinay et Couve de Murville, mais dans les présidents Coty et de Gaulle des interlocuteurs attentifs et empressés. Pour plus discrète, la visite à la fin janvier du ministre du Travail, porte-parole des éléments de « gauche » du régime, n'a pas été moins efficace.

Cette ligne amicale, la Ve République l'empruntait d'ailleurs aux derniers gouvernements de la IVe et notamment à celui de M. Mendès-France dont on ne sait pas assez qu'il fut le premier à s'employer, par souci de réalisme, à liquider les points du contentieux franco-espagnol qui pesaient le plus à l'amour-propre de nos voisins. Le geste avait été d'autant plus apprécié à Madrid qu'il survenait en un moment où l'évolution de la situation au Maghreb amenait un nombre grandissant de militaires et d'officiels à l'interroger sur les bienfaits des partis pris proarabes du Caudillo et des coups d'épingle qu'en son nom, les autorité espagnoles du Rif assénaient, depuis la déposition de Mohamed V, à la politique française au Maroc. La fameuse armée de libération était basée en zone espagnole et on ne jurerait pas que le F.L.N., dans ses débuts, n'a pas reçu quelques encouragements de ce côté-là.

## Une époque révolue.

Mais on n'évoque ici cette époque que pour montrer à quel point elle est révolue. De chaque côté on a admis que le bon voisinage ne peut reposer que sur la coexistence, la non-intervention dans les affaires du voisin, la coopération dans toutes les questions d'intérêt commun. Dès 1957, l'arrivée au palais de Santa Cruz d'un nouveau ministre des Affaires étrangères, M. Castiella, universitaire à l'esprit nuancé, ouvert, familier de notre culture, soulignait l'ampleur du revirement opéré. Un certain nombre de gestes étaient effectués, dont la signification ne pouvait échapper. C'est ainsi notamment que les officiers de liaison espagnols au Maroc étaient pour la plupart remplacés et que, du jour au lendemain, leurs successeurs se mettaient à signaler à nos forces tous les mouvements d'armes en direction de l'Algérie dont ils pouvaient avoir connaissance.

Du côté français également, on avait multiplié les démonstrations destinées à faire oublier la guerre froide des lendemains de la Libération. A diverses missions parlementaires devait bientôt succéder M. Maurice Faure, alors secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, qui s'entretint à

Saint-Sébastien avec M. Castiella des frontières marocaines, du Sahara, de l'intégration européenne. M. Faure, qui devait aller une seconde fois en Espagne quelques mois plus tard, avait excellemment défini la façon dont il concevait la collaboration entre les deux pays : pas de front commun contre Rabat, mais une politique concertée entre Paris et Madrid en vue d'éviter que le Maroc *ne les fasse grimper l'un après l'autre au perchoir...* Il promit de faire supprimer des programmes de la R.T.F. en espagnol quelques émissions particulièrement désagréables pour les oreilles officieuses et de demander aux grands journaux français de s'intéresser davantage à notre voisine. Mais le ministère espagnol de l'Information, en saisissant les publications étrangères au moindre prétexte, n'encourage guère les efforts tentés de ce côté des Pyrénées...

La visite de M. Castiella à Paris, à quelques jours du 13 mai, pour la réunion de l'O.E.C.E., fut entourée de beaucoup de publicité et destinée à montrer qu'on souhaitait la prolongation du dialogue. Celui-ci avait pris d'ailleurs, au Sahara espagnol, les proportions d'une véritable collaboration militaire, face aux assauts de l'armée de libération marocaine. Et la diplomatie franquiste se trouvait d'accord avec la nôtre pour jouer contre les activistes de l'Istiqlal, dont la récente poussée l'inquiète fort, la carte du roi et des éléments modérés dont M. Balafrej s'est fait le champion.

## L'IMPORTANCE DU MAROC.

Pour le régime franquiste, en effet, le problème marocain est capital. C'est au Maroc qu'après la perte de Cuba et des Philippines, l'amour-propre espagnol a trouvé ses premières compensations. C'est au Maroc que les chefs de l'armée, et Franco le premier, ont fait leur carrière et forgé leur philosophie de la vie. C'est du Maroc enfin qu'est parti le « Mouvement national » de juillet 1936. Dans sa correspondance avec Hitler, Franco, en 1940, avait élevé des revendications sur tout le protectorat, et il a affecté par la suite de se poser en champion de Mohammed V contre les Français. Ce qui l'obligea, le jour où MM. Edgar Faure et Pinay remirent le sultan sur son trône et reconnurent l'indépendance du pays, à ne pas demeurer en reste. Les forces espagnoles ont donc évacué l'essentiel de leurs positions à l'exception de quelques « présides » tenues par l'Espagne depuis des temps immémoriaux — elle y envoyait les condamnés aux travaux forcés — et que Rabat n'a pas jusqu'à présent revendiquées de manière expresse.

L'évacuation du Maroc a porté au prestige du Caudillo au sein de l'armée un préjudice considérable. C'est à partir de ce moment qu'un courant d'opposition a commencé de se manifester dans l'état-major. Pas plus en Espagne qu'en France, les « bradeurs », fussent-ils chamarrés,

n'ont bonne cote chez les militaires... Les actes d'obédience envers le prétendant don Juan se multiplient parmi les généraux, bien que certains d'entre eux se méfient d'une dynastie suspecte, à leurs yeux, de libéralisme et d'anglomanie. La phase du dévouement aveugle à Franco est close. L'armée sait qu'elle peut, le jour où elle le voudra, lui signifier son congé et qu'il y aura alors peu de gens pour se faire tuer pour lui.

L'Espagne ne peut donc se permettre, politiquement, aucune fausse manœuvre vis-à-vis du Maroc, ni, par voie de conséquence, vis-à-vis de la France. Aussi bien, la presse d'outre-Pyrénées n'a-t-elle pas attendu le 13 mai pour opérer à l'égard de notre pays, à l'instigation des pouvoirs publics, un virage sur l'aile et pour célébrer les vertus d'une nation que quelques mois plus tôt on présentait encore comme entraînée par les francs-maçons et les communistes sur la voie de la décadence, mais acharnée à maintenir en terre arabe un colonialisme suranné. Dès 1957, le remarquable diplomate qui dirige la délégation espagnole aux Nations-Unies, M. de Lequerica s'est montré, dans le débat algérien, un des supporters les plus convaincus et les plus efficaces de la politique française.

Le besoin qu'a l'Espagne de la France et de l'Europe n'est pas moindre sur le plan économique. Car notre voisine se trouve là aux prises avec les pires difficultés. L'expansion industrielle et l'industrialisation à bien des égards remarquables auxquelles le régime s'est attaché se sont effectuées au prix d'une inflation grandissante. Le résultat en est qu'en 1957 le déficit de la balance commerciale a atteint 440 millions de dollars et que les prix en un an ont augmenté de plus de 15 p. 100. Le volume des billets en circulation passait pendant le même laps de temps de 55 821 millions à 66 653 millions de pesetas et le montant des réserves en dollars tombait de 88 à 19 millions. En six mois, le volume des transactions en Bourse diminuait de moitié...

Cette situation catastrophique a amené le général Franco à moins écouter les conseils de son ami Suances, président de l'Institut National de l'Industrie, champion de l'industrialisation et de l'étatisme qui avait été pendant des années un véritable dictateur à l'économie et à répartir les principaux postes de direction des Affaires économiques entre un certain nombre de personnalités favorables à une politique de rigoureuse orthodoxie financière. Le résultat en fut l'arrêt de la baisse de la monnaie, la stabilisation des salaires et des prix, la diminution de la circulation fiduciaire, l'assainissement radical des pratiques de l'administration en matière de licences d'importation, une diminution massive des crédits alloués à l'industrie privée. Mais le résultat fut aussi un grand marasme dans les affaires, avec pour corollaire une nouvelle chute des ressources, la plupart du temps déjà misérables, de la classe ouvrière. D'où les grèves de mars 1958, dans les secteurs traditionnellement nerveux des Asturies et de la Catalogne, et le succès complet du boycottage des moyens publics de transport à Barcelone et à Madrid, vraisemblablement organisé par les communistes. Le retrait de la peseta du Maroc est venu encore compli-

quer les choses. Et l'on en est arrivé au point où une décision ne peut plus guère être ajournée.

La banque, interprète des aspirations du capitalisme privé, réclame pour elle la direction de l'économie. L'indulgence nouvelle du régime pour les manifestations, de moins en moins discrètes, des partisans d'une monarchie libérale, s'explique avant tout par le désir d'apaiser les milieux d'affaires et de leur retirer certaines raisons de mécontentement. Mais le Caudillo hésite devant une solution qui, laissant place aux représentants du capitalisme privé, menacerait la dictature. Il pencherait plutôt, aux dernières nouvelles, pour un retour à la politique Suances, perspective qui provoque à l'avance une véritable levée de boucliers contre ce dirigiste dans lequel les gros industriels voient l'incarnation même du mal.

Quel qu'il soit, le futur maître des finances espagnoles ne pourra que continuer sur la lancée internationaliste du gouvernement actuel. L'époque de l'autarcie est révolue. Celle-ci, certes, s'expliquait par toutes sortes de raisons, notamment psychologiques. Aux yeux des nationalistes espagnols, en particulier des militaires, un des crimes de la monarchie avait été de vendre à l'étranger une appréciable partie des richesses nationales (Rio Tinto, Peñarroya, etc.) et ils en avaient conçu à l'égard du capitalisme international un sentiment proprement anticolonialiste, un peu analogue à celui qui est en train de prendre naissance au Canada à l'égard des investissements du trop puissant voisin du Sud.

Autarciques de tempérament, soutenus par l'Axe, champions du nationalisme économique, les généraux arrivaient au pouvoir à la veille d'une guerre mondiale dont le premier effet fut de couper le pays de ses fournisseurs et de ses débouchés traditionnels. Le blocus politique auquel fut soumis l'Espagne au lendemain de la victoire alliée prolongea cette situation.

Et jusqu'à l'accord sur les bases américaines, le pays aidé par le seul Peron se traîna au milieu des pires difficultés et d'une misère sans nom. Nous nous rappelons avoir fait alors le tour du pays : des routes inexistantes, pas d'eau dans les hôtels, les rues à peine éclairées, le pain infâme, le marché noir florissant, la mendicité générale, tout en panne. On citait alors abondamment le proverbe : « Deux choses seulement ont été finies en Espagne : l'Escurial et don Quichotte... »

L'aide américaine massive, l'afflux des touristes, quelques années d'une pluie bienfaisante ont dissipé ce cauchemar. La pauvreté du sud reste inexorable, provoquant d'ailleurs un mouvement continu d'émigration vers les régions industrielles du nord ou vers l'étranger, le brillant de la société des grandes villes demeure superficiel et le revenu national par tête n'atteint pas la moitié du nôtre. Du moins petit à petit le pays s'est modernisé, électrifié, doté d'une industrie digne d'attention. Mais il l'a fait en maintenant au moins les principes de l'autarcie, en se

tenant à l'écart des accords commerciaux internationaux, en limitant à 25 p. 100 les participations étrangères dans les sociétés espagnoles.

En 1958, la tendance a été délibérément renversée. L'Espagne a adhéré au fonds monétaire international qui lui a consenti immédiatement une importante avance en dollars. Elle a signé un accord d'association avec l'O.E.C.E., qui lui permet de participer à ses travaux sans droit de vote et sans obligation d'aucune sorte (sauf dans le domaine agricole). Elle a conclu d'importants accords avec l'Argentine et l'Allemagne, consenti de larges dérogations au principe de la limitation des investissements étrangers, donné des facilités considérables pour la recherche pétrolière jusqu'alors freinée par les prix insuffisants du brut. Grâce à la mauvaise année viticole et à la suppression des devises-touriste pour les pays autres que l'Espagne, elle a triplé ses échanges avec la France. Enfin, la perspective de l'entrée en vigueur du Marché commun a amené quantité d'économistes et d'hommes d'affaires à se pencher sur les problèmes qu'elle allait poser à l'Espagne. Il est caractéristique de l'état d'esprit actuel que le dernier rapport de la *Banco central* consacre un long chapitre à s'interroger sur la valeur d'une adhésion soit au marché commun, soit à la zone de libre-échange. *L'intégration ou l'exclusion de l'Espagne de ces formules,* peut-on lire dans ce document, *aura pour effet d'imprimer à notre pays des directives qui pèseront sur le cours des générations à venir.*

D'intégration dans le marché commun, il n'est évidemment pas question. L'Espagne est hors d'état d'affronter la concurrence sur laquelle il repose. Ce entre quoi hésitent ses dirigeants, c'est entre une formule d'association au marché commun et une entrée dans la zone de libre échange. Pour cette raison, ils sont fort désireux de participer aux négociations sur la zone. Mais ils en sont empêchés par leurs propres incertitudes quant à l'orientation de leur politique économique nationale. Incertitudes qui leur ont fait différer jusqu'à présent la remise du rapport que l'O.E.C.E. leur avait demandé.

Quoi qu'il en soit, l'entrée en vigueur des institutions européennes est venue donner un encouragement décisif aux multiples cénacles qui se sont constitués un peu partout au cours de ces dernières années sous l'invocation de l'Europe. Les allées et venues se multiplient d'hommes d'affaires, de hauts fonctionnaires, d'économistes, de conférenciers. L'idée européenne éveille dans les milieux intellectuels, et spécialement dans l'université, une incontestable sympathie. Les plus clairvoyants, encouragés d'ailleurs par le Vatican, voient là la véritable alternative au nationalisme aveugle, le moyen de faire de l'Espagne autre chose qu'un porte-avions américain, de lui trouver un avenir à la hauteur de ses possibilités et de sa dignité.

Aider les Espagnols à marcher dans ce sens est un devoir pour le reste du Continent. Cela suppose de grosses mises de fonds : mais les ressources du pays, sol et sous-sol, sont importantes, et si elles ne sont pas

exploitées, c'est parce que la capacité d'investissements de ce pays est insignifiante : moins du sixième de la nôtre. Convenablement mises en valeur, elles renforceront économiquement l'Europe. L'Italie, grâce au méthane, à l'abandon de ses rêves impérialistes et à une politique judicieuse d'investissements, est là pour attester la rapidité avec laquelle un pays à bien des égards comparable est susceptible de se développer au point de pouvoir affronter l'épreuve du marché commun.

Mais c'est surtout sur le plan politique que l'affaire est d'importance. Le blocus diplomatique auquel les Nations Unies crurent bon, au lendemain de la guerre mondiale, de soumettre l'Espagne, eut juste l'effet opposé : loin d'affaiblir le régime, il fit se cabrer une nation qui n'aime pas que l'étranger lui dicte sa conduite et la souda autour de son maître. La réouverture de la frontière n'a pas sensiblement diminué les préventions populaires à l'égard de l'étranger. Ainsi qu'on l'a dit plus haut, la tenue de certains Français, se comportant comme en terrain conquis, a choqué un peuple profondément fier, jaloux de ses coutumes et de ses croyances et qui n'aime que dans la mesure où il respecte. Nos compatriotes n'ont d'ailleurs pas été les seuls, tant s'en faut, à recevoir outre-Pyrénées quelques notions de bonne tenue.

L'afflux des visiteurs, professionnels ou touristes, les récits des étudiants, des ouvriers, des domestiques fixés à l'étranger ont eu cependant sur notre voisine méridionale un effet capital : ils ont ouvert les yeux de l'homme de la rue sur la réalité des conditions de vie en dehors de l'Espagne. Impossible désormais à la propagande de faire croire à l'ouvrier de Barcelone qu'il n'a rien à envier à ses camarades de France, d'Allemagne, d'Angleterre ou même d'Italie. Impossible de lui cacher qu'ailleurs on a plus à manger, on est libre, et l'on peut faire grève lorsqu'on n'est pas content. Impossible d'empêcher l'ingénieur, le petit commerçant, de faire des comparaisons entre leur sort et celui de leurs pareils qui disposent pour passer leurs vacances de voitures et de portefeuilles bien garnis...

A d'autres peuples, la conscience de cette inégalité inspirerait sans doute la jalousie, l'envie. Chez celui-là elle suscite surtout le désir de sortir de soi et, pour reprendre le mot bateau de ces années-ci, de s'intégrer à l'Europe. A son mode de vie, de penser, d'espérer.

En dépit de leur extrême discrétion, les Américains ne sont pas aimés. Certains parlent maintenant de ne pas renouveler, à son expiration, l'accord sur les bases ; ou du moins de le monnayer chèrement.

L'Espagne redoute de devenir le protectorat d'un pays unique. L'Allemagne, qui y dispose d'amitiés séculaires, serait sans doute en mesure de s'assurer, dans l'économie espagnole, une position prééminente. D'importants contrats d'investissement ont été conclus mais, visiblement, on aimerait ne pas trop dépendre d'elle. Il faut d'ailleurs rendre cette justice à son ambassade madrilène qu'elle a toujours joué loyalement la carte de la coopération avec la France, et découragé fermement

les efforts tentés dans certains milieux, il y a quelques années, pour donner à l'amitié germano-espagnole un caractère anti-français.

Ce que préférerait la nation hispanique, c'est une entreprise européenne pour lui apporter les moyens de rattraper, matériellement et moralement, l'époque à laquelle vit le reste du continent. Pour qu'il soit vrai, enfin, qu'il n'y a plus de Pyrénées.

L'Espagne n'ignore pas l'immense effort que la Ve République entreprend pour faire des musulmans d'Algérie, tout en les conviant à développer leur « personnalité », des Français à part entière. Elle constate les espoirs que soulève en Afrique la nouvelle « communauté ». Elle a suivi toutes les discussions sur l'association de ces territoires au marché commun. Ne serait-il pas temps de faire des Espagnols des Européens à part entière ?

Au fond, de cette nation si voisine, dont nous aimons tant la couleur, la noblesse, la vitalité, à laquelle nous rendons si facilement visite l'été venu, nous ne nous préoccupons guère. Elle tient peu de place dans nos journaux. Il ne s'y passe pas grand-chose. Et nous avons tendance à croire, pour cette raison, qu'elle est, comme le Portugal voisin, promise à la stabilité.

Tous ceux qui la connaissent un tant soit peu de l'intérieur savent au contraire l'importance du malaise qui s'y développe, le découragement grandissant des élites, la sclérose de la vie intellectuelle, les difficultés extrêmes de la vie matérielle du plus grand nombre.

Qu'un choc un peu brutal se produise, et l'édifice lézardé risque d'être sérieusement ébranlé, au moment où l'on s'y attendrait le moins. Les passions contenues peuvent se déchaîner, les haines s'assouvir, le sang couler. A la dictature peut en succéder une autre, d'une inspiration voisine, mais d'autorité moindre jusqu'au jour où la nation choisirait de se jeter, sinon dans une aventure communiste bien peu probable, du moins dans une expérience à la Nasser et ferait chanter l'Occident demeuré sourd à ses appels et incapable de conquérir son cœur.

C'est un danger dont quantité d'Espagnols, inquiets de voir le Caudillo ne rien faire pour régler sa succession, ont conscience. Ils pensent, non sans raison, qu'une formule de démocratie parlementaire est impraticable actuellement, car elle ne pourrait déboucher que sur l'anarchie et sur la violence. Ils aspirent à une évolution lente vers une solution de réconciliation, qu'ils seraient, monarchistes de conviction ou non, assez disposés à placer sous le patronage du comte de Barcelone, athlétique descendant de Louis XIV dont il a hérité, de manière saisissante, le nez impérieux et le charme. Elevé à l'anglaise, resté à l'écart des luttes fratricides, partisan d'un régime d'équilibre des pouvoirs, désireux avant tout de rendre à la couronne son antique fonction arbitrale et pour cette raison très intéressé par les débuts de la Ve République, don Juan attend sans impatience l'heure dont Franco s'efforce, par bien des moyens, d'empêcher la venue.

Cette heure viendra-t-elle ? Le prétendant n'en est pas plus sûr que quiconque. Mais il sait, comme tout le monde, que c'est avant tout affaire de climat. Et c'est sur ce climat que ceux qui, à l'étranger, veulent le bien de l'Espagne et des Espagnols, peuvent agir. Non pas en exerçant sur les affaires intérieures de notre voisine une pression inconvenante et ridicule. Non pas en l'ignorant. Mais en lui ouvrant toutes grandes les portes d'une communauté dont les idéaux, fatalement, seront contagieux. En l'aidant à trouver à ses problèmes matériels les solutions qui désarmeront les extrémistes et lui rendront le sens du relatif et la foi en la liberté.

ANDRÉ FONTAINE

## CHRONIQUE DES LIVRES

### CHINE SANS MURAILLES

par le docteur André Migot *(Arthaud)*

Le docteur André Migot n'est pas que médecin. Il est alpiniste, archéologue, orientaliste, et grand dévoreur de kilomètres. Au cours d'un rocambolesque périple qui du Yunnan l'avait emmené au Sinkiang, en Mongolie intérieure et deux fois au Thibet oriental, il avait assisté de 1947 à 1949 à l'écroulement du Kuomintang. En 1957 il est revenu en Chine, en simple touriste, chargé de sept valises de matériel cinématographique. Il a pu confronter ses souvenirs aux nouvelles réalités de la République populaire. Son dessein étant de faire un film, ce sont des images qu'il a chassées, et de préférence des images inédites. Ayant séjourné comme tout le monde à Pékin, il a remonté le Yang Tsé en vapeur jusqu'à Tchongking; il est allé en train à Chengtu et à Lantcheou; en camion jusqu'à Siving et au grand monastère thibétain lamaïque (1.500 moines) de Kumbrin. La partie la plus pittoresque de son livre est celle où il décrit cette visite au Far-West chinois, et son retour à Pékin, avec arrêts à la vieille cité impériale de Sian (ex-Singan-Fou), la « Rome chinoise », aux grottes bouddhiques de Maï-shi-shan et à la montagne sacrée taoïste de Houa-Shan. Pour finir, retour en Europe par le transsibérien, « pour réaliser un rêve de mon enfance ». Chemin faisant, le voyageur avec bagages a recueilli les éléments d'un très beau documentaire.

P. F.

*(Suite de la chronique des livres page 78.)*

# LA VIE A LA CAMPAGNE

par Claude Roy

Toute la matinée les enfants restaient lointains, silencieux, et nul ne se souciait d'eux. A midi Gabrielle allait sonner la cloche du déjeuner, dans la cour. Line se cramponnait à ses jupes, et trouvait une volupté gourmande à laisser bourdonner ses oreilles de trois ans des tintements de la cloche. Cinq minutes plus tard, Gabrielle revenait en maugréant sonner le second coup du déjeuner. « Où auront-ils été encore se fourrer ?... Garnements.. sacrés galopins... » Ensuite, Grand-père — le général — grommelait devant la cheminée des choses confuses sur les enfants auxquels on laisse la bride sur le cou, la politesse des rois, et le rôti trop cuit.

— Mais oui, mon père, disait Maman, les enfants vont être là dans un instant. Ils sont en vacances, que voulez-vous, on ne peut pas leur demander d'obéir à la cloche de la maison comme au tambour du collège !

— De mon temps, disait le général...

Aux quatre coins de la maison, Maman, Gabrielle, Alida et même Papa, quelquefois, criaient : « Jean... Mariette... Line... Gilles... » L'écho, vers les bois des Chanteraies, répétait d'un ton fatigué et geignard « Jean...an... Mariette... Li...ine... Gi...i...ille ». L'écho savait bien à quoi s'en tenir, il était tout essoufflé d'avoir couru deux kilomètres pour leur transmettre l'appel de la cloche tout à l'heure, il ne se faisait plus d'illusion. Les enfants étaient loin, ils avaient beau se hâter, on ne peut pas aller plus vite que les violons, que les jambes de Gilles, que la sandale de Linette qui lui fait mal, que le chemin des bois qui est tout encombré de

— Ci-dessus, dessin de Jean-François Millet (Bulloz).

ronces, que la gibecière remplie de mûres, ou de champignons, ou de nids, ou d'une pie capturée, ou de mousse pour faire le toit d'une maison à jouer. La grosse gibecière ballotte sur les reins de Gilles.

Les enfants arrivaient tout essoufflés, dépeignés, les genoux en sang. Il fallait perdre encore cinq minutes à les gronder, à leur laver les mains et à les recoiffer ; cinq minutes pendant lesquelles Grand-père, qui mourait de faim, mangeait en cachette une rondelle de saucisson, s'arrêtant de mastiquer laborieusement pour avaler tout rond à l'entrée des retardataires.

— Alors, on est encore restés à la traîne... Ah, mes gaillards, tâchez que ça ne se reproduise pas... Sinon...

— Oui, Grand-père ! répondait le chœur des enfants en prenant d'assaut les chaises.

La salle à manger de Bois-Villère était bien agréable l'été, avec les persiennes à demi closes pour ne pas laisser rentrer les mouches, le carrelage rouge si frais qu'on a envie d'y marcher pieds nus, les boiseries gris bleu avec des trumeaux à fleurs un peu passées, la grande glace sournoisement trouble qui a l'air d'un miroir d'eau dans la presque pénombre, la grande glace fatiguée de refléter les gens, les choses, depuis tant d'années, et les vases de cuivre remplis par Maman de capucines, de roses, de glaïeuls.

Ce matin, Gabrielle sert le melon au vin de porto, qui toute la matinée a rafraîchi dans le grand puits.

— Vous auriez mieux fait d'aller au-devant de la machine à battre, dit Papa, au lieu d'aller courir la prétentaine.

La nouvelle fait briller les yeux des enfants.

— Oh ! Papa, c'est vrai ? On va battre chez nous ? Quand est-ce qu'elle arrive la machine à battre ?

— On bat d'abord chez nous, et ensuite chez les Chapard. Je pense que la machine sera au village dans un moment et à Bois-Villère dans le courant de l'après-midi.

— Papa, tu me mettras aux bascules ? dit Gilles. Je sais très bien compter les sacs.

— Maman, est-ce qu'on pourra manger avec les batteurs ? dit Mariette. C'est tellement agréable, il y a du civet de lapin, il y a toutes sortes de plats de viandes avec des sauces, il y a de la tarte, et le vin, et le cognac qui monte à la tête, café, pousse-café, pousse-pousse-café.

— Nous aurons bien assez de soucis sans vous, dit Maman. Vous me ferez le plaisir de ne pas traîner dans nos jambes.

Aux batteries, Maman est vraiment la reine de Bois-Villère. Elle trône dans la cuisine, où sept ou huit femmes viennent renforcer Gabrielle, Alida et son mari. Il y a sur toutes les tables des lapins dépouillés, avec cet air tout nu qui surprend, des poulets avec le cou comme une corde qui pend, d'immenses plats de haricots qui mitonnent, et des pommes de terre, et des salades, et des sauces qui mijotent. La machine à battre ron-

ronne dans le soleil en faisant voltiger les balles, ça chatouille le nez, ça se colle dans les cheveux, les oreilles, ça vous gratte entre la peau et la chemise, ça rentre dans les souliers. Les gens crient fort pour parler plus haut que le moteur. Morinaud, toutes les demi-heures, boit un coup de blanc et resserre sa ceinture de flanelle noire. Line dort toute la journée dans sa voiture, le bruit du moteur la berce, l'hypnotise. A midi et à dix heures du soir, les hommes s'installent dans la grange et Barattier-le-Tonkin arrête le moteur. Les enfants se couchent ivres de soleil, de bruit, de vin blanc, de poussière, et dans leur premier sommeil ils entendent encore Morinaud qui chante *Pamela, La Berceuse des Lys blancs,* ou Barattier-le-Tonkin qui gueule les derniers succès de Judic ou de M^lle^ Naphtali, *la Canne à Canada, la Sœur de l'Emballeur.*

Grand-père dévore, et il a beau dévorer, il est toujours en retard. Les enfants se tortillent sur leurs sièges en attendant que Grand-Père ait fini.

— Alors, père, comment vous sentez-vous ? dit Maman.

Le général ne se sent pas très bien. Le général ne dort pas. Le général a des rhumatismes. Il faut tout dire et tout avouer : le général s'ennuie quand il n'y a plus de guerres. Pendant des mois, le général a eu au moins de la distraction, avec sa chambre et le salon remplis de cartes, à piquer des épingles à boules noires et rouges, à vous faire se déplacer, manœuvrer, attaquer ces bougres de Bulgares, ces Serbes, ces Turcs, ces Grecs, des micmacs de sauvages. Des sauvages, oui, mais des sauvages qui se battent.

La conversation fait un grand tour d'horizon. Grand-père et l'oncle Jean fixent un moment leur regard sur la ligne bleue des Vosges. Un junker prussien a frappé un savetier infirme à Altkirch. L'Alsace opprimée. Heureusement que le tsar...

— Savez-vous ce qu'ils ont encore trouvé, dit Grand-père... Ah, ah... Ces Anglais, jamais sérieux... C'est dans *l'Echo de Paris* de ce matin... Ah, ah... Ils essaient de lancer à Hendon des obus, des bombes, enfin, par aéroplane... Non, mais croyez-vous : des explosifs jetés du ciel avec ces cages à poules ? C'est bon pour les feux d'artifice !

Grand-père s'esclaffe avec ostentation, tant et si bien qu'il s'étrangle, s'enfouit dans sa serviette, hum, ach, hum, atch, arrque, ach, devient tout rouge les yeux injectés de sang, boit un grand verre d'eau, tousse, racle sa gorge, enfin il va mieux. Ce n'était rien, merci. Mon catarrhe.

Maintenant, Papa et Maman fixent les yeux sur la ligne verte des foins. Dès que les batteries seront terminées, il faudra mettre les hommes à faucher et à faner les grandes pièces près de la Serpentine.

Après la ligne bleue des Vosges et la ligne verte des foins, il y encore la ligne noire du chemin de fer qui a mis le feu à un pré, dans le creux près du passage à niveau. Et nous en sommes au café, on va le prendre au salon.

⁂

Au salon, les enfants ont *leur* canapé. Mariette et Gilles sont exténués de la course de la matinée, ils restent béats, les yeux au plafond, sans même réclamer un canard. Gabrielle est allée coucher Line, qui fait la sieste. Gilles prend un air tout à fait frais, dispos, grave, pour impressionner les filles. Il pose. Les filles ont l'air d'avoir trop sommeil pour avoir la force de l'admirer. Alors Gilles redevient naturel. Il bâille, il a un petit peu sommeil. Grand-père s'est installé dans son fauteuil, son menton descend par petites saccades, ses yeux se ferment, quand son menton touche sa poitrine, il se réveille, de nouveau son menton descend et s'incline par petites saccades. Il ronfle en sourdine. Papa lit *la Dépêche*. Maman tricote des chaussettes pour Line. Gilles prend le stéréoscope, le *stéroscope* comme dit Line, et il s'installe à la fenêtre. Il hésite entre les plaques qui représentent l'Exposition de 1900 ou Venise, ou le Maroc. Il aime mieux se donner une indigestion d'horreurs et de cataclysmes. Les inondations de Paris ? C'est très amusant de voir les gens en barque devant la gare Saint-Lazare, et les rues couvertes d'eau, et des bateaux qui avancent sur l'eau dans le hall de la gare d'Orsay. Mais ce que Gilles préfère, c'est le tremblement de terre de Messine. Le relief donne aux photographies de la catastrophe une sorte de méchanceté froide et consternante. Il y a des maisons éventrées, on voit les appartements avec le papier peint, des meubles restés là on ne sait pas comment, il y a des morts dans les ruines, des pauvres gens qui cherchent des choses dans les décombres et les gravats, des murs qui tiennent encore debout et on voit qu'il n'y a plus rien derrière. Un rayon de soleil chatouille par les persiennes à demi-poussées les jambes de Gilles, dans la cour des pintades poussent leur cri aigre et prétentieux, un coq chante. Miraut aboie. Et c'est très bon de se sentir un petit garçon solide, dans une maison solide, en train de regarder de malheureux petits garçons dans les rues de maisons démolies comme celles d'un jeu de construction.

Quand les filles sont endormies, Gilles va câliner un peu Maman. C'est déshonorant quand Mariette ou Line vous regardent, mais quand elles dorment, c'est permis. Et puis il s'en va sur la pointe des pieds. Tu seras là pour le goûter, Gilles ? Où vas-tu ? Officiellement, Gilles va chercher des sauterelles parce que demain Papa veut aller à la pêche. Il y a des tas de « sautereaux » dans la grande pièce au bord de la Serpentine, avant le petit bois de Perce-Oreille. Gilles prend la boîte à sautereaux et il s'en va, sifflotant.

Il n'est pas défendu quand on va à la chasse aux sautereaux de faire un petit détour par le village. On peut s'arrêter chez le père Gretonne, le maréchal, qui vit dans une apothéose de corne brûlée, de chevaux domptés et sages, et d'enclume tap-tapante. Le père Gretonne propose toujours au petit gars de venir tenir la patte du cheval. Gilles pourrait d'ailleurs, s'il voulait, mais voilà, il ne veut pas. Il ne se commet pas de la sorte. On peut aussi s'arrêter chez M^lle^ Amable, épicerie-bureau-de-

tabac-agence postale. Quand on entre, il y a d'abord sur la porte le petit garçon en béret et pèlerine de *Chocolat Menier,* et une sonnette qui se déclenche quand on ouvre. L'épicerie de M^lle^ Amable sent la poussière, le moisi, le café, un grand buisson d'odeurs impénétrables et mélangées. Il y a chez elle toute une rangée de bocaux avec des bonbons un peu collés les uns aux autres. C'est une chance qu'ils soient collés, parce que quelquefois elle n'arrive pas à les déprendre les uns des autres, et elle vous en donne plus que le poids. M^lle^ Amable appelle Gilles « mon petit ami », et lui demande des nouvelles de M. Thiébaud, de M^me^ Thiébaud. Il achète deux rouleaux de réglisse-roudoudou, les rouleaux noirs qui se déroulent entre deux doigts et on avale le bout lentement, comme on mâche une herbe. Il faudra que Gilles redemande des sous à Grand-père, parce qu'il ne lui reste plus que trois sous, et on a deux rouleaux de réglisse pour un sou, avec ça on ne peut pas aller très loin. Il faut dire que Marie-Luce adore les roudoudous, qu'elle fait une consommation de roudoudous absolument effrayante.

Gilles se dépêtre enfin de M^lle^ Amable, qui colle aux doigts comme les bonbons qu'elle vend, et il file. Il prend la petite route entre les moulins, traverse l'écluse, laisse derrière lui l'usine de feutres. De l'autre côté de l'eau, il y a un grand pré où il y a des milliers de sauterelles. Il y a des sautereaux dans le pré, et des aulnes, et même deux vaches, mais surtout un mur, et si on avance vers le mur, à l'abri des arbres, il n'y a qu'à siffler, sur quatre notes, *la-mi-ré-mi,* ce qui fait *l'ami Rémy,* et bientôt on entend un grand tas de feuilles sèches qui crissent, une échelle qui griffe le mur et c'est Marie-Luce qui dit : « Bonjour, Gilles, tu es en retard, je t'ai rudement attendu. »

Un oiseau chante.

***

On entend déjà ronfler la machine à battre. Gilles se dépêche. Il a le sentiment d'une trahison, d'un abandon de poste. Il a promis à Marie-Luce de lui apporter un nid d'agasses, c'est comme ça qu'on appelle les pies. Il y en a un à la lisière du bois de Perce-Oreilles qu'on doit pouvoir attraper sans trop s'égratigner les mollets ni déchirer son pantalon. Mais Marie-Luce attendra, parce que maintenant le devoir appelle Gilles. Le sifflet de la batteuse est gai comme un appel de train ou de locomotive, comme aussi ceux qui savent siffler entre leurs doigts dans la bouche, Gilles voudrait bien savoir. Il est persuadé que les batteries ne peuvent pas avoir lieu sans lui. Tout est déjà en place, pourtant. Les hommes sur le gerbier, d'autres sur la machine, et d'autres pour la paille et d'autres aux sacs. Papa surveille la pesée, il a des balles de blé plein sa moustache noire, et un carnet de moleskine sur lequel il inscrit le nombre de sacs et leur poids. La grosse courroie de cuir entre le moteur du tracteur et la machine tourne à toute vitesse, et Gilles aime bien passer par-dessous en baissant la tête, il a un peu peur, mais il sait bien qu'il est malin et

qu'il ne se laissera pas prendre. Gabrielle promène de l'un à l'autre un panier avec des bouteilles de vin blanc et des verres ; les hommes disent que ce n'est pas de refus et ils vident le verre d'un seul coup, cul sec, Monsieur Gilles vous boirez bien un petit coup avec nous. Mais Gilles ne se sent pas encore assez suant, et poussiéreux, et rouge pour mériter de boire un coup. Il se demande s'il va emprunter une fourche à Honoré, et travailler avec ceux qui mettent la paille en bottes. C'est très glorieux évidemment. Mais il vaut mieux surveiller les sacs. Il y a deux pinces qui tiennent le sac contre la fente d'où glisse le grain, après son long chemin dans le ventre de la grosse machine rouge. On entrebâille un petit peu, on voit couler le beau grain avec un froissement monotone, c'est presque aussi fascinant que de regarder couler l'eau du barrage. Quand le sac est plein on décroche un anneau, il y a une petite vanne de bois qui se ferme, vite on ouvre la vanne voisine, et le sac d'à côté commence à bouger, à se gonfler, pendant que Gaston et Honoré tassent le sac plein. Puis Honoré pose le sac sur la balance. Honoré déplace la flèche de pesée, Papa note le poids. D'un coup de rein, aidé par Honoré, le père Mathard ou Gambier chargent le sac sur l'épaule et s'en vont. C'est comme ça du matin au soir, les batteries, c'est aussi régulier et prévu d'avance que la messe. Gilles sait très bien servir la messe, à droite de l'autel, à gauche, sonnerie, les burettes, génuflexion à droite de l'autel, à gauche. Gilles sait aussi très bien servir les batteries.

— Monsieur Gilles, Monsieur Gilles, Madame vous appelle !

C'est la Berlussiaude, la femme du gros Berlussiaud. Elle « fait des journées » et elle travaille en ce moment à la maison. Gilles répond « Oui, oui. » Il suit à bonne distance la Berlussiaude, l'air dégagé, mais furieux au fond de lui-même. Maman est très affairée dans la grande cuisine. Elle passe la main dans le cou de Gilles.

— Bien entendu, ton gilet de peau est encore trempé... Tu vas me faire le plaisir de rester tranquille.

— Mais Maman j'aide Papa aux pesées !

— Ton père se passera de ta précieuse aide. D'abord nous avons besoin de toi ici... Tu vas t'asseoir avec Marthe et Alida et tu vas écosser avec elles des petits pois.

Gilles essaie de parlementer. Mais c'est tout à fait inutile. Maman ne l'écoute plus. Il faut céder. Honte, humiliation ! Les grands sont dans le soleil, la poussière et la gloire. Boitreaud et le fils Gouhier sont sur la batteuse avec Tienne, l'engraineur. La machine à battre ronfle, avec un grand déploiement de vapeur, de courroies de transmission, de fourches qui piquent et se lèvent en cadence, de chemises de flanelle et de ceintures rouges, la machine à battre gronde comme le murmure d'une grande foule pendant une fête, et Gilles est dans la cuisine aux persiennes à demi-fermées ! Il regarde avec sympathie les mouches qui se sont prises au papier tue-mouches. Lui aussi est pris au piège. Il s'assied sur une chaise basse, prend un air lamentable, et se met à écosser des petits pois.

Il y a un grand, énorme, monstrueux tas de petits pois à écosser, des milliers, des milliers de petits pois, une éternité de petits pois aussi monotones dans leur cosse verte que des grains de sable, des petits pois sans surprises et sans rémission. Gilles a envie de pleurer. Les petits pois s'élèvent jusqu'au ciel, les petits pois sont un déluge. Gilles est submergé. Au dehors, la machine à battre est un tonnerre de clarté et de chaleur. Il fait frais et calme dans la cuisine aux carreaux rouges.

Même au mois d'août, le cellier sent encore les pommes d'hiver, les poires, le fruit mûr. Il faisait relativement frais. Marie-Luce et Gilles s'installent dans le vieux canapé de paille un peu défoncé. Marie-Luce est toute rose, ses longs cheveux blonds brillent dans un petit rayon de soleil chatouilleur qui se faufile entre les persiennes, rempli de poussières légères et de malice. Gilles lui tient la main. Il n'a envie de rien d'autre. Ne plus bouger, ne plus parler. Une poule annonce l'œuf pondu, un chien tousse, se racle la gorge, on entend le gravier crisser sous les pas de Mariette. C'est pas la peine de vous cacher, vous êtes pris, je vous vois ! Cours toujours, ma fille. Ils sont bien. Marie-Luce met sa tête sur l'épaule de Gilles. Marie-Luce sent le tilleul et le savon. Ils restent très longtemps sans faire un mouvement, engourdis d'une soudaine et odorante paresse. Puis Gilles se met à parler à mi-voix.

— On serait le mari et la femme... On serait sur un bateau, on descendrait des rivières, avec des nègres qui nous donneraient à boire de l'eau de noix de coco. On dormirait pendant la journée, et le soir on aurait un singe, et un oiseau de Paradis, pour toi, Marie-Luce.

— Oui, dit Marie-Luce, mais comme c'est la guerre, on reviendrait en France en bateau, et tu serais capitaine, et tu aurais une décoration.

— Bien sûr, dit Gilles, on reviendrait. Mais tu viens avec moi, tu es infirmière, et tu me soignerais.

— Je serais aviateur, reprit Gilles.

Mariette a découvert la cachette des autres, des petits, elle pousse des cris aigus de triomphe. Cherche-nous toujours, ma fille.

⁂

Nous sept, avec Marie-Luce, et Clotilde Mollet-Thévenac, et le neveu de M^lle^ Amable, et le petit Gretonne et toute la bande, on a été à la pêche aux écrevisses. On est parti le matin, en coupant à travers bois. Les noisettes ne sont pas encore mûres. Il y a des espèces de fruits rouges, Clotilde qui n'est pas de la campagne croit que c'est des groseilles, mais c'est du poison, tu vas te faire mourir si tu en manges. On a rencontré les bûcherons qui habitent dans des cahutes, au milieu des bois de Perce-Oreilles. Les bûcherons travaillent le torse nu, ils sont très forts et ils font han-han avec leurs haches, chacun à son tour. Les bois sentent bon, le soleil se faufile entre les branches et un pic se dépêche de creuser son trou en descendant et en montant le long du tronc comme un monsieur très occupé et qui connaît son affaire, ce n'est pas à lui qu'on donnerait

des leçons, il sait ce qu'il a à faire. Gilles a vu un écureuil qui s'est sauvé en brandissant sa queue, ralliez-vous à mon panache roux. Le petit Gretonne a trouvé des collets posés par le Pintardeau, il a mis une branche de chêne pourri dans les collets, c'est bien fait pour le Pintardeau. Les filles traînaient derrière, et elles chantaient des chansons de filles, *A la claire fontaine,* et *Les trois jolis tambours.* Quand elles ont eu chanté toutes les chansons qu'elles savaient, elles ont attaqué les cantiques. On ne les voyait pas, mais au détour du chemin à ornières, derrière les arbres, on entendait leur voix aiguës, *Sauvez, sauvez la France au nom du Sacré-Cœur* et même *Ave, Ave, Ave Maria.* Ce n'est pas bien.

Gilles s'est coupé dans un fourré une grande canne avec son couteau suisse, huit lames, un tire-bouchon. Il marche en tête. Quand on est sorti du bois de Perce-Oreilles, on a pris le chemin de terre qui va vers Sainte-Apolline à travers champs. Les grillons travaillent ferme dans les chaumes et dans les prés, à soleil et chaleur que veux-tu. Il y a une alouette suspendue au-dessus de leurs têtes comme à un fil, et un pêcheur invisible qui laisse tomber, puis retire le fil et on entend l'alouette très près, puis tout d'un coup très lointaine. C'est Gilles qui a vu le premier les manèges près de la ferme Benoît, à côté du charron qui est à l'entrée du village. Il faut vous dire que depuis toujours Sainte-Apolline est un grand centre pour les forains de la région. Chez Ménétrié, le charron, ils viennent tous faire arranger leurs roulottes, leurs voitures, les manèges, les loteries. Tous les forains que la mobilisation a surpris dans les environs sont venus garer chez Ménétrié leur matériel avant de partir. Il y a comme cela, dans un grand champ, sous les arbres et dans le hangar de Ménétrié, toute une ménagerie de chevaux de bois, de cochons, de cygnes et de sirènes en bois doré, gentiment rangés en rang par quatre, en attendant que Ménétrié ait eu le temps de tout installer sous ses hangars et sous des bâches, et les roulottes ont les brancards en l'air, *Loterie Edouardo, Magic-Scenic-Palace, Cirque Toni.* On a poussé de grands cris et tout le monde s'est mis à courir, Gilles en tête a escaladé la barrière, et on s'est installé sur les bêtes en bois, les grands chevaux peints en noir et blanc, avec des croupes pommelées comme des nuages, hue, dia, les cochons plus roses que des bonbons, et les nacelles des balançoires, comme des barques sur une rivière d'herbe verte, les nacelles rouge et or avec des barres de cuivre pour se tenir après quand on s'envole dans le ciel. On est les pirates de la prairie, crie Gilles et il éperonne son cheval jusqu'au sang, le vent lui siffle dans les oreilles tellement on galope vite, et il fouette les flancs de sa monture avec sa cravache, il fait des acrobaties, ramasse son béret posé par terre, au triple galop, comme les Cosaques, au risque de se rompre le cou. Il y a dans le champ une chèvre et deux vraies vaches, des vaches en cuir et peau, avec de vraies tétines et de vrais yeux. Les vaches, c'est des buffles, et avec sa carabine, sans arrêter son cheval, on tire au passage, pan, pan, les buffles sont frappés d'une balle en plein front, et ils s'écroulent en mugissant. Après, on taillera la

viande en lanières, et on la fera fumer, comme les boucaniers de la Pampa. Marie-Luce et la petite Mollet-Thévenac, Jeanne-Marie et Adeline se sont installées dans un char argenté traîné par deux cygnes. Les femmes sont dans la diligence, et les cavaliers défendent la diligence. Gilles a expliqué à chacun ce qu'il a à faire. Clotilde, le neveu Amable et Georges sont les Indiens. Les autres sont les cavaliers. Poursuite de la diligence, coups de feu, plus vite, les chevaux foncent ventre à terre, encore plus vite, les balles sifflent, les dames ont très peur dans la diligence, Marie-Luce avec une baguette cingle les cygnes qui s'emballent, la diligence est terriblement cahotée, les Indiens gagnent du terrain, Gilles a juste le temps de charger et de tirer, charger, tirer, l'odeur de la poudre le grise, au galop, au galop, les Indiens poussent des hurlements, Gilles n'a plus de munitions, ils vont être scalpés par les Indiens, à l'assaut, à l'assaut !

— Eh bien, les enfants, m'est avis qu'on ne s'embête pas !

Les glapissements ont fait sortir de son atelier le vieux Ménétrié. Gilles lui sera toute sa vie reconnaissant d'avoir sauvé par son intervention Marie-Luce en danger, Marie-Luce qui, un moment plus tard, aurait été ligotée au poteau de torture, entourée d'Indiens grimaçants. Ménétrié tient sa pipe à la main.

— Sacrée bleusaille, vous n'allez pas m'abîmer mon matériel ? C'est que ce n'est pas à moi, tous ces bestiaux !

— On les a pas abîmés, m'sieur Ménétrié, dit Gilles. On monte seulement à cheval. On est des cavaliers.

— Et nous des Indiens ! crient les autres.

On va être en retard. Les grandes personnes sont parties en voiture avec le déjeuner et les bouteilles. Ils doivent déjà être arrivés à la Serpentine. On dit au revoir à M. Ménétrié, et on reprend la route. Les filles sont à la traîne, bien entendu, parce qu'elles passent leur temps à cueillir des coquelicots et à faire des poupées avec. On rabat les pétales rouges, on les attache au milieu avec un brin d'herbe, ça fait une très jolie robe. On perce en travers un autre brin d'herbe, ça fait les bras, et une dame à la tête couverte d'aigrettes qui dansent. Adeline est tombée, elle s'est déchiré le genou, il saigne, elle pleure. Gilles a mis dessus son mouchoir. La teinture d'iode est dans la voiture des grandes personnes.

Enfin, nous voilà aux Quatre-Ponts. La Serpentine file son chemin de riviérette entre les près, les joncs, les roseaux, avec une bonne odeur de menthe sauvage et d'eau claire. Maman, M^me^ Thorel et les dames Mollet-Thévenac sont déjà installées sur l'herbe, sous les ombrelles et les grands parapluies de campagne qui font une ombre bleue ou lie-de-vin. On pose les balances. Gilles dirige les opérations. C'est lui qui coupe la viande en gros morceaux qu'on met au milieu des balances, c'est lui qui choisit les endroits où on les installe, et tout le monde obéit au doigt et à l'œil. Quand on a installé toutes les balances en se griffant les jambes avec les ronces, en se piquant les mollets aux orties, on a très envie d'aller voir

les premières qu'on a posées. Il y a déjà des écrevisses qui gigotent au fond, mais ce n'est pas sérieux. Il faut attendre un moment avant de les retirer. On fait un grand feu, on envoie toutes les filles chercher du bois sec. Elles s'égaillent dans tous les coins, deux par deux, en se tenant par la taille. Eh là-bas, mesdemoiselles, vous n'êtes pas parties pour raconter des histoires, mais chercher du bois. Et voilà que le petit Gretonne a trouvé une jeune pie qui a un peu mal à l'aile, il a couru après, il a mis sa veste dessus, et on a attaché la pie noire, bleue, blanche, avec une ficelle à la patte. Elle tire sur la ficelle, elle n'a pas compris qu'il n'y avait rien à faire.

On retire les balances, il y a de vrais buissons d'écrevisses, grouillantes, gigotantes. Pourquoi on dit « rouge comme une écrevisse » ? C'est pas rouge, les écrevisses, c'est gris-brun-rose. Espèce de bête, c'est quand on les cuit que ça devient rouge. Après, on déjeune sur l'herbe, il y a des œufs durs, qui est-ce qui a le sel, pourvu qu'on n'ait pas oublié le sel. Il y a du veau froid, Clotilde, as-tu pensé à la moutarde ? Il y a des poires, Marie-Luce, veux-tu ne pas te barbouiller comme ça, regardez-la, elle en a jusque sur le bout du nez. Il y a des choux à la crème, recette de Mme Mollet-Thévenac, avec une petite croûte brillante de caramel sur le sommet, cette fois-ci tout le monde est barbouillé. Vilains gloutons, vous croyez que vous êtes jolis avec vos moustaches de crème ? Gilles a mis les bouteilles à rafraîchir et les enfants ont droit à un doigt de vin blanc avec de l'eau fraîche dans les gobelets. Et puis on s'est installé pour dormir. Dans les paniers, les écrevisses s'agitent avec un bruissement monotone. Marie-Luce et Gilles ont été dans un creux sur de la mousse qui fait oreiller, au pied d'un aulne trapu et têtu, on décide qu'on va dormir, mais si vous croyez que c'est si facile. On ferme les yeux de toutes ses forces, on met son béret sur sa figure. On ouvre un œil. Tu dors, Marie-Luce ? Voix lointaine, expirante : non, et toi ? Moi je ne peux pas dormir. D'abord il y a des mouches.

— Marie-Luce, il faudrait qu'on soit toujours ensemble. On jouerait, on mangerait, on dormirait toujours toi avec moi. Ce serait bien.

— Ce serait bien, dit Marie-Luce. Plus tard, on se mariera, dit-elle.

Un silence. Une libellule bleue et argent danse en zigzaguant. Un martin-pêcheur, fffrrrt, file entre les branches.

— Marie-Luce, tu sais ?

— Non, quoi ?

— Marie-Luce, je t'aime bien.

— Comme quoi, tu m'aimes bien ?

— Comme ça (il écarte les bras aussi fort qu'il peut). Et toi, tu m'aimes bien ?

— Comme ça aussi, dit Marie-Luce.

Ils sont plus tranquilles. Ils s'aiment « comme ça ». Maintenant on peut dormir. Gilles dort la bouche ouverte, et Marie-Luce fronce le nez dans son sommeil parce qu'une mouche veut absolument s'y poser. La

Serpentine suit son chemin de rivière, entre les roseaux et les joncs, son chemin de rivière qui sent la menthe, la sauge et les herbes d'eau.

La pie tire sur sa ficelle. Ce n'est pas le destin des pies, d'avoir une ficelle à la patte.

Plus tard, Gilles et Marie-Luce vont ensemble à l'école par le raccourci des bois. Ils ont tous les deux des chaussures en bois et en feutre, et ils sabotent sur le carreau de la cuisine, après avoir pris leur grand bol de café au lait. Sur la route, Gilles s'amuse à marcher dans les flaques d'eau gelées, pour faire craquer la glace sous le pied. Il ramasse un morceau de glace et il court après Marie-Luce, hou, hou, je vais te le mettre dans le cou, dans le cou... Marie-Luce fait semblant d'avoir peur et pousse des cris aigus. Les bois sont silencieux, endormis, arbres noirs et neige blanche. Dans la salle de classe, le père Goudard a fait chauffer le poêle au rouge. Les enfants entrent en sabotant. La salle d'école sent la fonte rougie, les pèlerines de laine humide qui s'évaporent, la craie, l'encre et le vernis usé des pupitres, cette odeur de bois, de poussière, de papier mâché et de petits animaux en galoches qui, à chaque rentrée, après les vacances, chatouille chaudement les narines de Goudard.

Gilles et Marie-Luce se défont, le capuchon, houp, rejeté en arrière, l'agrafe de la pèlerine bleu marine, le cache-nez entortillé par Maman, il fait je ne sais combien de tours. Marie-Luce a un joli cache-nez, sa maman le lui tourne autour des oreilles, comme un passe-montagne, et elle a les joues rouges, le bout du nez rouge (mais d'un autre rouge). Gilles a un interminablement long cache-nez gris, et par-dessus le marché, quand Maman lui a fait faire cinq fois le tour du cou, elle l'attache avec une épingle de sûreté. C'est toute une affaire de se détortiller.

Gilles porte son cartable et le panier. Marie-Luce ne porte que son cartable. Dans le panier, il y a le déjeuner, dans des petites gamelles et des plats et ils le feront réchauffer sur le fourneau de la cuisinière. La vieille Eulalie vient à onze heures allumer la cuisinière de M. Goudard, mettre le couvert, et elle s'occupe de faire manger les enfants. Ah, ces drôles et ces drôlesses, dit-elle, il faudrait leur mettre chaque bouchée dans la bouche, pour bien faire. Elle fait ce qu'elle peut.

La salle d'école est une grande pièce carrée, avec deux fenêtres qui donnent sur la route et deux autres fenêtres sur la cour. L'été les charrettes de foin passent sur la route, les fenêtres sont trop hautes pour qu'on voie le conducteur, mais on voit les oreilles du cheval et sur le dessus du foin il y a toujours un gars ou deux, une fille, et ils regardent en passant dans l'école, allons, mes enfants, pas de distractions, reprenons. L'hiver, il ne passe pas grand-chose sur la route.

M. Goudard repeint lui-même ce tableau noir tous les étés. Il y a une petite caisse à droite avec de la craie blanche, une autre petite caisse dans le bureau de M. Goudard avec les craies de couleur, une éponge et un chiffon dans une dernière petite caisse, à gauche. Au-dessus du tableau

noir il y a un portrait de Joffre et des drapeaux en carton découpé, les drapeaux alliés : français, anglais et belge. Au-dessus de la chaire de M. Goudard, il y a un calendrier. Entre les deux fenêtres, il y a deux clous sur lesquels on enfile les cartes de géographie ; il y en a beaucoup, et il y a aussi des tableaux historiques, en carton, comme les cartes de géographie : le siège d'Alésia, le château fort avec son fossé et son pont levis. Le premier de la classe va tous les matins enlever la feuille du calendrier et c'est lui qui aide M. Goudard à prendre les cartes et les tableaux historiques et à les mettre sur le tableau noir, quand il y a une leçon d'histoire ou de géographie.

Les filles sont à gauche, les garçons à droite, les tout-petits aux premiers rangs, les plus grands au fond. M. Goudard se débrouille comme il peut au milieu de toutes ses classes qui n'en font qu'une. Pendant que les grands font des devoirs, il s'occupe des petits et quand les petits font leurs bâtons ou leurs pages d'écriture, il s'occupe des grands, surtout de la classe du « certif », le certificat d'études. Gilles aime bien le français, l'histoire, la géographie, les sciences naturelles, le dessin ; il n'aime pas du tout le calcul. Les leçons de morale aussi, il n'aime pas beaucoup ça, il est gêné quand M. Goudard ouvre un livre pour parler de choses qui ne devraient pas être dans les livres, qu'il faut bien aimer son pays, qu'il ne faut pas voler un sou parce que qui-vole-un-œuf-vole-un-bœuf.

Pendant que M. Goudard est au tableau noir, un œil sur ce qu'il écrit, un autre sur sa classe, et quand il a le temps un petit coup d'œil sur le poêle pour voir s'il faut y mettre une bûche, Gilles mâche son porteplume et remâche les images de tout ce qu'il est en train d'apprendre. Dans la classe où le poêle ronflotte doucement, où crisse la craie blanche sur le tableau noir, ils sont trente petits garçons et petites filles qui mâchent les mêmes rêves, et c'est cela, d'abord, la « patrie », ce bon foin partagé que le vieux maître d'école donne tous les jours à ruminer à son petit troupeau.

Charlemagne était un bon propriétaire. Il se nourrissait du produit de ses terres. C'est pour cela qu'il défendait aux vendangeurs d'écraser le raisin avec leurs pieds, qui n'étaient pas toujours propres. Les mammifères ont le corps généralement couvert de poils, le sang chaud, la respiration pulmonaire, ils sont vivipares, m'sieu, est-ce que l'homme est un mammifère, alors pourquoi qu'il n'a pas de poils. La Terre est ronde comme une pomme. Placez cette pomme en face d'une lampe allumée. Cette lampe représente le soleil, m'sieu est-ce que le soleil c'est comme la lampe, est-ce que ça a un pied ? Vous verrez alors ceci, la moitié de la pomme se trouve éclairée et l'autre noire, c'est le jour et la nuit. Comme le roi Charles n'allait pas à la guerre, il fit commander ses armées par Du Guesclin. Il était laid, il avait la peau noire, un trop gros nez, une vilaine taille. Du Guesclin ressemblait à Gagneux, le brigadier de gendarmerie. Un volcan est une montagne avec un trou. Par ce trou qu'on appelle un cratère, le volcan lance de la fumée, des cendres chaudes, des matières

brûlantes rouges comme le charbon qui brûle dans le poêle. L'air est un mélange de quatre parties d'azote pour une partie d'oxygène, autrefois on allait sur l'eau dans des bateaux à rames ou à voiles. Aujourd'hui, les bateaux sont mis en mouvement par une machine à vapeur. Toutes les fois que Napoléon était content il prenait une prise de tabac.

A dix heures, il y a une petite récréation. Les filles se promènent en se tenant par la taille, ou elles restent au coin du poêle à faire chauffer des pommes, la classe sent la pomme cuite après. Les garçons se ruent dehors en poussant des cris sauvages et ils courent tout autour de la cour en hurlant. Mais à dix heures on n'a pas beaucoup le temps de jouer. La vraie récréation, c'est après le déjeuner, on a une heure. On joue à de vrais jeux, le foutebal, les barres, le jeu du lièvre qui a perdu son trou, ou bien colin-maillard. Celui qui s'y colle fait un petit feu au milieu de la cour avec des brindilles sèches. Les autres sont autour et ils posent les questions. « — Que fais-tu là petit cordonnier ? — Je ramasse des bûchettes. — Pour quoi faire ces bûchettes ? — Pour allumer mon feu. — Pour quoi faire ce feu ? — Pour faire chauffer mon eau. — Pour quoi faire cette eau ? — Pour affiler m'on p'tit couteau. — Pour quoi faire ce p'tit couteau ? — Pour couper la langue de mon petit berlusiau. — Quoi qu'il a fait, ton petit berlusiau ? — Il a mangé toutes les fleurs de mon jardin. — Comment qu'elles étaient les fleurs de ton jardin ? — Elles étaient rouges, bleues, vertes, jaunes et de toutes les couleurs. — Mais où allez-vous mes petits enfants ? — Nous allons nous promener. — Vous allez sur vos petits souliers. — Qui c'est qui les raccommodera ? — Celui qui nous attrapera à l'aveuglette... » Alors le colin-maillard pousse un grand cri et il se précipite au milieu du cercle des joueurs. Gilles a le nez tout rouge et quand il s'arrête de courir, son haleine fait de petits nuages vite éparpillés, comme une locomotive. Ça sert à jouer au train.

C'est quelque chose qu'on reconnaîtrait les yeux fermés, dans le noir, aveugle, une maison, quelque chose qui résonne comme rien d'autre, qui sent comme rien d'autre. Gilles essaie quelquefois de s'imaginer aveugle, ne voyant plus rien. Ce serait terrible. Il ne pourrait plus qu'étendre les mains à tâtons, faire rentrer très fort l'air dans ses poumons. Il entend Line raconter une histoire à sa poupée. Il sent dans le vestibule cette odeur de moisissure douce, d'humidité, d'aromates vieillis. Il serait aveugle. Il ne verrait plus. Il ne verrait plus dans les interstices des grandes dalles de pierre les deux vers luisants, avec leur petite chandelle verte à la main, qui rêvassent tout le long de l'été. Quelquefois même, à la Toussaint, ils sont encore là, un ou deux, on peut les prendre dans le creux de la main, même si l'on est aveugle. Si léger, léger comme une étoile qui vient par la fenêtre ouverte tomber sur votre couverture au mois d'août.

Aveugle, il pourrait entendre dans le salon craquer les bûches dans le feu, et le tintement de la petite cuiller de Grand-père dans sa tasse de verveine, et dans la cour Gabrielle fermer le portail dont les deux battants grincent, l'un aigu, l'autre grave, plainte désaccordée. irremplaçable. Mariette jouer avec le piano. A dix heures, la pendule s'essouffle à sonner neuf ou dix coups, elle est bien fatiguée. Maman parle dans la buanderie : « Est-ce qu'Honoré a taillé les arbres... A-t-il gelé, les fruits seront-ils perdus ? » Dans l'armoire, il y a les costumes que l'oncle au front ne met plus, avec leur odeur de tabac, de terre. Loudre, le facteur, est à la cuisine, il mange un morceau, on l'entend casser des noix et se servir à boire. Aveugle, dans le noir, Gilles saurait marcher dans le jardin, éviter les parterres, les bordures de buis, s'avancer jusqu'au puits. Il se pencherait sur la margelle, il sentirait les mousses, les plantes grimpantes, les pierres humides, l'odeur glacée et sage de l'eau. Un petit caillou tomberait. Il écouterait longtemps son écho tout rond monter du fond du puits. Il se mettrait à pleuvoir. Il entendrait l'averse égratigner doucement la surface de l'eau. Il rentrerait à la cuisine, où Gabrielle gourmande Line qui lèche des confitures. Personne ne saurait qu'il est aveugle. Il étendrait les mains, il caresserait la table de bois, avec des rides humides, serrées comme les rides des très vieilles femmes. Il devinerait sur la cheminée la Vierge dédorée au milieu des pots de sel, de la farine, des allumettes, des bougeoirs. Il entendrait Gabrielle cogner la marmite sur les landiers noircis, ouvrir le coffre à bois, remuer la chaise qui boite. Il aurait tant de chagrin que personne ne s'aperçoive qu'il est aveugle, il pleurerait, il sortirait dans le jardin. Il flairerait les odeurs : l'acacia un peu fade, le rosier prétentieux, qui ressemble au prince Ali dans le livre d'images, immobile et sur ses poings viennent se poser roses de cuivre, le lierre à l'odeur têtue, agrippant comme ses tentacules. Il irait jusqu'à l'écurie, chaude comme une gueule de grosse bête. Il sifflerait, il crierait : « Ficelle ! Ho ! Murette ! Diu ! Ho ! Cadrix ! » et il irait dans la paille, entre les jambes de Blanchette, passer la main sur le museau du petit veau.

Et alors comme le petit veau a ouvert depuis huit jours les yeux et qu'il ne faut pas qu'un petit garçon soit aveugle en face d'un petit veau qui ne l'est pas, Gilles ouvre les yeux. Il n'est plus aveugle.

C'est merveilleux d'ouvrir les yeux.

CLAUDE ROY

# LES ORIGINES ET LA JEUNESSE D'ADOLF HITLER

par Maurice Baumont

## Les ascendants de Hitler.

A Godesberg le 23 septembre 1938, Adolf Hitler, rendant hommage à la « réelle hardiesse politique » de Neville Chamberlain, lui déclarait superbement que tous deux étaient de souche nordique, ses propres ancêtres venant de la Basse Saxe. Comme il comptait par millénaires, il évoquait sans doute la grande expansion germanique, qui aux XIIe et XIIIe siècles avait irrésistiblement refoulé, colonisé les Slaves et introduit la civilisation chrétienne et la vie urbaine dans les vastes contrées païennes, purement agricoles, de l'Europe centrale et orientale, particulièrement dans le Waldviertel autrichien, berceau de sa famille.

Mais, si Hitler prétendait avoir « le sens de l'histoire », il n'avait le goût ni de la vérité historique, ni de la vérité tout court — surtout quand il s'agissait de ses origines.

Celles-ci, assez compliquées, restent curieusement obscures. Le destin ironique n'a accordé qu'une ascendance très incertaine et lourde de bâtardise à l'homme que sa frénésie raciale a tristement illustré.

Ainsi que le disait Joseph de Maistre « en fait de naissance on peut tout se permettre ». Alois Schicklgruber, père du Führer, est né en 1837 d'un père inconnu dont le nom, un siècle plus tard, et après de longues recherches reste encore ignoré.

Le prénom d'Alois assez répandu en Autriche et en Bavière, plus rare dans les autres territoires allemands, se rencontre surtout dans les campagnes et d'ordinaire dans des familles très catholiques. Le tréma qui logiquement serait nécessaire est souvent supprimé. Les prélats et les savants issus du milieu rural qui portent ce prénom l'écrivent généralement avec un y. Le premier à l'avoir illustré est le célèbre jésuite italien Louis de Gonzague, qui en Allemagne est appelé Aloysius von Gonzaga (Alois en allemand correspond à Luigi en italien). Béatifié en 1621, après une courte vie vouée à la charité, canonisé en 1726, proclamé en 1729 patron de la jeunesse chrétienne, sa fête, le 21 juin, marque le début de l'été.

Alois Schicklgruber ne pratiqua jamais aucune des vertus de piété et de douceur qui furent celles de son saint patron.

Lorsque Maria Schicklgruber, une domestique, âgée de quarante-deux ans, donne le jour à cet Alois Schicklgruber, elle n'est pas mariée. Cinq ans plus tard elle épouse l'instable Jean-Georges Hiedler (*sic*) : ouvrier meunier, âgé de cinquante ans ; un homme qui travaillait très irrégulièrement et buvait sec. Par son mariage entendait-il reconnaître qu'il était le père de l'enfant ? En fait, c'est seulement trente ans après la mort de Maria en 1847, que J.-G. Hiedler a reconnu et légitimé Alois Schicklgruber. Ce long délai de réflexion a donné à penser que très probablement il n'était pas son père.

Deux autres hypothèses sont possibles : selon la première, ce serait le frère cadet de Jean-Georges Hiedler qui serait le père d'Alois Schicklgruber.

Jean Népomucène Hüttler (*sic*), de son état cultivateur, de quinze années plus jeune que son frère Jean-Georges, et marié depuis une dizaine d'années lors de la naissance d'Alois, jouissait d'une petite aisance. Alois a vécu chez lui pendant quelques années, après avoir perdu à l'âge de dix ans sa mère Maria Schicklgruber. Par la suite il fut apprenti chez un cordonnier à Vienne. A force de patience, et pour des raisons d'intérêt, — il n'y avait pas d'héritier mâle — Jean Népomucène aurait amené son frère Jean-Georges à adopter Alois alors âgé de quarante ans. Celui-ci reçoit alors (en 1877) le nom de Hitler au lieu du sonore et ridicule Schicklgruber. On ne saurait négliger ce détail : un Schicklgruber aurait-il pu régner sur l'Allemagne ? Comment saluer d'un tel nom un Führer de la nation germanique : *Heil Schicklgruber*. Alois Schicklgruber devient Alois Hitler douze années avant la naissance d'Adolf Hitler. Mais aucun texte ne confirme l'opinion très répandue d'après laquelle Jean Népomucène Hüttler aurait été le père d'Alois Schicklgruber.

L'autre hypothèse vraiment troublante, selon laquelle Alois serait l'enfant du fils des patrons de Maria Schicklgruber à Gratz, est encore plus douteuse que la précédente. Dans ce cas, le grand-père du Führer aurait été juif. Une telle ascendance familiale serait évidemment une dérision supplémentaire du Destin, s'agissant du plus fanatique antisémite de l'histoire de tous les temps.

Cette version ne peut cependant pas être complètement écartée. Dans la prison de Nuremberg où il rédigeait ses Mémoires, l'ancien ministre Hans Frank rappelle qu'en 1837 Maria Schicklgruber, grand'mère du Führer, servait dans une famille Frankenberg, ou Frankenberger ; son enfant serait le fils d'un de ces Frankenberg, alors âgé de dix-neuf ans (Maria en avait quarante-deux). Frank tient du Führer lui-même — inquiété en 1930 par des menaces de chantage — que cette famille juive a versé durant quinze ans une rente qui représentait une sorte de pension alimentaire à leur ex-servante et plus tard à Jean-Georges Hiedler, son mari, qui furent enchantés de bénéficier de l'aubaine. Adolf Hitler, jugeant

déplorable une pareille aventure, affirmait à Frank que son père Alois n'était pas le fils d'un Israélite, et il se disait petit-fils de Jean-Georges Hiedler qui avait épousé Maria Schicklgruber. Mais il avouait que sa grand'mère ayant affirmé ouvertement la paternité du jeune juif, la famille Frankenberger lui avait versé une pension pour éviter un scandale.

Les noms mêmes de Hitler, Hiedler, Hüttler, Hydler, Hytler... se rencontrent assez fréquemment en Autriche, en Bohême, en Moravie, en Galicie, en Bukovine. Il ne manque pas de juifs qui ont pris ces noms : ce qui encore une fois ne signifie pas nécessairement que le plus terrible antisémite de l'histoire moderne ait eu des ascendances juives. Mais, comme celui de millions d'Autrichiens, le sang qui coulait dans ses veines était très mêlé. Certes ce sont des noms allemands que portent ses ascendants : les Hiedler, Neugschwander, Göschl, Schicklgruber, Hagen, Pfeisinger, Hinterlechner, Tecker, Pölzl, Ledermüller, etc. Ils appartiennent à de pauvres familles paysannes originaires du Waldviertel. Situé au nord de Linz, entre le Danube, la Bohême et la Moravie, cet âpre pays granitique et ondulé, au sol ingrat, au climat rude s'est ouvert à la colonisation germanique durant le XIIIe siècle.

Gmünd et Zwettl, qui comptaient respectivement 2 500 et 3 000 habitants en 1880, sont les principales villes de cette région rurale et catholique, où l'on trouve depuis le XVe siècle des « Hitler » diversement orthographiés.

Toutefois le nom de Wally que l'on relève parmi les ascendants maternels du Führer indiquerait des origines serbo-croates. Les physionomistes croyaient découvrir chez Adolf Hitler des caractères typiquement slaves. Il est de fait qu'il comptait des sosies parmi les Tchèques de Vienne : constatation décevante pour un raciste aussi convaincu. Pommettes plutôt saillantes, grands yeux d'un bleu pâle au regard fixe, front un peu fuyant, le visage osseux du Führer paraissait en effet plus slave que germanique, sans qu'il eût d'ailleurs à aucun degré ce qu'on appelle « le charme slave ».

Le professeur Julius Bonn retrouvait chez Adolf Hitler des traits fréquents chez les colporteurs slovènes qui parcouraient l'Autriche, transportant dans leur hotte des objets de toutes sortes. On les appelait « marchands de souricières ».

## Le père de Hitler.

La vie d'Alois Schicklgruber qui était apprenti cordonnier avant d'entrer dans l'administration des douanes en 1855 a été singulière. Il se marie en 1864 avec Anna Glasl-Hörer, de quatorze ans son aînée, appartenant à une famille de douaniers et vraisemblablement pourvue d'une dot. Elle a une mauvaise santé et meurt tuberculeuse en 1883 sans enfants.

Alois vivait séparé d'elle depuis plusieurs années. Un mois après la

mort de sa première femme, il épouse une servante d'auberge Franziska Matzelsberger, dont il avait déjà eu un fils, nommé comme son père, Alois. Après trois mois de mariage elle lui donne une fille Angela. Au bout d'un an, la jeune femme qui avait vingt-quatre ans de moins que son mari meurt tuberculeuse. Six mois plus tard, à quarante-sept ans, il se remarie pour la seconde fois, en 1885. La cérémonie du mariage ayant eu lieu le matin, il se rend dès l'après-midi à son bureau. Une dispense ecclésiastique a été nécessaire pour célébrer l'union d'Alois Hitler et de Klara Pœlzl, car ils sont proches parents : cousins, d'après le registre paroissial ; avant le mariage elle l'appelait « mon oncle ». La dispense nécessite une décision de Rome. Au cas où le véritable père d'Alois aurait été Jean-Népomucène Hüttler, grand-père de Klara Pœlzl, la parenté d'Alois et de Klara aurait été encore plus étroite.

Pauvre paysanne, de vingt-trois ans plus jeune que son mari et ayant onze frères et sœurs, Klara avait été servante à Vienne. Elle avait à deux reprises vécu chez et avec Alois Hitler. Quatre mois après le mariage naît un garçon, puis une fille : tous deux meurent très jeunes. Le troisième enfant de ce troisième mariage est Adolf Hitler, né en 1889 alors que son père a cinquante-trois ans. Un autre garçon meurt à six ans. Sur cinq enfants, une fille, Paula, et Adolf seront les seuls à survivre.

Les antécédents physiologiques ne sont pas très brillants dans cette famille où la tuberculose causée par la misère a exercé ses ravages. Avec de fortes dispositions à l'aventure, on y trouve des alcooliques, des excentriques ; une sœur de la mère du Führer et une sœur de sa grand'mère Schicklgruber étaient faibles d'esprit.

Le père d'Adolf Hitler, si prompt au mariage et si prolifique, était dur, emporté, furieusement autoritaire. S'il n'est qu'un petit fonctionnaire, il n'en est pas moins fonctionnaire de Sa Majesté Impériale et Royale. Trapu et barbu, très strict dans le service, ce douanier qui n'est pas commode est beau parleur et commente volontiers les événements avec une assurance péremptoire. Nationaliste, il ménage et respecte la dynastie des Habsbourg. Antisémite de tendance, il n'est ni catholique pratiquant ni anticlérical. C'est « une tête de bois » qui a le verbe haut du fort buveur. Il abuse de la bière et du vin sans jamais s'enivrer complètement, il aime la pipe et les cigares. C'est un pilier de cabaret et il arrive le soir que sa femme l'envoie chercher par son fils.

Au foyer c'est un despote, d'une autorité de patriarche et d'une méfiance de douanier. Il rudoie ses enfants et, quand il est en colère, ne leur ménage pas les coups. Adolf qui, une fois, a reçu une trentaine de coups de canne n'a jamais éprouvé d'affection pour ce père insensible. En 1941 il louera pourtant son extrême sévérité en affirmant qu'un père qui aime vraiment son enfant doit lui donner aussi peu d'argent que possible. De toute évidence, Adolf Hitler tient de son père son caractère violent et irascible. Zarathoustra, cher au Führer, a proclamé que souvent il a vu « s'épanouir dans le fils un mystère paternel ».

Au contraire, la mère d'Adolf Hitler avec laquelle celui-ci présentait une ressemblance physique frappante, était douce, mélancolique, pieuse, soumise, indulgente, effacée, résignée : elle ne s'occupait que de ses enfants et de son ménage.

Adolf Hitler est né le 20 avril 1889 à Braunau-sur-l'Inn à la frontière austro-bavaroise. C'est dans cette ville qui de bavaroise était en 1769 devenue autrichienne, que le libraire nurembergeois Palm, patriote allemand, a été fusillé le 26 août 1806 sur l'ordre de Napoléon pour avoir « répandu des écrits attentatoires à l'honneur de la France ». Quand Adolf a quitté cette ancienne petite cité de moins de 4 000 habitants, il était âgé d'un an seulement. Précision qui réduit à des dimensions modestes la portée de la prétendue mission historique qu'assignait à Adolf Hitler la situation géographique de sa ville natale, « symbole du grand devoir » (qui eût été le sien) de supprimer cette frontière que son père surveillait en qualité d'agent des douanes.

Celui-ci est nommé successivement à Gross-Schonau, situé entre Gmünd et Zwettl, à Passau où Adolf prend l'accent de la Basse-Bavière, si différent de la modulation viennoise douce, un peu traînante, enfin en 1894 à Linz, capitale de la Haute-Autriche depuis le XVe siècle et qui compte alors une cinquantaine de milliers d'habitants.

En une quarantaine d'années ses fonctions ne l'ont pas fait souvent changer de résidence ; mais un tempérament agité le pousse à changer sans cesse de domicile.

C'est à Linz qu'Alois Hitler est mis à la retraite en 1895, à cinquante-huit ans, comme fonctionnaire des douanes avec un grade à peu près équivalent à celui de capitaine.

Retraité, il reste en Haute-Autriche. Il achète à Hafeld, village proche du bourg de Lambach, une ferme où il fait de l'apiculture... et d'assez mauvaises affaires. Puis il loue un logement à Lambach même. Située sur la Traun, cette petite ville de 2 000 habitants à peine, près de laquelle les Français ont battu les Russes en 1805, se trouve sur la ligne de chemin de fer qui relie Salzbourg à Linz. Adolf sert deux ans comme enfant de chœur dans la magnifique église des Bénédictins de Lambach, fondée au XIe siècle.

Enfin Alois Hitler, ayant encore déménagé à Lambach, vend sa ferme de Hafeld pour acheter en 1898 à Leonding, tout près de Linz, une maisonnette avec un jardin où il occupe ses loisirs. Agé de soixante-six ans, il meurt en 1903, d'une attaque, un matin, dans un café.

Sa veuve qui n'a que quarante-deux ans s'installe à Linz dans un logement modeste, après avoir loué la maison de Leonding qu'elle ne tarde pas à vendre, et d'où son fils, qui avait treize ans à la mort de son père, se rendait chaque jour au collège de Linz, ce qui représentait un trajet d'une heure. Elle habite ensuite dans un faubourg de Linz un petit appartement de deux pièces au troisième étage ; elle vit d'une retraite modique et prend des pensionnaires.

## L'ÉLÈVE HITLER

Après avoir fréquenté avec des résultats satisfaisants l'école primaire, d'abord aux environs de Lambach, puis à Leonding, Adolf est entré en 1900 à la *Realschule* de Linz. Son père tenait absolument à faire de lui un fonctionnaire, ce qui postulait la possession d'un diplôme, et ce diplôme pouvait être obtenu après les études nécessaires dans ce collège où l'enseignement purement moderne ne comportait ni latin ni grec.

Adolf, élève médiocre, à la Realschule, se met au dessin. Dès douze ans il proclame sa volonté d'être peintre et non bureaucrate. Au cours de ses études secondaires, il ne se montre ni studieux ni appliqué, et hormis ses dispositions pour le dessin ne témoigne d'aucun don particulier. A la fin de la première année il doit redoubler sa classe. S'il ne travaillait pas, dira-t-il plus tard, c'est que, narguant son père, il entendait ne s'intéresser qu'aux matières qui pouvaient servir à la carrière d'artiste. Plus tard il raillera d'autant plus volontiers les détenteurs de diplômes que lui-même n'en a pas obtenu un seul.

Les résultats de ses études pendant les quatres années passées au collège de Linz étaient si peu encourageants qu'en 1904, un an après la mort de son père, sa mère l'envoya, sur les conseils d'un de ses professeurs, au collège de la ville industrielle de Steyr, à une trentaine de kilomètres de Linz, pour lui éviter de redoubler une de ses classes à Linz. Mais à Steyr où il prenait pension dans la famille d'un petit fonctionnaire, et d'où il venait chaque dimanche voir sa mère, ses études ne sont pas plus satisfaisantes qu'à Linz, et, à l'automne de 1905, il est une fois de plus dans l'obligation de redoubler une classe.

Il décide alors de ne plus retourner au collège qu'il a pris en aversion. D'ailleurs il tombe sérieusement malade. Blême, maigre, nerveux, on le croit poitrinaire ; il tousse et, dans un climat très brumeux comme celui de Linz, le médecin ne cache pas ses appréhensions. En outre Adolf Hitler se plaint de l'estomac : c'est surtout pour cette raison qu'il devint végétarien et que, grand amateur de bouillies sucrées, de pâtes alimentaires, de riz, de gâteaux, il s'abstiendra de vin et d'alcool.

A partir de l'automne de 1905 il ne va plus en classe ; il demeure quelque temps à la campagne chez une tante, puis retourne chez sa mère. Il dessine sans cesse, il lit, épuisant le catalogue des bibliothèques où l'on peut emprunter des livres. Il passe ainsi deux ans sans faire d'études régulières et sans rien gagner. Une telle situation ne pouvait se prolonger, mais il méprise « le gagne-pain des petits bourgeois ». On lui conseille en vain un métier modeste qui le ferait vivre ; on songe à le faire mitron. Indigné, il proclame plus que jamais son goût pour les arts et déclare que, tel Rubens, le peintre autrichien Hans Makart pour lequel il affiche beaucoup

d'admiration était pauvre avant de s'illustrer comme professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Vienne.

Tenant à son renom d'autodidacte, il ne parlera jamais avec éloge des maîtres qu'il a connus pendant sa jeunesse. Il se montre sévère et méprisant à leur égard, sauf pour son professeur d'histoire. Dans ses *Propos de table* de 1941-1943 il raille leur extérieur négligé, leurs faux-cols malpropres, leur barbe mal soignée ; il critique vivement leurs méthodes d'enseignement. Comme éducateur, un adjudant, déclare-t-il, vaut bien mieux qu'un instituteur. L'éducation en effet doit viser surtout à combattre la lâcheté : il faut qu'elle soit « dure, très dure ».

Adolf Hitler était servi par une puissante mémoire, mais son instruction présentait de fortes lacunes.

Faible en sciences, médiocre en allemand, détestable en français, la géographie et l'histoire sont ses matières préférées. Il lit des récits d'explorateurs scandinaves : le norvégien Fridtjof Nansen et le suédois Sven Hedin, germanophile ardent qu'il recevra à plusieurs reprises en 1940. Les aventures et les exploits des héros germaniques constituent ses lectures de choix. Il se repaît des légendes publiées entre 1830 et 1850 par le poète Gustav Schwab, professeur et pasteur souabe ; il rêve même d'en faire des pièces de théâtre. Hitler enfant s'enthousiasme à la lecture d'une histoire populaire de la guerre franco-allemande de 1870-1871, et il tire des succès prussiens la même fierté que s'il s'agissait d'une victoire nationale. La résistance des Boers l'a passionné. Pendant le conflit russo-japonais, il a souhaité ardemment la défaite des Russes. Les aspirations brutales du pangermanisme trouvent un écho dans cette jeune tête. Dans *Mein Kampf*, il prétendra témérairement qu'il a compris alors « le sens et les leçons de l'histoire ».

Au collège de Linz, où la plupart des maîtres sont, avec modération, partisans de la grande Allemagne, il trouve en la personne d'un professeur d'histoire, Leopold Pœtsch, un admirateur zélé du pangermaniste autrichien, Georg von Schoenerer. Son enseignement qui fait « appel au fanatisme national », prépare le destin de Hitler en stimulant sa faculté d'enthousiasme et en excitant son imagination. D'après divers témoignages, Pœtsch était un maître médiocre. *Mein Kampf* déclarera que ce professeur savait « éclairer le passé par le présent » et appliquer au présent les enseignements du passé. Pœtsch, en Autrichien prudent, n'a, jusqu'en 1938, nullement apprécié les éloges que lui avait prodigués son ancien élève dans *Mein Kampf* dont un exemplaire lui avait été remis. Après l'Anschluss, Hitler s'entretiendra une heure durant avec le vieux maître dont il disait : « On n'a pas idée de ce que je lui dois ».

Strictement conservateur à l'opposé du nationaliste Pœtsch, le « professeur de religion » Schwarz menace d'expulsion le jeune Hitler qui, armé d'une brochure darwinienne, prétend démontrer pendant le cours d'instruction religieuse que l'homme descend du singe. Hitler est resté imperméable à la pensée religieuse qui n'a joué aucun rôle dans sa vie : il n'est

ni croyant, ni pratiquant et il ne le sera jamais en dépit des invocations à la Providence qu'il multipliera dans ses discours. Certains esprits religieux ont cru trouver dans la vie de Hitler une illustration de la pensée de Pascal : « Sans foi chrétienne vous serez un monstre et un chaos ». C'est un point de vue.

Depuis l'âge de douze ans Hitler éprouve un enthousiasme sans bornes pour Wagner, les enchantements de son « germanisme », sa mystique obscure, comme pour l'incomparable richesse de sa musique. Les élèves du collège de Linz bénéficient d'entrées de faveur au théâtre municipal ; à douze ans *Lohengrin* l'a plongé dans l'extase. Du promenoir il assiste à la représentation des opéras. (A en croire son ami Kubizek, il aurait, dans la première année de son séjour à Vienne, entendu une dizaine de fois *Lohengrin*.) A Vienne, il verra le *Crépuscule des dieux* et dans les cafés il écoutera religieusement des airs de musique wagnérienne. Mais c'est seulement à Munich qu'il entendra *Parsifal* et les *Maîtres chanteurs de Nuremberg* ; les articles de Dietrich Eckart, critique musical qui exalte la « merveilleuse » atmosphère de Bayreuth, véritable lieu saint, stimuleront l'enthousiasme de Hitler.

Lui-même ignore tout de la musique et représente une exception à la règle que formulait Honoré de Balzac dans le *Cousin Pons* : « *Les Allemands, s'ils ne savent pas jouer des grands instruments de la liberté, savent jouer naturellement de tous les instruments de musique* ». Il a abandonné les leçons de piano au bout de quelques mois et n'a aucune formation musicale, ce qui à dix-huit ans ne l'empêche pas de songer à écrire « un opéra germanique » qu'un orchestre ambulant irait jouer jusqu'aux points les plus reculés du Reich.

## UN JEUNE HOMME SANS IMPORTANCE

Jusqu'à son départ pour Vienne où il arrive en février 1908, âgé de dix-neuf ans, Adolf (Adi et Alf sont les diminutifs de tendresse dont il bénéficie dans sa famille) a mené une existence simple, médiocre de petit bourgeois — car le milieu où il est né n'est pas prolétarien.

C'est un adolescent comme les autres chez qui on ne peut rien relever de particulier, encore moins d'extraordinaire. La voix sonore, le regard pénétrant, il ne frappe ni en bien ni en mal. Son extérieur est ordonné et soigné, ses vêtements convenables, propres, un peu usés, ses manières correctes, plutôt cérémonieuses. Certes ce n'est pas un garçon de caractère facile, pénétré d'un respect docile pour l'autorité. Susceptible, rancunier, entêté, d'une humeur violente et d'un caractère entier, il se montre indifférent à l'égard de ses camarades des deux sexes ; d'un égoïsme farouche il ne s'attache pas et les amitiés ne tiendront pas de place dans sa stupéfiante carrière. Nature morose, sérieuse, il a, quoique Autrichien, horreur de la danse. Si à Leonding, étant enfant, il lui est arrivé de jouer à la guerre

avec des camarades, il ne pratique aucun sport bien qu'il sache nager. On ne lui connaît pas d'aventures. A Linz, il s'est passionnément épris d'une jolie et blonde jeune fille qui vit avec sa mère, veuve de fonctionnaire. Amoureux timide, il n'ose lui adresser la parole et parle de se jeter dans le Danube. Pourtant personne n'a vu en lui un garçon sentimental.

En dépit de la tendresse que lui porta sa mère jusqu'à sa mort en 1907, sa jeunesse solitaire et inquiète est sans gaieté. A la maison — qu'a quittée pour devenir garçon de café, le demi-frère Alois, de sept ans plus âgé, qui n'a jamais éprouvé la moindre admiration pour Adolf — vivent sa demi-sœur Angela, de six ans plus âgée, et sa vraie sœur Paula de sept ans sa cadette. Il n'éprouve aucune affection pour ses sœurs qu'il traite d'imbéciles. Jolie et rieuse, Angela épousera un employé des contributions de Linz, le Tchèque Leo Raubal, qu'Adolf Hitler déteste et qu'il accuse d'ivrognerie ; veuve, elle tiendra de 1925 à 1936 la maison de Hitler à Berchtesgaden. Elle se remariera avec un architecte de Dresde. Quant à Paula, il l'a prise en grippe. Et aujourd'hui elle vit dans l'obscurité à Berchtesgaden tandis qu'Alois, qui avait géré un restaurant à Berlin, en tient maintenant un à Hambourg sous un nom qui n'est plus celui de Hitler.

Sauf sa mère, Adolf Hitler n'aimait pas les siens et, une fois au pouvoir, il n'a rien fait pour eux. C'est un point par lequel il se distingue du seul « dictateur » qu'il admettait à ses côtés parmi « les coureurs de Marathon de l'histoire » : Napoléon Bonaparte. Pour obtenir du Führer une concession ou une faveur on avait avantage en effet à se référer à des précédents puisés dans la vie de l'empereur. En se plaçant du point de vue de l'éternité comme il aimait à le faire — *sekulär gesehen* — le « grand » Hitler ne considérait pas sans une condescendante sympathie le petit Napoléon dont le règne avait été si bref : une quinzaine d'années.

Il est probable qu'il est responsable de la mort du seul membre de sa famille pour lequel il ait eu de l'affection, sinon de l'amour, sa nièce, la gracieuse Angela Raubal qui s'est suicidée le 18 septembre 1931 à vingt-quatre ans dans son appartement munichois de la Prinzregentenstrasse.

Si l'on se demande, en conclusion, ce que les années de jeunesse ont apporté à Hitler, on ne voit guère qu'une passion à signaler chez l'adolescent qui prend la route de Vienne : son pangermanisme. Un nationalisme âpre et exalté lui fait classer les hommes et les choses en deux catégories sommaires : du côté de la « germanité », le bien ; du côté de l'étranger, le mal.

En dehors du pangermanisme, que relever chez lui ? Le goût des arts. Ce goût, s'il est d'une qualité médiocre, est incontestable. Quant à la « volonté de puissance » elle ne pouvait guère se manifester dans le cadre banal et petit bourgeois où il vivait. Sans doute le jeune Hitler affiche une solide confiance en soi, une imperturbable assurance qui lui permet une attitude détachée envers le travail scolaire ; indifférent à son entourage, il se rebelle volontiers ; autoritaire, il rapporte tout à soi. A le voir si inconstant dans ses efforts, si médiocre dans ses résultats, on ne peut

guère le supposer destiné à poursuivre inexorablement la réalisation d'un vaste dessein.

Il n'est pas de ces personnages historiques qui, dès le début de leur existence, ont manifesté des dons éclatants. Apparemment peu compliqué, il apparaît comme un jeune homme assez neutre qui, sauf en ce qui concerne la passion pangermaniste, ne laisse encore percer aucun des traits qui marqueront le Führer. En fait, c'est pendant ces cinq années viennoises qu'il se formera [1]. Il ramènera de Vienne la haine des Juifs et le culte des races supérieures ; multipliées par les rancœurs éprouvées pendant ses quatre années de front, puis après la guerre par les dissensions munichoises, elles enfanteront l'hitlérisme. Dans un orgueil monstrueux et primaire, Hitler prétendra alors ouvrir une nouvelle période de l'histoire en liant la question raciale et la question sociale au sein d'une Allemagne considérée comme éternellement invaincue et, par essence, supérieure à tout ce qui s'agite en ce monde.

MAURICE BAUMONT,
*de l'Institut.*

1. Voir la *Revue de Paris*, octobre 1956, Maurice Baumont : « Hitler à Vienne ».

## CHRONIQUE DES LIVRES

### LES 13 COMPLOTS DU 13 MAI

par Merry et Serge Bromberger *(Fayard)*

« Treize » complots ? L'on pourrait aussi bien en dénombrer sept ou vingt-trois. « M. Guy Mollet, écrivent assez drôlement Merry et Serge Bromberger, a été un quatorzième complot à lui tout seul. » Sur l'explosion algérienne du 13 mai 1958, ses antécédents et la part qu'y ont prise ses multiples auteurs — les « activistes » battant les gaullistes de vitesse avant d'être repris en main par eux — l'on est maintenant à peu près fixé. La suite comporte des épisodes sur lesquels la discussion reste ouverte. S'il faut en croire Merry et Serge Bromberger, le plan de l'opération militaire et civile qui devait obliger le Parlement à investir le général de Gaulle aurait été « arrêté » à Alger les 16-17 mai par M. Biaggi et par le général Massu, mis au point avec le général Miquel le 18 mai à Pau, et endossé le 23 mai par le général Salan. Prévu d'abord pour la nuit du 27 au 28 mai, le putsch sur Paris aurait été reporté, décidé de nouveau et finalement abandonné le 31 mai. Merry et Serge Bromberger donnent d'amples détails sur cette opération, baptisée « Résurrection » par ceux qui la conçurent. Ils nomment ceux qui se chargeaient de l'exécuter. Mais ils ne citent pas leurs sources. Et ils montrent d'autre part que pour divers leaders de l'affaire, il s'agissait moins d'en venir aux actes que d'intimider. De sorte qu'en refermant le livre, le lecteur se sent perplexe. Quelle était la part du bluff dans la colossale relance de la fin du mois de mai ? L'historien souhaiterait que les protagonistes de « Résurrection » confirment ou infirment la version présentée par Serge et Merry Bromberger. En attendant, ce curieux récit nous montre que l'histoire la plus réelle présente des traits aussi étonnants que le plus extravagant roman feuilleton.

P. F.

*(Suite de la chronique des livres page 104.)*

# CENDRE

par Claude Simon

Ce furent d'abord de longues suites de jours chauds qui se traînaient au dehors, de l'autre côté des volets fermés et, le soir, lorsqu'on pouvait enfin ouvrir les fenêtres, il regardait le ciel décoloré verdir lentement au-dessus des toits, se faner, évanescent, diaphane, jusqu'à ce que les premières étoiles se missent à briller et, plus tard, c'était la forme géométrique d'une constellation qui se déplaçait insensiblement, lointaine, majestueuse et glacée, dans le cadre de la fenêtre, pendant les heures de la nuit, tandis qu'il pensait avec une sorte de désespoir paisible, d'indifférent dégoût, à cette morsure sanglante et pourrie, près de l'épaule, à l'intérieur de son corps étendu.

Plus tard il y eut de calmes ciels nuageux, d'apaisantes pluies qu'il regardait rebondir sur les toits de tuiles, s'égouttant des chéneaux crevés sur les pavés de la cour. Et puis d'autres matins où le ciel lavé faisait penser aux prés, aux bois, aux vertes et lentes rivières, d'autres crépuscules se teintant peu à peu de rose, tombant chaque jour un peu plus tôt, à mesure que le somptueux été tirait son ventre lourd au-dessus des plaines, des collines, des mers parcourues de bateaux, des villes peuplées de femmes et d'hommes qui chaque jour marchaient dans les rues lumineuses, allaient, venaient, sur leurs jambes légères et royales, portant leurs corps verticaux, leurs têtes — les têtes, ces fragiles hochets pleins de tragiques, passionnants et dérisoires débats.

Et plus tard encore ce fut l'automne, avec de tardifs et furieux orages, des aubes déjà froides, et, toujours couché, toujours avec cette mort rougeâtre contenue mais vigilante au-dedans de lui, écoutant la nuit les sifflets lointains des trains, le jour les bruits multiples de la maison — les insignifiants et merveilleux échos de vies insignifiantes et merveilleuses — il lui semblait peu à peu devenir lui-même quelque chose d'impérissable, minéral et passif sur quoi le temps avait aussi pris l'habitude de glisser sans laisser de traces comme les ombres des nuages sur la surface de la terre, quelque chose qu'il était devenu, non pas tant par l'accumulation des jours d'immobilité, presque pétrifié dans cette position de gisant,

qu'à la suite d'une brusque transformation, ou plutôt transmutation comme si toutes les parcelles de cette matière sans quoi n'existent ni pensée ni sens s'étaient orientées à la façon des mille regards d'une foule sur un nouveau, morbide, et fascinant spectacle dans cette heure, après qu'il eut appris, le temps du crépuscule, pouvant se rappeler les marches tièdes du perron, les oiseaux se taisant peu à peu, le murmure confus des voix autour de lui, la lourde senteur des foins coupés et, sur le flanc du coteau, de l'autre côté du vallon, le tracteur presque invisible se hâtant, luttant de vitesse avec la nuit, rognant à chaque passage les bords du triangle de blé qui semblait se rétracter peu à peu comme corrodé, comme rongé par un bourdonnant, obstiné et vorace insecte, tandis que lui, assis dans cette tiédeur mourante du jour, pensait : « maintenant, maintenant, maintenant mon vieux... » percevant avec une sorte d'avidité goulue, de navrante acuité, l'amère saveur d'un monde interdit, avec déjà dans la bouche comme un écœurant avant-goût de ce flot qui, forçant sa gorge, le réveilla dans le ténèbres nocturnes, haletant, horrifié, regardant rougir à ses lèvres d'abord le mouchoir, puis un bol, puis la cuvette qu'elle lui porta, elle aussi horrifiée, le fixant de ses yeux agrandis cependant qu'entre deux hoquets, entre deux jaillissements de ce flux douceâtre, gluant, il se tenait là, assis, la cuvette emplie de sang sur les genoux, pensant toujours avec la même amère ironie, le même désespoir satisfait : « Maintenant mon vieux ! Maintenant hein ? Maintenant, maintenant... »

Puis ce fut fini et, dès lors, il passa dans l'envers de ce décor où semblaient vivre (il y avait vécu lui aussi, mais il y avait déjà si longtemps, ou si loin) les gens qui venaient dans sa chambre, avec leurs visages hâlés, leurs vêtements légers et clairs. Ils s'asseyaient, parlaient, compatissants, apitoyés, embarrassés, futiles. Ils vinrent aussi à la clinique, les femmes avec leurs robes multicolores, leurs bras nus et dorés, les hommes sans cravate, le col de leur chemise déboutonné, et il les voyait dans la pénombre tiède et verte, la glauque lumière d'aquarium que renvoyait le rideau des grands platanes perpétuellement bruissants de vent : les murs peints en vert eux aussi, le visage blafard de la nonne, les nuits au bout desquelles arrive tout de même le jour : les premiers vélos d'ouvriers avant l'aube et ensuite les balayeurs, la marchande de poisson — la voix éraillée, sans timbre, lançant son cri : « La belle sardineu.. le thon joliii... » — et chaque fois (les écoutant, les épiant) l'envie, l'envie déchirante d'être le cycliste, le balayeur, le possesseur d'une de ces voix du dehors, d'être...

C'était une sorte de monde clos, bizarre, exclusif, avec ses relents de formol, de cuisine fade, ses couloirs aux linoléums silencieux, les froissements des lourdes jupes empesées, les horaires fixes, inexorables, qui ramenaient tous les matins le petit assistant myope avec son sourire obstiné, ses yeux bridés derrière les verres, son onctuosité d'ecclésiastique et, plus tard, précédé par un remue-ménage de portes claquées, de voix, d'ordres, le gros docteur traînant derrière lui, comme un potentat obèse,

despotique, sa suite rituelle et hiérarchisée. Et, arrêtés autour de son lit, ils le regardaient de leur yeux de maquignons tandis que leurs lèvres prononçaient les paroles rituelles elles aussi, de rituelles plaisanteries, sur ce ton distrait et las que l'on emploie pour parler aux enfants ou aux idiots, sans cesser de l'observer, de le guetter (leurs regards comme séparés des paroles, à l'abri des paroles plutôt, aux aguets, calculateurs, aigus, comme ceux de paysans sur le qui-vive, habitués aux ruses des marchands, aux tromperies de la maladie, évaluant, estimant).

Souvent, par la suite, il devait lui arriver de se revoir dans la salle d'opération, au centre de cette pièce qui était elle-même comme le centre, la raison d'être de cet agencement de couloirs caoutchoutés, d'escaliers, de chambres aux portes numérotées, de parois de verres dépolis au travers desquels se dessinaient de vagues formes blanches allongées : un antre obscur et vide, à l'exception, sous l'éclairage violent du projecteur, de cette espèce de trône barbare où l'on accédait par des marches et sur lequel il était assis, demi-nu, dans le ruissellement de lumière, grotesque et royal, cependant qu'autour de lui s'affairaient silencieusement les aides, officiants attentifs de quelque culte secret et clandestin, qui l'entouraient de bandelettes, le revêtaient de linges immaculés percés d'ouvertures postulant sang et acier, l'acier aiguisé des instruments dont il entendait dans son dos sur la table où on les disposait le cliquetis métallique, cruel et froid. Puis (mais cela il ne pouvait que se le rappeler, pas le sentir de nouveau, pas le connaître, parce que personne ne peut imaginer — qu'il les ait éprouvées ou non — la souffrance et la peur) à mesure que mordaient dans sa chair les choses acérées — des insectes aux dards aigus, précis, diligents — cette descente moite et lente, ce néant aveugle où il lui semblait s'enfoncer par degrés, se dissoudre, écartelé, pendu à ce bras attaché là-haut au-dessus de lui, sentant sourdre de son corps, courir sur sa peau en écheveaux multiples les rigoles de sueur, puis ce feu précis le fouaillant, insistant, implacable et, tout à coup, balayant les gémissements, le cri qu'il entendit sortir de lui, le surprenant, furieux, impuissant, humilié, scandalisé...

Dehors, c'était la lumière déclinante d'un soir d'été, le glissement d'une voile sur le fleuve, des barques aux avirons clignotants et, de son lit, quand ils l'eurent remonté, assis tout droit, raide, exténué, il pouvait voir, à travers le rideau bruissant des grands platanes, les corps nus des gamins courant le long de la berge, se poursuivant, plongeant, et quand les ombres commencèrent à s'allonger (tandis que la pénombre verdâtre s'épaississait et que dans la glace de l'armoire en face de lui il ne distinguait plus qu'avec peine son fantôme blafard), sautillant d'une façon comique derrière les buissons, embarrassés dans leurs vêtements, l'éternel retardataire courant, à demi-rhabillé, à la traîne des autres.

Mais maintenant il n'y avait certainement plus de voiles, ni de canoës, ni de gamins et, là aussi, la pluie devait tomber sur les berges désertes, comme elle s'était mise à tomber depuis le milieu d'octobre, tous les jours,

presque sans discontinuer, sur les cheminées, les toits luisants dans l'encadrement de la fenêtre. Elle s'arrêtait parfois une heure ou deux, puis se remettait à tomber, sans bruit, légère, et il pouvait voir les tuiles à peine sèches se vernir peu à peu, refléter de nouveau le ciel livide et morne.

C'étaient toujours les mêmes façades, les mêmes toits, et si par hasard il était mort, ils seraient là encore, et sans doute n'y avait-il que cela et rien de plus : les chaussures et les gants d'enfant passés au blanc d'Espagne séchant sur l'appui de la fenêtre d'en face, les matins des dimanches d'août et, le soir, les deux sœurs boulottes qui rentraient tard de quelque cinéma ou de quelque bal de quartier : les fenêtres allumées, le placard de lumière brusquement projeté au mur de la chambre d'où, toujours étendu, sans pouvoir dormir, il les voyait passer et repasser en allées et venues silencieuses, se dévêtant peu à peu (leurs épaules et leurs bras laiteux hors des combinaisons noires), absorbées dans d'incompréhensibles et nocturnes occupations. Et ainsi, jour après jour, condamné à rester là couché à la même place, avec cette mort qu'on entourait d'attentives précautions tapie à l'intérieur de lui, il pouvait, à travers les deux fenêtres de la grande façade blanche, regarder se dérouler cette pantomime muette, énigmatique (il y avait toute une famille qui semblait vivre dans les deux pièces, et sans doute peu aisée car les volets n'étaient restés fermés qu'une semaine, vers le quinze août, après quoi il les avait de nouveau revus : les deux sœurs, le frère qui brossait longuement son veston avant de sortir, la mère énorme, la petite qui restait des heures penchée à la fenêtre à regarder dans la cour), pouvant voir comme à travers des déchirures, des fibres d'existences antérieures, des morceaux de sa propre vie où il se regardait de la même façon dont il regardait se mouvoir ces silhouettes familières et inconnues accaparées par une vie de fourmis. Des déchirures. Comme ces blessures qu'exhibaient, ridicules et pitoyables, au passage des généraux vainqueurs, les vieux soldats dénudant leurs peaux blanchies : des souvenirs, de blêmes cicatrices sur le fond décoloré du temps.

CLAUDE SIMON

# LE CHANTIER DU TEMPLE

par Charles Braibant

Ce quadrilatère privilégié que bordent, au Marais, les rues des Archives, des Francs-Bourgeois, Vieille-du-Temple et des Quatre-Fils, était encore situé sous Philippe le Bel, ses fils et les deux premiers Valois, hors de Paris. Quand je le parcours de l'hôtel d'Assy à la cour des Chevaux du Soleil, ou à l'hôtel de Boisgelin (ce qui m'arrive trois ou quatre fois certains jours, guère moins d'une lieue de marche), je me le représente souvent dans cet état capétien.

Placé sur une bosse du terrain, tourné vers la ville, je vois l'enceinte de Philippe-Auguste déployer sa longue file de tours coiffées en poivrière devant une forêt de clochers. Autour de moi, des jardins de maraîchers, des ateliers de maçons ou de gâcheurs de plâtre, une banlieue vivante.

Si je me retourne, j'aperçois, à deux cents toises, la tour du Temple, avec ses quatre « fillettes ». Ce lieu-dit chargé d'histoire, où j'entretiens en permanence depuis quelques années une dizaine de chantiers, s'appelait alors « le Chantier du Temple ».

L'aîné des grands constructeurs qui ont laissé trace de leur passage dans ce lieu est le premier des trois grands Valois, Charles V. Il engloba le Chantier dans la Ville, en élevant, de la Bastille à la porte Saint-Honoré, l'enceinte qui devait donner au plan de la rive droite, pour plusieurs

— Ci-dessus hôtel de Soubise.

siècles, sa figure en demi-cercle ; il sera même lointainement responsable de ce que le beau visage de la capitale se soit trouvé quelque peu altéré : Paris, aux temps tortonistes, c'était le frivole « Boulevard », successeur du rempart construit par le roi « Sage », c'est-à-dire Savant.

En même temps, Charles V installe sur le Chantier, près de son hôtel Saint-Paul, les conseillers qui vont faire de son règne une grande époque, à telles enseignes qu'il aurait mérité de recevoir, lui aussi, le nom parfois donné à Charles VII : le Bien Servi. C'est ainsi que l'on vit s'élever dans le quadrilatère, les hôtels de Silvestre de la Cervelle, évêque de Coutances, de Guy de Champdivers, du connétable Olivier de Clisson, de Jean Le Mercier de Nouvion, de Nicolas Braque, de Bureau de la Rivière. Le fragment de sol parisien d'où je donne l'impulsion aux divers services français d'archives était alors nommé « la Grande Rivière ».

Olivier de Clisson a mérité d'être qualifié par Charles-Victor Langlois de grand bâtisseur. Il a construit en Bretagne le bouleversant château de Josselin et ceux de Clisson et de Blain qui tous existent encore. Il en est de même de son hôtel du Chantier du Temple. Tous les Parisiens connaissent les deux tourelles de sa porte d'entrée coiffées en poivrière. Les propriétaires des âges suivants, les Guise et les Soubise, ont eu en effet le bon goût de conserver cet édifice, l'un des rares témoins de l'architecture civile du moyen âge que Paris possède encore.

Après avoir plusieurs fois changé de mains, l'hôtel de Clisson fut vendu le 14 juin 1553 à Anne d'Este, femme de François de Lorraine, duc de Guise. Il devait rester dans la maison de Guise pendant près d'un siècle et demi.

La popularité inouïe dont jouissaient les princes lorrains au Marais et alentour constitue l'un des grands « emballements » du peuple de Paris. Leur écharpe verte était portée par tous entre le Temple et la Seine. Aux témoignages cités par Langlois, on peut en ajouter un qui, je crois, est assez peu connu. Le 22 novembre 1562 François de Guise fit baptiser à l'église des Blancs-Manteaux le dernier né de ses fils et lui donna le nom de Maximilien. Mais le peuple appela cet enfant *Paris,* chose qui paraît être sans autre exemple dans l'histoire. Pour la ville, c'était, selon Brantôme, son bon filleul, « voire le vouloit elle tenir pour fils ». De son côté, Ronsard chantait le los

*de ce grand duc de Guise, honneur de notre France.*

Au fur et à mesure que les années passaient, les princes lorrains gagnaient en puissance. On finit par dire : « le Louvre du Guise », comme il y avait là-bas, au bord de la Seine, le Louvre du Valois.

Ce Louvre, avec sa grosse tour, legs de Clisson, qui se voit sur les plus anciens plans de Paris, nous en avons encore des parties, assez belles, bien que défigurées au XIXe siècle.

L'hôtel de Guise tenait plus du château guerrier que du palais courtois. La cour a gardé quelque chose de farouche, qui contraste vivement

avec les bâtiments si galants de la princesse de Soubise, tout proches. C'est ici que fut préparée la Saint-Barthélémy. C'est ici qu'Henri de Guise fomenta l'insurrection du 12 mai 1588, la Journée des Barricades. C'est ici qu'il apprit que le roi, qui sentait Paris lui échapper, s'humiliait jusqu'à implorer son aide. C'est d'ici qu'il partit en pourpoint, sans cuirasse, sans armes à la main, pour apaiser la ville en fureur. Le Valois renonçait à la lutte. Il sauta à cheval et s'enfuit, le lendemain 13 mai. C'en était trop. Le Roi, exerçant la justice retenue, avait le droit de tuer de sa main, ou de faire tuer par ceux dont c'était l'état, le sujet rebelle. Henri III rumina le châtiment pendant près de huit mois, jusqu'à l'exécution de Blois.

Le sang a coulé plus d'une fois autour du Quadrilatère, depuis que Charles V l'a incorporé à la Ville. Sang d'Olivier de Clisson, assailli le 13 juin 1392 par Pierre de Craon et ses hommes, ce qui fut la cause occasionnelle de la folie de Charles VI. Sang du duc d'Orléans assassiné par ordre de Jean Sans Peur dans la soirée du 23 novembre 1407, comme il sortait paisiblement sur sa mule, en chantant, de l'hôtel Barbette. Sang de Saint-Mesgrin, que Henri le Balafré fit jeter par la fenêtre de l'hôtel de Guise dans la rue du Chaume (aujourd'hui rue des Archives), parce qu'il l'avait trouvé en conversation trop familière avec la duchesse, la belle et galante Catherine de Clèves, veuve du prince de Porcien.

Après l'assassinat de Henri de Guise et du cardinal son frère, la maison de Lorraine entre en décadence. Elle s'éteint en 1688 avec cette terrible Mademoiselle de Guise devant qui tremblaient, avant de disparaître, les derniers mâles alanguis de cette maison qui prétendait descendre de Charlemagne, et s'était fait craindre des rois de France.

⁂

L'achat de l'hôtel de Guise, bien délabré, par François de Rohan, prince de Soubise, le 27 mars 1700, ouvre un nouveau chapitre de l'histoire du quadrilatère.

Les mœurs se sont polies, le sang ne coule plus. Chapitre de splendeur et de paix. Mais, décidément, l'histoire est faite de plus de tristesses que de joies. Jusque dans ce décor des Palais de Soubise et de Rohan, l'un des plus magnifiques du monde, résonnent les échos de grandes humiliations nationales. A l'époque où l'on disait méchamment que l'hôtel de Soubise était à louer parce que le maréchal allait demeurer à l'Ecole Militaire, le vaincu de Rosbach essayait d'oublier des souvenirs amers en donnant les « concerts des amateurs ». C'était, paraît-il, les plus brillants de l'Europe, après le concert spirituel des Tuileries. On sait que Mozart s'y fit entendre.

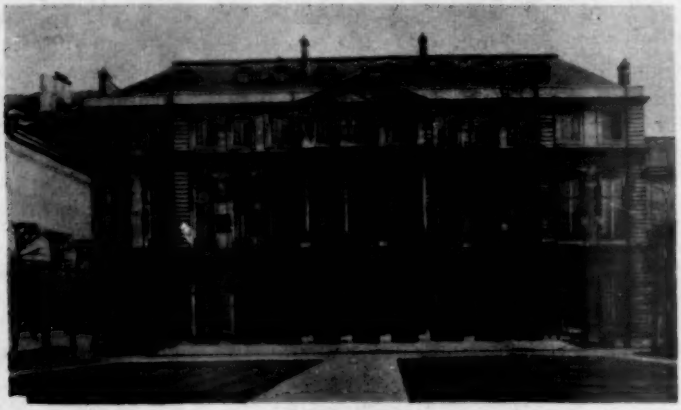
Au fur et à mesure que le siècle avance, l'ambition et la cupidité perdent chaque jour davantage les courtisans. Les esprits sont troublés par un scandale et une équipée ridicule. En 1782, éclate la banqueroute du

prince de Guéménée, à la fois neveu et gendre du maréchal de Soubise. Trois ans plus tard, l'affaire du Collier bouleverse la Cour et la Ville.

Chacun sait que le cardinal de Rohan, grand aumônier de France, fut arrêté le 15 août 1785 au moment où il allait célébrer la messe de l'Assomption à la chapelle de Versailles. Il fut conduit à son palais avec l'interdiction d'en sortir. Un journaliste de l'époque, prétend que le surlendemain 16, il se montrait par bravade à une fenêtre de Rohan jouant avec son singe. En tout cas le soir même il fut enfermé à la Bastille.

La crédulité de ce grand seigneur pourvu des plus hautes dignités, qui se voulait de surcroît premier ministre, confond l'esprit.

Selon Gœthe l'affaire du Collier fut le prélude de la Révolution fran-



Hôtel de Rohan.

çaise. On peut dire que le nom du cardinal de Rohan est également associé à son épilogue. C'est en effet parce que le prince-évêque de Strasbourg avait émigré à Ettenheim, sur la rive droite du Rhin, mais très près de son siège épiscopal, que les gendarmes de Caulaincourt purent s'emparer du prince de Condé. Si ce dernier avait quitté Londres pour se fixer à Ettenheim, ce n'est point par vénération pour le vieux « Cardinal-Collier », mais par amour pour sa nièce, la jolie Charlotte de Rohan-Rochefort. Or, c'est l'exécution du prince qui, en creusant un fossé infranchissable entre les Bourbons et Bonaparte, permit à celui-ci d'imposer la monarchie impériale aux fils de la Révolution.

⁂

Le 6 mars 1808, en affectant le palais Soubise aux Archives nationales et l'hôtel de Rohan à l'Imprimerie, Napoléon ouvrit un nouveau chapitre de l'histoire du quadrilatère, qui dure encore.

A peine installées au Palais Soubise, les Archives s'y sentirent à l'étroit. Dès le 5 décembre 1809 le garde-général Daunou manifestait l'intention de les étendre sur la rue de Paradis (aujourd'hui rue des Francs-Bourgeois). Le 21 juin 1810 le ministre préparait l'achat « des trois maisons contiguës au local des archives et particulièrement de celle occupée par M^me^ d'Assy ». L'hôtel d'Assy ne fut acheté que trente-cinq ans plus tard : même sous l'aiguillon de l'empereur l'administration n'était pas toujours rapide. Quant à la seconde des trois maisons convoitées dès 1810, l'hôtel le Tonnelier de Breteuil, elle ne devint une dépendance du palais Soubise qu'en 1862. La troisième, l'hôtel de Fontenay, n'a été acquise qu'en 1949 [1].

Lorsque Daunou commença de rassembler à Paris, sur l'ordre de Napoléon, les principales archives politiques de l'Europe (celles du Vatican, du Saint Empire, de Simancas, etc.), l'empereur forma le projet de construire un grandiose palais des Archives au Champ de Mars, sur le bord de la Seine, devant la demeure du roi de Rome, qui pourrait ainsi avoir sous les yeux les principaux titres historiques du grand Empire [2].

L'effondrement du rêve napoléonien ne permit pas de construire le palais au-delà des fondations. Les Archives restèrent donc au Marais comme l'Imprimerie nationale.

Désormais l'existence de cette extraordinaire ville du XVIII^e^ siècle que les Rohan-Soubise avaient créée en plein Paris subit une grande difficulté : ces magnifiques palais, ces charmants hôtels souffrirent d'affectations administratives, qui, il faut bien le reconnaître, ne furent pas sans les mutiler ni les enlaidir. D'affreuses baraques déshonorèrent la cour de Soubise et la cour des Dépôts aux Archives nationales, la magnifique façade de l'hôtel de Rohan à l'Imprimerie. Les Archives furent les premières à exciser ces verrues. L'Imprimerie nationale fut obligée, pour des motifs d'exploitation, de prolonger leur existence. Elles dissimulaient encore le Palais Cardinal lorsque Charles-Victor Langlois, au prix de longs efforts, parvint à réunir les deux palais. J'ai fait moi-même démolir, il y a deux ans, le dernier de ces hideux édifices, qui masquait complètement la charmante rotonde de l'hôtel de Fontenay.

Mais les baraquements provisoires ne permirent jamais aux Archives de faire face à la marée des versements. Il fallut construire. On ne commença à le faire que dans la seconde partie de la Monarchie de Juillet, sous le long ministère de ce Guizot qui donna à l'historiographie française une si vive impulsion. Alors commença la construction de ces bâtiments qui forment, avec le palais Soubise, une sorte de T dont la barre s'appuie sur la rue des Quatre-Fils.

1. Sous le second Empire elle avait failli être incendiée trois fois en quelques années, abritant une droguerie qui contenait un dépôt d'éther.

2. La première pierre en fut posée le 15 août 1812, jour de sa fête. Cf. Charles Braibant, *Napoléon, les Archives et l'Université* dans *l'Education nationale*, 14 novembre 1958.

C'est après la mort de Daunou, systématiquement hostile à ces nouveautés (25 juin 1840), que les travaux commencèrent.

Ils eurent le tort de couper le vis-à-vis grandiose que formaient, sur les jardins, la façade orientale du palais Soubise et l'hôtel de Rohan. Il faut reconnaître cependant que les constructions de la Monarchie de Juillet ne sont pas méprisables du point de vue de l'art.

Deux styles bien distincts s'y reconnaissent. Le premier est celui des bâtiments voisins du pavillon Louis-Philippe. Je n'ai pas grand'chose à en dire. Il en est autrement du grand bâtiment perpendiculaire à la rue des Quatre-Fils, qui fut habillé de grandes arcades aveugles. Les constructions du second Empire et du début de la IIIe République furent élevées selon le même parti. Il y a là un ensemble qui ne manque pas de grandeur. On lui trouverait même sans doute quelque chose de romain si l'on pouvait le contempler aisément. Ce n'est malheureusement pas le cas en raison de l'étroitesse et de l'encombrement des rues avoisinantes.

Il n'est pas de meilleure leçon de goût que celle que l'on reçoit en se plaçant dans notre grande cour, dite des Dépôts, face à la rue des Quatre-Fils. A gauche on a le délicieux pavillon de Boffrand avec l'envol de ses fers forgés. En face de lui se trouve le pavillon Louis-Philippe, qui a évidemment du mal à soutenir la comparaison avec son vis-à-vis, mais, tout de même, ne s'en tire pas trop mal. En regard la façade du bâtiment de Léon de Laborde avec les N de son entrée.

Ici, c'est la catastrophe. Ce grand directeur général des Archives de l'Empire, qui a laissé une œuvre scientifique et technique de premier ordre, a été victime de l'emploi de la fonte, alors très en vogue.

Une partie des bâtiments Soubise abrite les fonds les plus anciens et les plus précieux des Archives nationales. On ne compte pas les actes de vandalisme dont ce malheureux palais Soubise a été victime au XIXe siècle, soit en projet, soit, hélas ! en effet. Depuis la statue de Louis-Philippe en costume antique, cuirasse et chlamyde, qu'il fut question d'élever au milieu de la cour en fer à cheval, jusqu'à la destruction du délicieux cabinet des Fables, dont les panneaux ont été heureusement conservés et remontés à l'hôtel de Rohan.

A la fin du XIXe siècle et au début du XXe les Archives nationales marquèrent le pas dans le domaine de la construction. En 1902 une loi du 6 avril inspirée par le député de Paris Georges Berger, dont l'honneur est d'avoir organisé l'exposition de 1889, condamna l'hôtel de Rohan pour que le terrain sur lequel il s'élevait soit aliéné « au mieux des intérêts du Trésor ».

Il faut lire dans le livre qu'Henri Courteault a laissé sur *Les Archives nationales de* 1902 *à* 1936, le récit des sept années de luttes que soutint Charles-Victor Langlois en faveur de l'hôtel de Rohan pour savoir ce que peut faire la ténacité d'un homme passionné pour le bien public. J'imagine que lorsque mon grand prédécesseur lut au *Journal Officiel* du 4 janvier 1927 le décret qui attribuait enfin l'hôtel de Rohan aux Archives

nationales, sous son crâne socratique ses yeux perçants, les plus intelligents que j'aie vus, s'illuminèrent de la joie sans mélange des victoires pacifiques.

⁂

Depuis dix ans que je suis investi de la double charge de directeur général des Archives de France (avec juridiction sur les dépôts des départements de France métropolitaine, d'Algérie et d'Outre-Mer et sur les archives de nos trente-huit mille communes) et de directeur des Archives nationales, j'ai eu le temps de me familiariser avec les bâtiments dont il est ici question. Veiller jour et nuit sur eux et sur les trésors historiques dont ils regorgent est l'un de mes devoirs. Je suis en train de les doter du système de détection d'incendie le plus moderne qui existe. Je vis au milieu d'eux toute l'année. Je les vois quand les lilas de l'hôtel d'Assy s'éveillent au soleil de mars, je les vois en été quand la tonte des pelouses répand entre les palais une légère odeur de fenaison, je les vois à la Toussaint quand les marronniers achèvent de s'effeuiller au pied du pavillon de Boffrand ; je vois en janvier, soulignés de blanc, tous les traits de leurs somptueuses façades.

Des édifices construits sur l'ancien chantier du Temple, je connais même ce qu'on ne voit pas, comme les viscères dans un être humain : les caves gothiques de Clisson, celles d'Assy, de Fontenay, plus jeunes, mais non moins impressionnantes, les galeries souterraines creusées depuis quatre ou cinq ans pour faciliter le service.

Je voudrais expliquer pourquoi, dernier venu, j'ai contribué à modifier ces bâtiments, à les étendre, à remodeler en quelque sorte sur quelques points cet admirable paysage parisien. Je voudrais dire aussi ce que, selon moi, il pourrait devenir plus tard.

Malgré les nouveaux aménagements procurés par Charles-Victor Langlois et son successeur, Henri Courteault, je me trouvai en 1948 devant un problème de place aussi grave que si la partie Rohan de notre vaste domaine était restée hors des Archives.

Cette situation peut sembler paradoxale, mais elle résulte tout naturellement du jeûne budgétaire auquel les Archives avaient été condamnées à « la Belle Epoque », et même entre les deux guerres mondiales. Faute de locaux, faute de personnel scientifique et technique, nos services n'avaient pu recevoir, pendant plusieurs décades, qu'une partie de l'énorme documentation sécrétée par les administrations publiques.

Il n'est pas besoin d'insister sur les massacres de documents que provoqua cette politique, ou plutôt cette absence de politique des Archives. Les inconvénients qu'ils présentèrent pour l'histoire sont bien connus. Ils ne sont pas moins évidents des points de vue politique et administratif.

Quoi qu'il en soit l'extension Langlois-Courteault avait provoqué, en raison de l'arriéré, un gros appel de versements et avait été vite occupée [1].

Je ne pouvais donc sauvegarder ni les archives contemporaines des services publics, ni les archives d'entreprises (vaste opération que je projetai dès mon arrivée au palais Soubise) si je n'augmentais pas le rayonnage dans de grandes proportions.

Je n'avais pas seulement besoin de place pour les documents. Il m'en fallait aussi pour le personnel. Malgré les difficultés de l'époque je suis parvenu à augmenter celui-ci d'environ 50 p. 100. C'était d'ailleurs beaucoup moins qu'il n'eût fallu. Mais c'était tout de même appréciable si l'on songe qu'en 1948 la Direction des Archives était à peu près équipée en personnel et en matériel comme sous la Monarchie de Juillet.

Il fallut loger tous les services nouveaux (ateliers de microfilm, de photographie, de réparation de documents, Archives économiques, Archives privées, service éducatif, Archives imprimées, service des plans, service du Musée, centre de recherche historique, bureaux administratifs de la direction centrale des Archives de France, stage des archivistes paléographes, stage des archivistes municipaux, services des achats de documents, imprimerie offset, que sais-je encore ?) Loger aussi les services internationaux qui sont en train de faire d'une annexe de l'hôtel de Rohan le principal centre mondial d'archives : stage international d'archives, rédaction *d'Archivum,* centre de documentation internationale d'archives, secrétariat de la Table ronde des Archives, tout cela installé de 1951 à 1954.

Pour couvrir ces besoins considérables de locaux, je dus employer concurremment plusieurs procédés :

1° Je commençai par travailler dans le périmètre des Archives nationales tel qu'il avait été établi par le génie de Langlois.

Je procédai d'abord à un certain nombre de ces opérations que les urbanistes appellent des curetages. Certaines d'entre elles portèrent sur des parties de bâtiments. La plus curieuse fut la transformation complète de l'hôtel de Boisgelin, qui fait le coin des rues des Quatre-Fils et Vieille-du-Temple. J'installai dans cet hôtel les services des archives économiques, des archives privées et du microfilm que j'étais en train de créer. Pour cela il fallut vider comme un poulet l'intérieur de l'hôtel ; dans sa moitié occidentale notamment il était tellement délabré qu'on ne pouvait s'y risquer sans crainte de recevoir une poutre ou une marche d'escalier sur la tête.

Lorsque je pénétrai dans une salle du rez-de-chaussée de l'hôtel Boisgelin avec M. l'architecte en chef des Bâtiments civils Charles Musetti, pour fixer le programme de la transformation intérieure de cet édifice,

1. L'application de la loi du 14 mars 1928 sur les minutes de notaires nécessita l'aménagement du minutier central qui occupe aujourd'hui 14 000 mètres de rayonnage.

j'avoue que j'eus une petite émotion en apercevant un râtelier d'écurie. C'était là évidemment que logeaient les chevaux de l'Imprimerie nationale. On pourrait presque dire qu'il y avait une race de chevaux de cette grande institution. Tous les Parisiens de ma génération se souviennent d'avoir vu ces percherons légers attelés en paire à de petits fourgons noirs, qui filaient à verte allure sur le pavé de bois.

2° Sans quitter le périmètre de Langlois, j'abordai ensuite une opération de construction. Elle porta sur un grand bâtiment amorcé sous Louis-Philippe dans la formule de la décoration à grandes arcades aveugles. Faute de crédits on avait dû renoncer à le poursuivre au-delà de la troisième travée. Je le fis reprendre et équiper en une formule de rayonnage « dense » qui permet de gagner environ 40 p. 100 de place sur le système traditionnel. Ce parti, adopté pour la première fois en Europe, tout au moins sur une grande échelle, nous donna 12 000 mètres de rayonnage.

Ainsi, en quelques années, j'avais pu faire passer le rayonnage des Archives nationales, déjà considérées auparavant comme le plus grand dépôt historique du monde, d'environ cent quatre-vingts à deux cent vingt kilomètres.

Cet accroissement équivalait à la totalité de certains dépôts nationaux d'Europe. Mais, pour considérable qu'il parût, il fut presque immédiatement dévoré. Nous nous retrouvâmes à court de place.

⁂

Je résolus alors de franchir le périmètre Langlois. L'extension des Archives nationales avait été décidée par un arrêté du 18 juillet 1941 sous l'administration de M. Charles Samaran. Elle comprenait deux tranches : la première, composée de l'hôtel Louis XV situé 56, rue des Francs-Bourgeois et des immeubles qui bordent la rue des Quatre-Fils entre les bâtiments des Archives nationales et l'hôtel Boisgelin ; la seconde, c'était, à l'angle sud-est du quadrilatère, les maisons des rues Vieille-du-Temple et des Francs-Bourgeois construites entre nos dépôts et le 56 de cette dernière rue.

Pour la première tranche la solution logique eût consisté à construire un ou plusieurs grands immeubles dans lesquels on aurait relogé les habitants. Je fis des démarches dans ce sens auprès des principales instances qualifiées pour procurer cette opération. Mais je fus refoulé par raison d'économie.

J'en étais donc réduit à grignoter ma première tranche. Pour commencer, le grignotage fut nul. Les quelques millions dont je disposais pour chaque exercice me permettaient de poursuivre les opérations juridiques amorcées mais non pas de passer à la partie substantielle de l'opération : construire. Ce n'est qu'en 1954 que, grâce à M. Raymond Schmittlein, alors rapporteur pour avis du budget de l'Education nationale, je pus

obtenir une dotation encore faible mais appréciable en comparaison de la misère précédente. Sans son intervention l'extension des Archives nationales n'aurait jamais été effective.

Notre premier travail fut de dégager l'hôtel situé 56, rue des Francs-Bourgeois. Cette demeure fut construite sous Louis XV par le marquis de Fontenay, secrétaire d'Etat à la Guerre. Comme elle n'est pas baptisée dans la nomenclature des anciennes demeures parisiennes, je me propose de l'appeler du nom de celui qui l'a fait construire « hôtel de Fontenay ». C'est un charmant édifice qui possède, à l'étage noble sur la rue un balcon très élégant, de beaux escaliers de pierre à rampes de fer forgé et, dans quelques pièces, des parquets « versailles ».

Lorsqu'on entre par la rue des Francs-Bourgeois on voit, sous la voûte à main droite, un puits qui possède encore sa poulie. On le retrouve en descendant par un escalier capricieux dans une cave très profonde, qui semble dater du temps de Charles V. Tout cela imprégné de mystère.

Le corps de logis construit sur jardin offre une jolie rotonde. Elle était complètement masquée par une baraque. Ce fâcheux édifice avait été élevé par l'Imprimerie nationale à une époque où elle louait l'hôtel de Fontenay. Je le fis démolir. Aujourd'hui les mascarons de la rotonde Louis XV se réjouissent de voir leur belle maison rajeunie. On a déjà fait sa toilette. C'était bien nécessaire car l'hôtel de Fontenay, comme presque toutes les demeures anciennes du Marais, avait beaucoup souffert des emplois utilitaires que lui avait infligés le XIXe siècle. Ces gracieux visages sourient au parterre à la française que M. Musetti vient d'aménager sur ma demande et qui fait très bon ménage avec le jardin anglais de l'hôtel d'Assy, son voisin.

J'ai dit que la première tranche de l'expropriation se composait : de l'hôtel de Fontenay, dont il vient d'être question et des immeubles qui s'étendent entre la rue des Quatre-Fils et la grande pelouse qui règne au pied de l'hôtel de Rohan, côté jardin.

Parmi ceux-ci une grande maison construite au siècle dernier bornait à l'Est la cour du numéro 5 de la rue des Quatre-Fils. Son grand mur goutterot, aveugle et écaillé, formait le côté occidental de la gracieuse cour des écuries de Rohan. Il étalait sa laideur agressive juste en face de l'admirable bas-relief des chevaux du soleil qu'un diplomate sud-américain, privé de Paris par la guerre, évoquait comme un des souvenirs les plus frappants qu'il garderait de la Ville à l'heure où la mort prochaine commence à tout effacer [1]. Je résolus d'abattre ce mur et de clore la célèbre cour dans son style original.

D'autre part, il m'avait paru vivement souhaitable de construire une maison des archivistes étrangers et des chartistes. Elle serait destinée à abriter, pendant leur séjour à Paris, nos collègues de tous les pays du monde qui y viennent de plus en plus nombreux depuis qu'ont été ins-

1. Costa du Rels, *Les Croisés de la haute mer*, Paris, 1953, p. 102.

tallées aux Archives nationales les principales institutions internationales d'archives. Je songeais surtout aux membres du stage international ; il m'est très difficile de les loger à la Cité universitaire, à la fois parce qu'ils ne sont pas étudiants et parce qu'on doit ouvrir ce stage deux mois après le commencement de l'année scolaire.

D'autre part, l'Ecole des chartes est parmi nos grandes écoles une des seules, sinon la seule, dont les élèves ne disposent d'aucun logement. Si l'on considère que les chartistes sont astreints à des études longues et onéreuses, et qu'ils n'ont pas reçu le traitement que j'ai demandé pour eux dans le *Figaro littéraire du* 28 juillet 1956, n'est-il pas indispensable, pour maintenir le niveau très élevé d'une école d'érudition unique au monde, de leur accorder l'avantage d'un logement commode ?

Je décidai de fermer, en partie du moins, la célèbre cour par une maison des archivistes étrangers et des chartistes, de dimensions modestes. Les fondations de cette maison ont été posées en octobre 1958.

On édifiera d'autre part, entre la rue des Quatre-Fils et la grande cour de l'hôtel de Rohan (côté jardin) des ateliers, quelques bureaux pour le personnel, et surtout un grand dépôt.

Ce nouveau dépôt comportera une centaine de kilomètres de tablettes. Ainsi les dispositions qui ont été arrêtées auront porté le rayonnage des Archives nationales de 180 à 320 kilomètres environ. J'ajoute que sur les tablettes de nos nouveaux dépôts nous ne risquerons plus d'héberger des papiers inutiles. En effet, les documents des administrations publiques qui entrent aux Archives nationales commencent à être soumis auparavant à un triage très sévère par nos archivistes « missionnaires ».

Je l'ai dit, nous n'avons plus un mètre de rayonnage vacant. Il est donc indispensable que le grand dépôt dont-il s'agit soit construit le plus tôt possible. Pour cela il convient, bien entendu, d'obtenir avant toute chose les crédits nécessaires. Ils sont d'ailleurs très modestes.

Pourtant mes démarches ont été presque vaines et je ne sais plus aujourd'hui à quel saint me vouer. Evoquai-je l'intérêt de l'Histoire ? On paraît alors prendre goût à mes propos, car il ne faut pas avoir l'air béotien. Mais je sens bien qu'au fond on regarde les sciences humaines comme un luxe d'un autre âge, qu'on ne croit plus qu'aux sciences exactes et à la productivité directe et immédiate. Doctrine mortelle. Privée de sa couronne d'humanisme, la France ferait figure en ce moment d'une Amérique pauvre.

Je me rabats ensuite sur l'utilité politique et administrative des Archives. Ici les fameuses notions de productivité, de rentabilité, devraient plaider pour moi. Il n'en est rien. Comment faire comprendre que, si les archives ne peuvent rassembler l'énorme documentation accumulée par les administrations, celles-ci resteront encombrées, gênées, ralenties dans leur action ; qu'elles utiliseront mal l'entassement de leurs dossiers, faute de place et de personnel spécialisé. Une réforme administrative sérieuse ne doit-elle pas commencer par une politique rationnelle des archives ?

⁂

J'estime que les quelque 320 000 mètres de rayonnage que les Archives nationales posséderont lorsque les travaux de la première tranche d'extension seront terminés, suffiront pour une période de vingt ans. Ensuite, hélas, le problème se posera de nouveau. Faudra-t-il réaliser à ce moment la seconde tranche, c'est-à-dire aménager en dépôt d'archives l'angle Sud-Est du quadrilatère (coin des rues Vieille-du-Temple et des Francs-Bourgeois) ? J'ai cru quelque temps que la sagesse serait d'y renoncer. A présent je suis revenu au sentiment opposé. Je suis persuadé que la solution qui consisterait à implanter la prochaine extension des Archives nationales en province ou même en banlieue serait une erreur. Voici pourquoi : les Archives sont à la fois le « grenier de l'histoire » et l'arsenal de l'administration. La recherche historique étant longue et onéreuse, on risque d'en tarir la source si on éloigne les documents du travailleur. De toute évidence, il faut que les Archives restent à proximité des Facultés des lettres et de droit, de l'Ecole des chartes, de l'Ecole pratique des hautes-études et de tous les autres établissements scientifiques, beaucoup plus nombreux qu'on ne le croit, qui ont intérêt à y recourir. De même les administrations centrales, qui négligent encore trop souvent le moyen de travail incomparable que sont pour eux les Archives, y feront appel moins encore si on éloigne celles-ci de Paris.

Le second argument qui plaide en faveur de notre extension, c'est l'inconvénient qu'il y aurait à augmenter le surpeuplement d'un des quartiers de Paris, qui, dès à présent, souffrent le plus de ce mal.

Je souhaite que, le moment venu, on construise un dépôt d'archives de dimensions modestes. Nos documents d'archives ont sur les humains une supériorité, c'est qu'ils ne respirent pas, qu'ils ne transpirent pas. Ils ne projettent dans l'atmosphère, ni gaz carbonique, ni microbes.

Tout le reste de la seconde tranche devrait être occupé par des espaces verts. Faut-il rappeler qu'il n'en existe à Paris que quatre mètres carrés par habitant, alors que Londres en offre 9, Rome 9, Berlin 10, Vienne 25, Washington 50, Los Angeles 150. Faut-il rappeler que par rapport aux besoins normaux, le déficit parisien est de 75 p. 100 en parcs et jardins, et en jardins d'enfants de 99 p. 100 !

⁂

Sortons maintenant du chantier du Temple. Parcourons notre vieux Marais. Quel admirable musée de l'Architecture française ! Musée vivant, très vivant. On ne sait s'il faut dire « heureusement », ou « hélas » ! Car, si on ne la surveille pas, la vie est sale. C'est ici que le XIXe siècle, si grand par d'autres côtés, s'est montré, comme le voulait

Léon Daudet, le siècle stupide. Le XX^e doit se hâter de réparer ses outrages.

Grâce à M. André Cornu, il vient de faire beaucoup pour Versailles. C'était bien de sauver la Cour. Il faut maintenant sauver la Ville, le cœur de la Ville. Quel homme politique prendra la tête d'une croisade pour le Marais [1] ?

Depuis le temps de Christine de Pisan jusqu'à celui de M^me de Sévigné, ce fut le domaine du bel esprit. L'esprit naturel, lui, n'a jamais cessé d'y régner : il suffit, pour s'en convaincre, d'écouter un instant les réflexions des ouvriers, des artisans, des employés qui suivent au palais Soubise « le quart d'heure de culture » organisé par les archivistes, après le déjeuner. Dans ce quartier de moyennes et petites affaires, la culture s'est implantée en 1808, lorsque Napoléon établit les Archives nationales sur l'ancien Chantier du Temple. La ville de Paris lui a fourni deux nouveaux bastions, en créant le musée Carnavalet, puis la bibliothèque le Pelletier de Saint-Fargeau.

L'esprit a marqué un point dans le Marais, il y a deux ans, le jour où M. Jacques Bordeneuve obtint le premier crédit pour la Cité internationale des Arts. Ainsi la chaîne de culture se prolonge à travers cette région de Paris. Partant du palais Soubise, on voit s'esquisser vers l'est de la ville un magnifique diadème d'art et de science.

Puissent les pouvoirs publics rendre son unité au vieux chantier du Temple, cette oasis de souvenir, de verdure et de paix en pleine fièvre parisienne !

CHARLES BRAIBANT,

*Directeur général des Archives de France.*

1. Sur le plan intellectuel et artistique cette croisade a déjà été entreprise dans la *Revue de Paris* même par M. Georges Pillement.

# ANTONIN ARTAUD
## OU LA
# VOCATION DU DÉLIRE

par ALAIN BOSQUET

Il est des tempéraments avec qui le dialogue est possible, et qui s'imposent par une manière de sympathie supérieure, faite d'admiration et de respect : on les sait hors de portée mais, à la fois, à portée de la pensée ; on communie avec eux pour la simple et splendide raison qu'ils ont voulu communiquer à autrui ce qu'ils ont ressenti, découvert, surpris comme malgré eux.

Il est d'autres tempéraments, qui n'ont pas la pureté ou l'abnégation suffisantes pour se taire mais qui, dès qu'ils confient leurs stridences à l'écriture, veulent se venger de leurs lecteurs. Ils sont naturellement hostiles à tout et à tous. Ils veulent être maudits et en souffrent ; ils veulent être reconnus et en souffrent, qu'ils le soient ou non ; ils se détestent et finissent par sombrer dans l'incohérence. Antonin Artaud est de ces tempéraments-là, pitoyables et appelant la pitié, piteux et refusant la moindre pitié : toujours balançant entre sa rage et son besoin d'assouvir sa rage.

Est-il grand ? L'habitude qu'on a prise, dans certains milieux littéraires, de n'admirer que l'excessif, le paroxystique, l'échevelé, tend à fausser les valeurs. Antonin Artaud est de ces êtres qui fascinent alors même qu'ils repoussent. Mais qu'on les considère avec un peu de sérénité, et l'on s'aperçoit qu'ils manquent entièrement de tenue, de profondeur réelle et, ce qui est plus grave, de nécessité comme de permanence. Antonin Artaud est tout en explosions, en fragments, en éclairs. Un petit nombre — un trop petit nombre — de ces explosions sont meurtrières pour la logique qu'il voulait anéantir ; quelques-uns de ces fragments à peine peuvent passer pour des pensées nouvelles ou des fulgurances poétiques convaincantes ; deux ou trois (mettons vingt ou trente) de ces éclairs parviennent à illuminer l'horizon subconscient de la sensibilité moderne. Le reste, c'est-à-dire à peu près tout, est souffrance personnelle, malédiction ostentatoire. Nous en sommes émus, bien qu'on cherche à nous apitoyer en nous couvrant de sarcasmes, d'insultes et d'invectives un peu grosses.

— Ci-dessus portrait d'Antonin Artaud (Lipnitzki).

⁂

L'homme était un crucifié. Né à Marseille (ironie du sort pour quelqu'un qui n'avait ni ironie ni le moindre sens d'esprit provençal ; mais Marseille ne donna-t-elle pas le jour à cet autre Prométhée grandiloquent, André Suarès ?) d'un père qui comptait parmi les siens des bourgeois aisés et des marchands cossus, et d'une mère grecque, Antonin Artaud semble connaître une enfance banale, à juger par la discrétion, et même l'indifférence, avec laquelle il en parlait, comme malgré lui.

Avant 1913, date à laquelle il écrit ses premiers poèmes — il a alors dix-sept ans — ses nerfs le trahissent, et ne cesseront plus de le trahir. Médicaments, repos, hôpitaux, internements : ce ne sera plus, un tiers de siècle durant, que soubresauts, hallucinations, euphories démesurées et tragédies pénibles. Il est beau et inquiet : on imagine volontiers un Tristan Corbière aimé des dieux.

Mobilisé, on le réforme. Il part pour la Suisse, afin de recouvrer une santé hélas compromise à jamais ; c'est là qu'à la même époque se trouve Paul Eluard, lui aussi de constitution délicate. Au lendemain de la guerre, il vient à Paris. Le démon du théâtre le hante. Il séduit par cette nervosité hagarde que tous les fervents des ciné-clubs connaissent, ne fût-ce que par le rôle qu'il tiendra, en 1928, dans l'inoubliable *Passion de Jeanne d'Arc* de Dreyer, aux côtés de Falconetti. Pour l'instant, Lugné-Poe, Firmin Gémier et Charles Dullin s'intéressent à lui.

Dès 1922, il fait partie de la troupe de l'Atelier, dessine les costumes, joue des rôles de plus en plus importants. Inspiré mais excessif, attirant mais dépourvu du moindre sens de la mesure, tel le dépeignent les témoignages de l'époque, à en juger surtout par ces lignes de Marcel Achard, citées par Paule Thévenin : « *Quant à M. Artaud, qui jouait Charlemagne* (*dans* Huon de Bordeaux), *il atteignait par le ridicule à la grandeur. On ne saurait être plus faux, porter dans le lyrisme plus de vaine grandiloquence et simuler plus artificiellement une émotion de commande. Il a prêté au grand empereur une voix invraisemblable et un aspect torturé, au demeurant extraordinairement antipathique.* »

Les années 1922-1924 sont moins malheureuses que d'autres : l'acteur connaît des succès, grâce à sa manière de vivre les affres de ses personnages avec des tortures qui les dépassent ; l'homme malade goûte aux sursis que lui accordent ses nerfs, et aux tendresses que la seule liaison plus ou moins stable de son existence lui réserve : celle qu'il eut avec Génica Athanasiou ; le poète publie ses premiers vers, dans une mince plaquette que diffusera la Galerie Simon, *Trictrac du ciel,* tirée à cent exemplaires. Mais ce répit n'est pas de longue durée. Attiré par le malheur, submergé par une perpétuelle vocation du délire, Antonin Artaud, quand il pressent que quelque chose de normal le menace, se jette à corps et à âme perdus sur tout ce qu'il peut trouver d'instable ou de déséquilibré autour de lui.

Le surréalisme, au lendemain de sa naissance officielle, en 1924, semble lui offrir quelques garanties de « dérèglement ». Imagine-t-on un exalté aussi fantasque qu'Antonin Artaud se plier à l'exploitation rationnelle et dictatoriale des facultés oniriques et subconscientes ? Il est une recrue trop individuelle, trop libre, trop anarchique. On le supporte, car il émane de lui un magnétisme auquel on résiste mal, même quand on s'appelle André Breton.

Il est des servitudes et des disciplines pourtant qu'Antonin Artaud ne peut faire siennes. La révolution surréaliste s'étant mise au service de la Révolution marxiste, il est exclu du mouvement. On échange, comme il est de mise à cette époque, d'aimables et perfides injures. Dans un manifeste, *A la grande nuit ou le bluff surréaliste*, Antonin Artaud écrit :

« *Y a-t-il encore une aventure surréaliste et le surréalisme n'est-il pas mort du jour où Breton et ses adeptes ont cru devoir se rallier au communisme et chercher dans le domaine des faits et de la matière immédiate, l'aboutissement d'une action qui ne pouvait normalement se dérouler que dans les cadres intimes du cerveau... C'est pour avoir refusé de m'engager au-delà de moi-même, pour avoir réclamé le silence autour de moi et d'être fidèle en pensées et en actes à ce que je sentais être ma profonde, mon irrémissible impuissance que ces Messieurs ont jugé ma présence inopportune parmi eux... Mais que me fait à moi toute la Révolution du monde si je sais demeurer éternellement douloureux et misérable au sein de mon propre charnier... Je méprise trop la vie pour penser qu'un changement quel qu'il soit qui se développerait dans le cadre des apparences puisse changer rien à ma détestable condition. Ce qui me sépare des surréalistes c'est qu'ils aiment autant la vie que je la méprise.* »

Rien n'est jamais définitif dans l'existence d'Antonin Artaud. Il a beau dire ses quatre vérités au mouvement surréaliste, il se réconciliera avec lui, en attendant de nouvelles brouilles et de nouvelles embrassades. Cependant, Antonin Artaud « fait carrière » ; après quelques réticences, il est accueilli aux éditions de la Nouvelle Revue Française. De tous les combattants du théâtre, aux alentours de 1930, il est le seul à voir dans la représentation publique un tremplin vers des connaissances plus secrètes, et l'on peut dire qu'il a été le seul à « comprendre » — sans d'ailleurs réussir à le réaliser, faute d'œuvres authentiques — le théâtre surréaliste Et ce n'est pas par hasard qu'il a donné à la troupe qu'il a fondée avec Roger Vitrac, le nom de « Théâtre Alfred Jarry ».

Théâtre et cinéma se partagent ses activités, et on le voit même signer un scénario, *La Coquille et le Clergyman,* que Germaine Dulac porte à l'écran, avec plus ou moins de fidélité.

Mais l'attrait des ténèbres a raison des clairières. Les douleurs physiques se multiplient. Antonin Artaud a recours aux drogues. Les unes appellent les autres : c'est un cercle vicieux, et infernal. L'esprit aussi est repris par les fantômes anciens. Le théâtre et le cinéma, qui font vivre un jour sur deux, sont pour ce déchiqueté, des activités trop publiques, trop ouvertes, trop faciles. Il a des angoisses d'une autre sorte.

Le premier, en littérature française, de manière hallucinée et permanante, il éprouve le magnétisme des civilisations pré-colombiennes. En

1936, il passe dix mois au Mexique, à s'enivrer d'images brutales, de rites cosmiques... et de peyotl. On le rapatrie dans un état piteux. Tout est pour lui désormais paroxysme, exaltation saccadée, démence. Le peu de raison cohérente sombre dans une inextricable et séduisante suite de visions paranoïaques mais aussi, semble-t-il, de sorcelleries où le cabotinage le dispute à la sincérité la plus désarmante.

De la magie tropicale à la magie spiritualiste et au fétichisme puéril : telle est l'étape qu'il franchit, haletant, terrassé par les démons d'un esprit qui perd tout contrôle de soi, malgré la beauté intermittente de ses révoltes. Il veut retourner aux sources, sans très bien savoir lesquelles. Après les sortilèges pré-colombiens, il part pour l'Irlande, retrouver les légendes brumeuses des Celtes. C'est son esprit qui s'embrume : il revient dans une camisole de force. De 1937 à 1946, c'est le calvaire des asiles. L'état-civil d'Antonin Artaud se désagrège comme son état physique : il n'est plus qu'un numéro.

Au lendemain de la seconde guerre mondiale, les intellectuels se cotisent ; on lit des poèmes de lui, on organise des soirées, on lui vient en aide. Il n'est plus guère de ce monde, qu'il fixe effroyablement de ses yeux absents qu'habite, disent ses familiers, une indescriptible gentillesse. On le met en liberté en 1946. Il fascine et horrifie ceux qui l'approchent. Il fait des lectures publiques qui tiennent de l'oracle, de l'hypnose et de l'hystérie. Les drogues l'achèvent. Il meurt seul dans une chambre modeste, à Ivry, en mars 1948.

## La correspondance.

Ses meilleurs écrits sont sans doute ses lettres, spontanées, violentes, sans apprêt, criantes de vérité blessée et de révolte vaine. Il a pu y expliquer par des traits fulgurants son incapacité de vivre, et diagnostiquer l'incurable maladie de son esprit. Il s'y abandonne, sans craindre la complaisance, l'exagération, l'impudeur.

Ses lettres ont une unité parfaite. Qu'il écrive à Jacques Rivière, en 1923, ou à André Breton, en 1947, c'est toujours le même cortège d'imprécations rageuses et de plaintes sublimes qui revient sous sa plume. Comme Nerval, il est conscient de son mal. S'il lutte contre lui, il lutte mal : il ne veut pas faire partie des êtres normaux, mais il n'aimerait pas que ses facultés le trahissent. Un minimum de contrôle lui paraît souhaitable. Il est le dernier des hommes capables d'exercer ce contrôle sur lui-même, tour à tour rongé de n'être pas rongé assez, et rongé d'être trop rongé. Il écrit à Jacques Rivière :

« *Je souffre d'une effroyable maladie de l'esprit. Ma pensée m'abandonne à tous les degrés. Depuis le fait simple de la pensée jusqu'au fait extérieur de sa matérialisation dans les mots. Mots, formes de phrases, directions intérieures de la pensée,*

*réactions simples de l'esprit, je suis à la poursuite constante de mon être intellectuel... Je me flattais de vous apporter un cas, un cas mental caractérisé, et, curieux comme je vous pensais de toute déformation mentale, de tous les obstacles destructeurs de la pensée, je pensais du même coup attirer votre attention sur la valeur* réelle, *la valeur initiale de ma pensée, et des productions de ma pensée. Cet éparpillement de mes poèmes, ces vices de forme, ce fléchissement constant de ma pensée, il faut l'attribuer non pas à un manque d'exercice, de possession de l'instrument que je maniais, de* développement intellectuel ; *mais à un effondrement central de l'âme, à une espèce d'érosion... »*

On ne saurait s'analyser avec une lucidité plus tragique. Tout se passe, dans les années qui suivent, comme si Antonin Artaud, résigné à cet effondrement, cherchait à le provoquer. Toute sa quête est une quête d'effondrement partiel, qu'il accepte avec une sorte de ferveur instable, pourvu qu'elle ne mène pas au stade suivant : celui de l'anéantissement complet.

Quand il lui est possible d'y réfléchir avec quelque froideur, ce qui n'est guère fréquent, il doit se dire que son rôle est de continuer, plus profondément, plus inexorablement, l'aventure d'aliénation poétique entreprise par Nerval, et poursuivie par Rimbaud et Lautréamont. Il n'y réussira pas. Ses lettres nous le montrent en constante lutte avec ses vérités fugaces, qui sont autant de folies et d'incohérences, parfois entretenues, presque toujours involontaires. Il se contredit, il se rebiffe, il brûle ce qu'il vient d'adorer. On peut en trouver un exemple pénible dans une lettre à Henri Parisot, écrite de l'asile de Rodez, en 1945 :

*« Je vous ai écrit il y a au moins trois semaines deux lettres pour vous dire de publier le* Voyage au Pays des Tarahumaras, *mais en y joignant une lettre à la place du* Supplément au Voyage, *où j'ai eu l'imbécillité de dire que je m'étais converti à Jésus-Christ, alors que le Christ est ce que j'ai toujours le plus abominé, et que cette conversion n'a été que le résultat d'un épouvantable envoûtement qui m'avait fait oublier à moi-même ma nature et m'a fait ici à Rodez avaler sous couleur de communion un nombre épouvantable d'hosties destinées à me maintenir pendant le plus long temps possible, et si possible éternellement dans un être qui n'est pas le mien. »*

## Les confidences.

Si Antonin Artaud se livre totalement dans ses lettres, au point que le style, fluide et lumineux, laisse passer des impuretés imputables à son manque de concentration, il ne se livre pas moins dans cette sorte d'essais confidentiels où, avec un louable effort d'abstraction, il voudrait étudier ses « moi » successifs avec un minimum de distance. Dans *Le Pèse-nerfs* et *L'Art et la Mort* il feint ainsi de raisonner, de se persuader, de persuader autrui. Il plaide la cause de l'irrationnel et, avec une émouvante maladresse, celle de l'intoxication volontaire. C'est le malade insatisfait qui voudrait transmettre à tout le monde sa maladie, qu'il déclare sublime. Réflexe de défense, défi majeur, révolte désintéressée, peur de passer pour original ? Il y a sans doute de tout cela dans cet esprit qui ne progresse que par soubresauts et sarcasmes, fût-ce à son propre endroit.

Les envols sont beaux : on eût dit du Bloy moins terrestre, du Sade moins systématique, du Céline moins ennemi de la syntaxe ou moins ami de l'argot parlé :

« *Le monde des apparences gagne et déborde dans l'insensible, dans l'inconnu. Mais l'enténébrement de la vie arrive et désormais des états pareils ne se retrouvent plus qu'à la faveur d'une lucidité absolument anormale due par exemple aux stupéfiants. D'où l'immense utilité des toxiques pour libérer, pour soulever l'esprit. Mensonges ou non du point de vue d'un réel dont on a vu le peu de cas qu'on pouvait en faire, le réel n'étant qu'une des faces les plus transitoires et les moins reconnaissables de l'infinie réalité, le réel s'égalant à la matière et pourrissant avec elle, les toxiques regagnent du point de vue de l'esprit leur dignité supérieure qui en fait les auxiliaires les plus proches et les plus utiles de la mort.* »

Sa philosophie, en perpétuelle instabilité et en perpétuel devenir, car elle craint avant tout de se fixer, pourrait se résumer à cette déclaration :

« *Il y a un point phosphoreux où toute la réalité se retrouve, mais changée, métamorphosée — et par quoi ? — un point de magique utilisation des choses. Et je crois aux aérolithes mentaux, à des cosmogonies individuelles.* »

## La magie mexicaine.

Cette magique utilisation des choses, cette cosmogonie individuelle, Antonin Artaud a été les chercher au Mexique comme, avant lui, Henri Michaux était allé en Asie et en Equateur chercher les démons de son univers intime. Il en rapportera son livre le plus cohérent, *Les Tarahumaras*, véritable bréviaire de la déshumanisation par les stupéfiants, mais aussi de la conquête de certains mystères par les rites primitifs et cruels. Il y a là une enquête viscérale au sein des civilisations pré-colombiennes qui a au moins le mérite d'avoir précédé le grand engouement que connaîtront les lettrés français aux environs de 1952 :

« *Nul au Mexique ne peut être initié, c'est-à-dire recevoir l'onction des prêtres du Soleil et la frappe immersive et réagrégatrice de ceux du Ciguri, qui est un rite d'anéantissement, s'il n'a été auparavant touché par le glaive du vieux chef indien qui commande à la Paix et à la Guerre, à la Justice, au Mariage et à l'Amour... Les Prêtres du Peyotl m'ont fait assister au Mythe même du Mystère, plonger dans les arcanes mythiques originels, entrer par eux dans le Mystère des Mystères, voir la figure des opérations extrêmes par lesquelles l'Homme Père, ni Homme ni Femme, a tout créé... Ciguri, disaient-ils, était l'Homme, l'Homme tel que de Lui-même, Lui-même dans l'espace Il Se construisait, lorsque Dieu l'a assassiné.* »

Ce que le poète demande à ces pratiques, pour lesquelles il a une prédisposition émouvante mais on ne peut plus suspecte, du seul fait qu'il est prêt à accepter, n'importe comment et n'importe où, toute aventure qui lui permettrait de nier le peu de facultés raisonnantes qui lui restent, c'est une manière de paradis par l'anéantissement, la syncope, la léthargie, l'aliénation.

Il est tenté par ce qu'il appelle « l'irréalité, l'illusoire, le non fait, le

non-préparé ». Nous voulons bien que ce genre de démarche soit entreprise, n'est-ce pas ? à condition qu'on nous en rende compte intelligemment. Nous laissons à Rimbaud toute liberté, et, de nos jours, à Henri Michaux, pourvu qu'il sache nous ramener du royaume de la mascaline où il nous entraîne. Sommes-nous des pervers ou des bourgeois ? Chez Antonin Artaud, il n'est pas de retour possible. Il est perdu d'avance, et il voudrait que nous fussions heureux de l'être avec lui. Nous sommes sidérés, horrifiés, magnétisés...

La drogue suprême lui manque : l'art verbal qui nous ferait franchir tous les obstacles. Les rites qu'il nous propose, il est rarement assez sorcier pour les exécuter devant nous sans se tromper. Antonin Artaud est de ces explorateurs pitoyables qui périssent durant leur exploration, et n'en peuvent rien léguer à leurs contemporains, sinon le sentiment, si répugnant aux yeux du poète, d'une compassion un peu inutile.

Les expériences paroxystiques, en littérature, demandent une santé peu commune : ou bien, l'on finit par se taire, comme Rimbaud ; ou bien, l'on meurt jeune, comme Lautréamont ; ou bien l'on résiste de toute la vigueur de sa raison, comme Michaux. Le cas d'Antonin Artaud, lui, est peu probant : son exigence sombre trop rapidement avec le reste. Pathologiquement, il nous fascine ; esthétiquement et littéralement, il nous irrite.

## Le théatre.

Acteur passionné, acteur possédé même, Antonin Artaud prêtait au théâtre des pouvoirs étranges. Avant son *Premier manifeste du Théâtre de la Cruauté,* où il prenait parti contre les intrigues psychologiques et les incursions sur scène d'une poésie arrangée pour le grand public, il écrivait déjà : « *Il n'est pas absolument prouvé que le langage des mots soit le meilleur possible. Et il semble que sur la scène qui est avant tout un espace à remplir et un endroit où il se passe quelque chose, le langage doive céder la place au langage par signes dont l'aspect objectif est ce qui nous frappe immédiatement le mieux.* »

Cette idée, il la développera quelque peu dans *Le Théâtre et son Double,* en 1938. Trop de lieux communs, de sarcasmes et de diatribes l'empêchent pourtant de formuler ce que d'autres réaliseront plus tard, Michel de Ghelderode et Eugène Ionesco notamment. Les proclamations d'Antonin Artaud sont véhémentes à première vue, mais elles manquent singulièrement de précision.

Dire qu'il faut prôner l'avènement d'un « théâtre de sang », c'est, en somme, aussi, prôner un retour au Grand-Guignol et à Shakespeare. Dire, en outre, que « le théâtre c'est en réalité la genèse de la création », c'est excuser d'avance les pires prétentions de la philosophie transposée sur scène. Au théâtre, comme ailleurs, Antonin Artaud est un prophète pour

ceux-là qui consentent à compléter les fragments d'une pensée furieuse et sans suite. *L'Ombilic des Limbes* contient cependant un court spectacle en un acte d'une belle et frémissante densité. Aurait pu écrire... aurait pu faire... : tout le drame d'Antonin Artaud est dans ce conditionnel passé.

## Les poèmes.

La plupart des proses de quelque longueur sont intolérables de prétention, de pédantisme à rebours. Les lettres ont, en revanche, la qualité terrible des documents qui pèsent sur la conscience de tous les hommes mentalement normaux. Les poèmes, comme les lettres, jetés sur le papier, rageurs, courts, stridents, directs, sanguinolents, ont, quoiqu'ils soient tous inégaux, des lueurs crues qui savent secouer, mordre, écorcher vif. Là tout est hideux et tonique, laid et toxique :

*Poète noir, un sein de pucelle*
*te hante,*
*poète aigri, la vie bout*
*et la ville brûle,*
*et le ciel se résorbe en pluie,*
*ta plume gratte au cœur de la vie...*

Parfois une féroce ironie s'y mêle, un besoin de crasse et de malédiction intime ; Antonin Artaud chante aussi ses « chercheuses de poux ». Cela est assez nouveau en poésie française, où la vomissure est métaphysique sans être fière de sa laideur réelle. A y regarder de plus près — mais nos braves hagiographes, tout à leur éblouissement, ne s'en sont pas donné la peine — cette poésie est un décalque fidèle de ce qui s'écrivait chez les expressionnistes allemands, entre 1910 et 1914, Gottfried Benn, Franz Werfel et Alfred Lichtenstein entre autres :

*Les poètes lèvent des mains*
*où tremblent de vivants vitriols,*
*sur les tables le ciel idole*
*s'arc-boute, et le sexe fin*

*trempe une langue de glace*
*dans chaque trou, dans chaque place*
*que le ciel laisse en avançant...*

Quelquefois, la vision se libère des ricanements où elle prend racine, se développe et connaît des bouffées d'air plus vivifiantes, avant de retourner à sa fange :

*Un cœur qui crève, un astre dur*
*qui se dédouble et fuse au ciel,*
*le ciel limpide qui se fend*
*à l'appel du soleil sonnant,*
*font le même bruit, font le même bruit,*
*que la nuit et l'arbre au centre du vent.*

Faire la lumière en soi est l'une des plus légitimes ambitions du poète Antonin Artaud aura au moins connu le redoutable honneur — mais est-ce un honneur ? — d'avoir tout fait pour tuer en lui ce qu'il pouvait se découvrir de lumière. Il aurait pu réussir de deux manières : aboutir à l'occultation la plus complète, ou surprendre des lumières insoupçonnées. Son expérience n'est concluante ni selon la première optique, ni selon la seconde. Il ne s'est jamais accompli. On peut lui opposer ces quatre vers, simple constatation qui aurait exigé une folie plus complète que la sienne ou, plus simplement, une énergie plus assidue, hallucinée ou non :

*Quelque part un poète pense.*
*Nous n'avons pas besoin de lune,*
*la tête est grande,*
*le monde est plein.*

ALAIN BOSQUET

*Le tome I des « Œuvres complètes » d'Antonin Artaud a paru, en 1956, aux éditions Gallimard. Les tomes II à V sont en cours de publication ; ils contiendront tous les textes d'Artaud, dont la plupart sont épuisés, certains même introuvables.*

## CHRONIQUE DES LIVRES

### LA FONTAINE D'ARÉTHUSE

par Maurice ZERMATTEN *(Spes Lausanne)*

S'IL avait publié son œuvre, déjà abondante, chez des éditeurs parisiens, je crois que Maurice Zermatten aurait, comme romancier régionaliste et chrétien, une audience plus large : critiques, battons une fois de plus notre coulpe pour l'insuffisante attention que nous prêtons à la littérature française qui porte ses fleurs et ses fruits hors des frontières de la France.

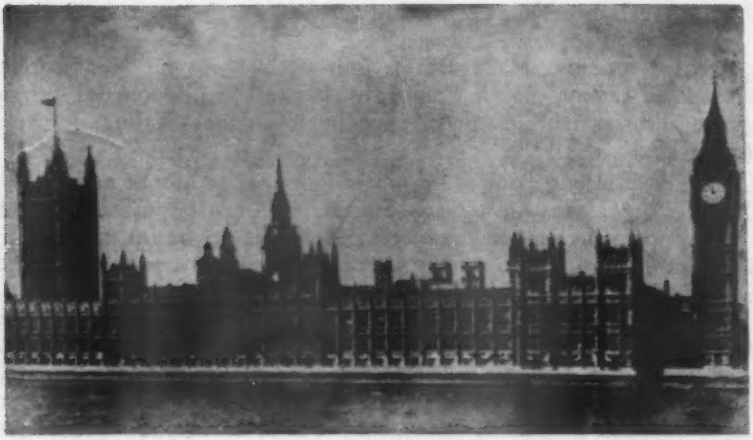
Solidement implanté dans son Valais natal, Zermatten a eu le mérite, chargé de la lourde succession de Ramuz, de n'en copier ni la philosophie ni le style, et de jouer sa partie sur la simplicité ; son défaut est peut-être de frôler le facile et de manquer l'intense.

*La Fontaine d'Aréthuse* — mauvais titre mythologique, pour ce drame chrétien et paysan — reprenait un sujet dangereux, celui de la paroisse morte et du martyre du curé de campagne, étouffé sous le poids du paganisme rural, de l'antipathie des âmes qu'il voudrait sauver, de la pauvreté et de la solitude, et triomphant enfin par son humiliation même.

Comme la peinture, volontairement plate, de ce triste destin, s'anime par un crime et une intrigue policière, on est amené à penser au Bernanos d'*Un Crime* et d'*Un Mauvais Rêve*, plutôt qu'à celui du *Curé de Campagne* et de *Monsieur Ouine*. Que le criminel lie par le secret de la confession le prêtre sur lequel il s'est arrangé pour faire tomber le soupçon du crime, c'est une invention en soi, un peu mélodramatique, mais dont Maurice Zermatten a usé habilement pour porter à la température tragique le duel du Bien et du Mal, symbolisés par le bon abbé Clivaz et le méchant épicier Lévy.

P.-HENRI SIMON

*(Suite de la chronique des livres page 126.)*



# L'ANGLETERRE ET L'EUROPE

par Raymond Lacoste

L'ENTENTE anglo-française n'a jamais été totalement sans nuages. Elle a surtout joué comme couverture européenne. En Asie, au Levant, en Afrique même, Londres en a souvent négligé le principe. Durant l'entre-deux guerres, les Anglais se sont mis à plusieurs reprises à la traverse de nos projets (Réparations, Silésie, Equilibre naval et surtout Levant). Le 18 juin 1935, à notre insu, l'Angleterre concluait avec le Reich un accord déchirant les clauses navales du Traité de Versailles et reconnaissait à l'Allemagne le droit à une flotte sous-marine égale à plus d'un tiers de la sienne. L'Angleterre rompait de la sorte la solidarité anglo-franco-italienne affirmée le 13 avril précédent à Stresa et, le 7 mars 1936, loin de s'opposer à nos côtés à la réoccupation de la Rhénanie par l'Allemagne hitlérienne, M. Baldwin oubliait que naguère il avait lui-même déclaré que « la frontière de l'Angleterre était sur le Rhin ».

Trois ans plus tard, le péril hitlérien reforgea une alliance qui ne sut pas empêcher le désastre de 1940.

Le commandant King Hall, dans son *Bulletin d'Informations* si répandu, a catalogué récemment avec franchise les griefs français, justifiés ou non : évacuation précipitée de Dunkerque, refus anglais d'envoyer les escadrilles de « Spitfire » au secours de la France en 1940, attaque de Mers-el-Kébir contre la flotte française désarmée, traitement désinvolte réservé au général de Gaulle pendant la guerre (les Anglais atta-

quèrent à son insu Madagascar). Puis en 1945 ce fut le désagréable épisode du Levant, d'où la France fut chassée après de longues intrigues où se distinguèrent le général Spears, le colonel Stirling, les frères Marsack, etc.

Ce n'est pas tout. Pour se faire pardonner par le Monde arabe l'appui donné à Israël, sans consulter la France, les Anglais constituèrent l'Etat lybien et poursuivirent en Afrique une politique qui ne fut pas étrangère à nos difficultés. Pas davantage la solidarité alliée ne joua en Extrême-Orient. L'armistice coréen fut un instrument séparé, ignorant la question d'Indochine. Mais ayant fait leur deuil des Indes et de la Birmanie, les Anglais se souciaient peu de voir la France conserver l'Indochine. (Ils ne s'étaient pas davantage inquiétés de la perte de l'Indonésie par les Pays-Bas.) L'épisode de Suez, durant l'été 1956, ressouda l'alliance anglo-française. Il se solda finalement par des récriminations réciproques. Il avait été le dernier sursaut d'indépendance d'une Angleterre redevenue consciente des devoirs de la solidarité européenne mal compris par les Etats-Unis.

Lord Strang, ancien sous-secrétaire d'Etat permanent au Foreign Office, admit alors « que l'Angleterre ne pouvait agir à l'encontre de la volonté américaine ». Sir Edward Boyle, l'un des deux ministres démissionnaires et « objecteur de conscience » dont la pusillanimité ébranla la résolution du gouvernement, avoua aussi « que la deuxième guerre mondiale avait déplacé l'équilibre des forces au profit des Etats-Unis et au détriment de l'Europe, l'Angleterre étant désormais remplacée par les Etats-Unis comme grande puissance dotée de l'autorité morale supérieure ». A la vérité, ce déclin apparaissait dès les accords de Téhéran et de Yalta, lorsque Churchill avait dû s'incliner devant Roosevelt et Staline et renoncer à faire reporter plus à l'Est la ligne de démarcation entre l'Europe libre et le Monde soviétique.

## L'Angleterre alliée privilégiée des Etats-Unis ?

A l'entrevue des Bermudes, le 25 mars 1957, Anglais et Américains s'étaient réconciliés après la querelle de Suez. Grâce à une association inégale, l'Angleterre obtenait de jouer le second rôle dans une dyarchie anglo-américaine qui, espérait-elle, devait lui réserver le commandement en second de l'Occident et lui permettre, lors de la prochaine négociation avec Moscou, de n'être pas évincée. Elle conservait ainsi le statut d'alliée privilégiée, et le plan de zone de libre échange européen qu'elle patronnait devait lui garantir une sorte de suzeraineté sur ses alliés continentaux.

L'Entente anglo-française devait, en novembre 1957, traverser une nouvelle crise lorsque Anglais et Américains, en dépit de l'opposition de

la France, décidèrent d'envoyer des armes à la Tunisie. L'incident de Sakhiet devait fournir ensuite l'occasion de déclencher une violente campagne de presse contre la France. Le *Times* réclamait alors la révision des accords de Bizerte. Puis, le 17 avril 1958, il soutenait que « le problème algérien ne relevait plus de la France seule mais de l'O.T.A.N. ». Le *Financial Times* opinait que, pour avoir raison de notre obstination à conserver l'Algérie française, il n'y avait qu'à fermer le robinet à dollars. Nous étions à la veille d'un Dien-Bien-Phu diplomatique. Par le biais des « Bons Offices », certains se flattaient à Londres de nous contraindre à négocier avec le F.L.N. et à renoncer à notre pleine souveraineté sur l'Algérie. La continuation de la guerre d'Algérie, disaient-ils, compromet les intérêts supérieurs de l'Occident en nous empêchant de réserver à la défense de l'Europe nos forces militaires dont c'est la tâche naturelle. Le 25 janvier dernier, l'*Observer* affirmait que « jamais l'Angleterre ne soutiendrait la politique française en Algérie, parce qu'elle va à l'encontre de tout ce que les Etats-Unis et elle-même essaient d'entreprendre en Moyen-Orient et en Afrique ».

C'est en vain que nous avons cherché à faire reconnaître que notre effort militaire en Algérie protège le continent européen d'un mouvement tournant par le Sud, car il est clair que la poussée soviétique ne s'exercera pas exclusivement sur une ligne Lübeck-Trieste, mais qu'elle tendra à prendre à revers l'Europe par l'Afrique. L'an dernier, lors des entretiens Macmillan-Gaillard, le Gouvernement anglais avait admis que « la France avait des responsabilités *particulières* en Afrique du Nord » — particulières mais non exclusives. Anglais et Américains s'y aménageaient une sorte de droit de regard.

La rencontre Macmillan-de Gaulle, l'été dernier, n'a pas résolu les antagonismes. Dans les lettres qu'il adressa en septembre à Londres et Washington, le Général réclamait la révision de l'alliance et soutenait qu'elle devait être conçue dans le cadre d'une stratégie générale à laquelle la France devait être associée. Mais il semble bien que nos partenaires songeaient à nous tenir à l'écart du Directoire anglo-américain qui domine l'alliance atlantique. Pas plus que la France n'avait été conviée à participer au Pacte de Bagdad, elle ne fut consultée l'été dernier, lors des interventions anglo-américaines au Liban et en Jordanie, les Anglais ne tenant pas à nous fournir l'occasion de faire notre rentrée au Levant.

Lors de la dernière réunion du Conseil de l'O.T.A.N., M. Sandys, le ministre de la Défense britannique, a pourtant proclamé que « l'Europe ne peut être défendue seulement sur le continent européen, qu'il est essentiel de couvrir son flanc du Moyen-Orient pour éviter que l'Europe soit tournée ». Les Anglais invoquent cet argument mais ils nous en refusent toujours le bénéfice. C'est qu'ils estiment qu'en conservant l'Algérie française nous faisons obstacle à l'amélioration des rapports entre l'Occident et le Monde arabe.

Même opposition de l'Angleterre à ce que la France devienne puis-

sance nucléaire. Il y a plus d'un an, le général Ely s'était vu refuser catégoriquement par M. Sandys toute collaboration anglaise dans le domaine atomique. La rencontre Macmillan-Gaillard (26 novembre 1957) confirma l'opposition de l'Angleterre : la perspective de voir la France devenir la quatrième puissance atomique irritait une partie de la presse anglaise.

Le général de Gaulle, lors de sa rencontre avec M. Macmillan, l'été dernier, avait affirmé vigoureusement la vocation nucléaire de la France, expliquant que son entrée dans le Club atomique était une condition essentielle de l'équilibre continental et un élément capital de la stratégie de l'Occident. Jusqu'à présent Londres a fait la sourde oreille et considère sans plaisir les accords de fabrication d'armements conclus au printemps 1958 entre la France, l'Italie et l'Allemagne (le traité de l'EURATOM prévoit une étroite collaboration nucléaire entre ces pays et le Bénélux).

En juin 1958, M. Macmillan s'était rendu à Washington pour y obtenir communication des secrets nucléaires du Pentagone — notamment des fusées « Thor » et « Polaris ». Ce n'était pas pour les partager avec d'autres ! Le député socialiste Maurice Edelman a fort bien discerné les préoccupations qui alors hantaient M. Macmillan : en 1959, la France, disait-il, aura forcé l'entrée du Club atomique. Aussi le *Sunday Times* nous expliquait-il que, devant cette perspective, Anglais et Américains devraient resserrer leur alliance pour se mettre à l'abri de toute surprise et des « fantaisies » de l'allié français. Et, tout récemment encore, l'*Economist* ironisait sur les prétentions de la France à poursuivre une « politique de grandeur » : « *Le meilleur service que pourrait rendre de Gaulle à son pays serait d'y renoncer, car la France n'est plus de taille à jouer le rôle qu'elle avait dans le monde en* 1919. »

Dotée bientôt d'engins intercontinentaux qui, croit-elle, minimisent l'importance des alliances secondaires, l'Angleterre, tournée de plus en plus vers le large Atlantique, donne depuis plusieurs années l'impression de s'apprêter à quitter l'Europe sur la pointe des pieds. Ainsi, sur le plan militaire, alors qu'elle décidait d'installer au Kenya sa base stratégique de repli, elle n'avait pas hésité à réduire, par décision unilatérale, et malgré l'avis formel du général Nordstad, sa contribution à la défense européenne en dépit des promesses du Traité de Paris. Elle a donc retiré une première fois 35 000 hommes, puis 8 500.

A la controverse anglo-allemande provoquée par l'exigence anglaise tendant à ce que l'Allemagne prenne à son compte les frais d'entretien du corps britannique s'ajouta l'irritation provoquée par la décision du Gouvernement de Bonn renonçant à passer en Angleterre les commandes escomptées de chars, d'avions et d'hélicoptères et s'adressant plutôt à la France et aux Etats-Unis.

La visite du chancelier Adenauer à Londres, du 16 au 18 avril 1958,

avait apaisé la querelle. Le voyage que le président Heuss fit le 20 octobre outre-Manche se termina plus fraîchement. La presse se montra peu chaleureuse et, en compensation, la Reine dut outrer ses amabilités envers son hôte, évoquer lors du banquet officiel ses origines germaniques et celle de son époux tandis que le Lord-Maire de Londres, renchérissant, évoquait l'époque où Anglais et Allemands combattaient ensemble sous Washington et Blücher à Waterloo. Ces cordialités officielles restèrent sans écho dans le public. On s'était montré sourdement irrité à Londres de la cordialité croissante des entretiens franco-allemands. « *Elle prend,* écrivait le *Financial Times, l'aspect d'une méfiance commune à l'égard des intentions de l'Angleterre.* » Cette méfiance, si elle existait réellement, serait-elle absolument injustifiée ? L'Angleterre n'a jamais considéré avec sympathie les projets d'unification européenne.

Faussé jadis au profit de l'Allemagne hitlérienne, l'équilibre européen l'est aujourd'hui en faveur de l'Empire soviétique démesurément accru. De nos jours, l'impérialisme soviétique a reslavisé l'Europe jusqu'à l'Elbe. L'opinion anglaise ne s'en émeut pas, avouait l'*Observer.* « *Nous avons rayé de nos préoccupations l'Europe orientale. Nous marquons peu d'intérêt pour les efforts des Polonais, des Finlandais et des autres pour regagner ou conserver une liberté précaire. Seule la révolte hongroise un moment avait ému les cœurs. A l'égard de l'Europe occidentale, même ambiguïté. L'Angleterre s'est tenue à l'écart de tous les mouvements qui tendent à l'Union européenne. Elle considère la renaissance allemande avec un mélange d'envie et d'appréhension et a été lente à apprécier les forces du nationalisme français.* »

Et, pourtant, cet important organe n'en reste pas moins hostile — traduisant ainsi les préjugés profonds de l'opinion britannique — à la « Petite Europe » parce que, explique-t-il, elle rendra l'unification de l'Allemagne et le « DEGAGEMENT » vis-à-vis de l'Europe plus difficile. Ne serait-ce pas là un aveu ?

## L'Angleterre contre l'Europe des Six.

Pourtant, le péril soviétique, la menace d'une Chine d'un milliard d'habitants à la fin du siècle commandent à l'Europe de s'unir pour se mettre en défense. En 1946, à Zurich, Churchill avait été le premier à le conseiller, approuvé à l'époque par MM. Macmillan et Sandys. Arrivés au pouvoir ceux-ci cédèrent aux préjugés insulaires de l'aile anti-européenne du parti Tory et du Labour, qui n'ont guère cessé de s'opposer aux tentatives d'union continentale, qu'il s'agisse de la Communauté de Défense ou de la Communauté Européenne.

Dès 1919, l'Angleterre repoussait le plan français de sécurité. Elle

rejeta ensuite le plan Briand des Etats-Unis d'Europe, et derechef en 1932 le plan français à la Conférence du Désarmement. Il y a cinq ans déjà, devant la perspective d'une union continentale, Sir Anthony Eden intervenait à Strasbourg avec un plan qui ressemblait à un ultimatum adressé aux fédérateurs. Il cherchait alors à noyer la Communauté Charbon-Acier, née en 1952, dans une Grande Europe des Quinze.

Le *New Statesman*, comme l'*Observer* déjà cité, a avoué que depuis 1945 l'Angleterre n'a pas cessé d'adopter à l'égard de l'Europe une attitude ambiguë, feignant d'encourager ses tendances à l'unité, tout en refusant d'y participer, ou même s'élevant contre elles avec véhémence dès qu' « elles semblaient en voie de réalisation ». Même jugement dans la revue *Tablet* : « *Le Foreign Office ne désirait pas voir se réaliser l'unité de l'Europe. Il n'a jamais désiré autre chose qu'une certaine libéralisation du commerce mais ne tenait pas du tout à la voir aboutir à une véritable union politique.* »

Aussi la perspective d'un marché commun de 170 millions de producteurs et de consommateurs — signifiant bien autre chose qu'une simple réduction de tarifs douaniers — a-t-elle consterné les dirigeants anglais. Il était clair en effet que ce système tendrait, comme l'ont bien souligné M. Spaak et le professeur Brugmans, recteur du « Collège de l'Europe » à Bruges, à former une entente politique. Dès 1943, il est vrai, M. Spaak avait adjuré les Anglais de prendre la tête d'un mouvement qui, faute de la participation britannique, risquait, disait-il, de se faire sans eux et peut-être même contre eux. Mais, pour la plupart des Anglais, la vieille Europe, « l'Europe aux anciens parapets », apparaît toujours comme le camp des faibles, des pauvres et des vaincus.

Jusqu'au bout les dirigeants anglais s'étaient refusés à croire aux chances de vie du Marché commun. La signature du traité de Rome, le 25 mars 1957, ne leur enleva pas toutes leurs illusions. Par tous les moyens ils essayèrent de faire échec à l'entreprise.

La thèse anglaise a été répétée à satiété. Le Gouvernement de Londres proteste à grands cris contre la « discrimination » qu'inflige à l'Angleterre le Marché commun. Mais le Commonwealth ne constitue-t-il pas précisément le prototype d'un marché commun, n'est-il pas un club commercial fermé et discriminatoire ? Sinon, quel serait le sens des « préférences impériales » instituées depuis 1922 et qui sont des privilèges réservés aux partenaires de la communauté impériale ? En fait, la véritable objection est d'ordre politique. Le président du Board of Trade, Sir David Eccles, qui eut, en décembre dernier, lors des discussions de Paris, une vive algarade avec M. Couve de Murville, avait révélé le fond de sa pensée le 26 mai 1957. Il expliqua alors devant les représentants des Chambres de commerce du Commonwealth que « *déjà deux fois dans l'Histoire on avait assisté à une tentative des Européens pour former un bloc hostile à l'Angleterre et menaçant sa vie. Le Marché commun constituait,* ajoutait-il, *quelque chose d'analogue à ce que l'Angleterre*

*n'avait précisément cessé depuis des siècles de déclarer qu'elle ne tolérerait jamais.* » Répétés quelques jours plus tard, ces propos semblaient s'inspirer des préceptes palmerstoniens : « Ne jamais tolérer que se constitue sur le Continent un système dont l'Angleterre n'assumerait pas la direction ou le contrôle. »

En vain s'est-on évertué à expliquer aux dirigeants anglais que le Marché commun était le gage et la condition d'une réconciliation franco-allemande, nécessaire aux intérêts supérieurs de l'Europe et conforme même à ceux de l'Angleterre. On s'est refusé à le comprendre à Londres. « *L'exigence d'un tarif harmonisé supposant l'adhésion au Marché commun,* expliquait l'*Economist, correspondrait à un engagement politique de notre part envers l'Europe, impliquant que l'Angleterre pourrait placer le continent au premier plan. Le plan anglais de zone de libre échange suppose au contraire que l'Angleterre resterait libre de fixer ses tarifs vis-à-vis du Commonwealth et des autres pays à son gré.* » Montesquieu avait déjà remarqué que le souci de rester maîtresse de ses tarifs commerciaux était la clef de la politique de l'Angleterre.

Au cours des derniers mois de 1958 la crise s'est intensifiée. M. Maudling, le ministre anglais chargé des négociations, avait d'abord tenté de détacher certains des partenaires du Marché commun. Sir David Eccles, au début de janvier, se rendit à Rome, puis à Vienne pour y recruter des adhérents. Une très violente campagne de presse fut déclenchée contre la France. Le 18 novembre le « *Times* » dans un article intitulé « La France destructrice », nous accusait de torpiller l'alliance atlantique. Le thème fut repris par la presse officieuse du *Daily Mail* au *Telegraph. Spectator* reprochait à la France d'être « anti-européenne ». Le *Daily Mail* l'accusa de « *ruiner l'Europe économiquement, politiquement et militairement* ». M. Maudling et Sir David Eccles parlèrent de représailles.

Dans le *People* (socialiste) on lisait : « *La France en refusant le plan anglais de zone de libre échange a adressé à l'Angleterre une déclaration de guerre. Nous devons y répondre par des mesures de rétorsion en instituant de hauts tarifs contre les produits des Six et en menant une guerre sans merci contre le commerce français.* »

Le désappointement des dirigeants anglais fut d'autant plus grand que le coup de grâce à leur projet fut administré par le Dr Erhard, ministre de l'Economie allemande, qui passait pour favorable à ce plan. Repoussant comme dérisoires les larges concessions offertes par les Six (réduction tarifaire de 10 %, majoration de 20 % des contingentements en faveur des membres de l'O.E.C.E., etc.), les Anglais s'obstinent à réclamer l'égalité totale de traitement de la part des membres d'un organisme dont ils refusent de faire partie. Le 30 janvier le Gouvernement anglais publiait un Livre Blanc où il renouvelait ses doléances et le 4 février, M. Macmillan ne dissimulait pas sa contrariété à M. Dulles qu'il chargeait de faire pression à Bonn et à Paris pour y arracher de nouvelles

concessions. Certains esprits réalistes, il est vrai, estiment maintenant avec l'*Economist* que l'Angleterre devrait s'associer au Marché commun sous peine de voir certains pays du Commonwealth conclure des accords particuliers avec les Six.

***

Le 4 décembre, M. Selwyn Lloyd accusait, aux Communes, la France d'avoir rompu la négociation sur la zone de libre échange. Il signifia que « *si le plan anglais était repoussé il serait difficile de concevoir comment la coopération interalliée pourrait survivre dans le domaine politique et militaire* ». Le lendemain M. Macmillan réitérait ces propos, repris plus tard par M. Lloyd et Sir David Eccles lors des négociations de Paris.

L'attitude très particulière adoptée récemment par le Gouvernement anglais vis-à-vis des Soviets fournit bonne matière aux réflexions. On laissa d'abord entendre que l'Angleterre non seulement pourrait recourir à des mesures de rétorsion contre les produits français et ceux de nos cinq partenaires mais pourrait se déclarer incapable de payer sa contribution aux frais d'entretien des installations de l'O.T.A.N. en Europe (pipe-lines, écrans-radars, installations portuaires, etc.).

Un premier avertissement fut adressé à Bonn. Londres certes avait d'abord déclaré irrecevable l'ultimatum soviétique du 27 novembre au sujet de Berlin, M. Khroutchtchev exigeant, dans un délai de six mois c'est-à-dire à la date du 26 mai, le départ des Alliés. Mais, contrairement aux idées du Chancelier allemand, le Cabinet anglais se déclara en faveur d'une négociation générale avec les Soviets. Il promit d'étudier soigneusement le plan Rapacki de neutralisation de l'Allemagne [1]. Il assura les Soviets que les Alliés ne se prévaudraient pas de leur évacuation de l'Allemagne de l'Est pour avancer leurs propres lignes vers l'Est. Il ne repoussa pas l'idée de la coexistence au sein d'une Confédération germanique du régime de l'Allemagne communiste et de celui de l'Allemagne de l'Ouest. Avant tout il faut sortir de l'immobilisme, dit-on à Londres, il est impossible de songer au maintien perpétuel des Alliés à Berlin ; on doit adopter une attitude plus « flexible » à l'égard des Soviets. On eut à l'époque l'impression que l'Angleterre entendait faire dépendre le plein fonctionnement de l'alliance atlantique du ralliement de ses partenaires allemand et français à la solution de la zone de libre échange. L'ambassade britannique à Bonn déclara dans son « Bulletin d'Informations » que cette question devait avoir priorité d'urgence sur le problème de Berlin.

C'est alors que, après le voyage du sénateur américain Humphrey à

1. Dont M. Robert d'Harcourt a montré les dangers dans la *Revue de Paris* de mai 1958.

Moscou, M. Anastase Mikoyan, le numéro deux de la hiérarchie soviétique, entreprit son voyage aux Etats-Unis. Le dialogue russo-américain, que redoutait la diplomatie britannique, se trouvait engagé. Pour empêcher la prolongation de ce tête-à-tête du côté anglais on se hâta d'intervenir. M. Macmillan approcha *proprio motu* le Kremlin en sollicitant une invitation de se rendre à Moscou, « pour rendre la visite faite à Londres au printemps 1957 par M. Khrouchtchev et l'infortuné Boulganine ». Mais M. Macmillan n'avait pas informé le général de Gaulle et le chancelier Adenauer de cette initiative. C'est le 2 février que M. Rostchine, le chargé d'affaires soviétiques portait à M. Selwyn Lloyd l'acquiescement du Kremlin. Le lendemain, M. Macmillan annonçait à la Reine son intention de se rendre à Moscou, pour une dizaine de jours, le 20 février. Le 3 février, M. Dulles, venu à Londres, se ralliait, sans enthousiasme, à la décision du chef du Gouvernement anglais. On comprend que le Gouvernement français en l'apprenant, ait fait déclarer que « ce n'était pas isolément mais en accord avec tous les alliés que l'on trouverait la façon de négocier avec Moscou ». M. Macmillan s'était d'abord flatté d'aller à Moscou en plénipotentiaire de l'Occident. Il ne s'y rendra décidément qu'en voyage d'« exploration » [1]. Selon la presse anglaise il a l'intention de préparer le terrain pour une vaste expansion du commerce anglo-soviétique. Ne s'agirait-il pas là d'une riposte au Marché commun ? « Les Anglais, écrivait le *Monde*, le 3 février, ont un peu trop tendance à ne pas se dégager de leurs préoccupations commerciales ».

La presse officieuse anglaise, *Times* en tête, s'est indignée de certains commentaires prêtant à M. Macmillan des calculs électoraux. Il est pourtant clair que le Premier britannique a voulu à la veille d'un appel au peuple anglais, gagner par une politique de conciliation vis-à-vis des Soviets, une opinion publique très pacifiste mais, du point de vue européen le moment était-il bien choisi pour une pareille initiative ?

Du côté français et allemand on ne manqua pas de souligner les inconvénients de la précipitation britannique. Elle est d'autant plus surprenante qu'on ne se fait pas à Londres d'excessives illusions. « *Ce que veulent les Russes,* écrivait le *Manchester Guardian, c'est, non pas un règlement mais une véritable capitulation des Alliés. Leur projet, c'est d'arracher l'Allemagne à l'alliance atlantique en la désarmant, en la neutralisant, donc en lui refusant le droit de conclure des alliances politiques et économiques, en la maintenant divisée et en lui imposant la renonciation définitive aux territoires d'outre-Neisse et d'outre-Oder.* »

Le Labour party, par malheur, est acquis à cette thèse. M. Gaitskell l'a dit : « *Les perspectives de règlement européen sont négligeables si l'on permet à l'Allemagne de rester membre de l'alliance atlantique* ». Dans les milieux conservateurs l'idée fait son chemin. Après tout c'est Sir Anthony Eden qui, le premier, à Genève en 1955, lança le plan

1. Quand ces lignes paraîtront M. Macmillan aura gagné la Russie.

d'armements limités. Repris ensuite par l'Américain Kennan, puis relancé par le ministre polonais Rapacki en 1958, le projet a été approuvé avec chaleur par le *Times* qui y voyait « *la clef destinée à ouvrir les portes de la confiance* ». Il enthousiasme toute une école où figurent en bonne place le capitaine Liddel Art et le clan isolationniste. Le *Daily Express* recommande de se désintéresser totalement de Berlin. Le *Sunday Graphic* proposait qu'Anglais et Américains évacuent l'Europe. La neutralisation de l'Allemagne a trouvé de nouveaux adeptes depuis que certains y voient le moyen d'arracher la République fédérale à la fois au Pacte atlantique et au Marché commun. Même chez les Tories, nombreux sont aujourd'hui ceux qui sont disposés à payer un compromis avec Moscou au prix de la neutralisation de l'Allemagne, c'est-à-dire du démantèlement de l'Alliance atlantique.

Le *Sunday Times* a expliqué pourquoi : après tout, l'O.T.A.N. est une machine de guerre, un système destiné à mener la guerre nucléaire totale. Or, on en arrive de plus en plus à la conviction que l'engin atomique, l'épouvantail suprême est devenu si terrible qu'il exclut désormais la possibilité d'un conflit. Donc l'O.T.A.N. perd de sa raison d'être, et la nécessité d'y inclure l'Allemagne s'évanouit.

Ainsi agite-t-on à Londres la question du « dégagement » c'est-à-dire, en dernière analyse, de l'abandon du vieux Continent par les Anglo-Américains.

L'initiative de M. Macmillan a pourtant provoqué des réserves. M. Henry Fairlie, dans le *Daily Mail* a mis en garde le Premier britannique : « *N'a-t-il donc rien appris des leçons de l'Histoire, a-t-il perdu le souvenir de Téhéran, de Yalta, de Potsdam ? Son entreprise risque d'encourager les efforts des Soviets à diviser le camp allié.* »

M. Macmillan a précisé qu'il avait hâte de se rendre en Russie soviétique, pour écouter, pour apprendre. Que lui faut-il savoir ? que les dirigeants du Kremlin ont juré la perte du Monde occidental ?

Un commentateur suisse, M. Bovy, redoute que l'entreprise ne soit le prélude de quelque Munich oriental. Il serait désastreux que l'Angleterre se tienne à l'écart de l'Europe. Il serait fâcheux qu'elle s'engage avec la France dans une rivalité qui selon *Time and Tide*, risquerait fort de ne pas se borner à l'Europe et pourrait s'étendre à l'Afrique.

Dans l'ensemble la politique anglaise, on le voit, peut susciter des inquiétudes. Elle paraît s'éloigner de l'esprit de l'Entente cordiale à laquelle, lorsqu'elle a été strictement respectée, nos deux pays ont dû de survivre. Nous ne pouvons que souhaiter ici un revirement qui rapproche l'Angleterre de l'Europe des Six. Cette Europe, si l'Angleterre s'y associe, peut, avec l'aide américaine, tenir tête à la menace soviétique. Mais si l'union ne se fait pas entre Occidentaux, on peut redouter le pire.

RAYMOND LACOSTE

# LA VÉRITABLE PÉRICHOLE
## ET SA LÉGENDE

par MICHEL BERVEILLER

Le nom de Lima, pour beaucoup d'entre nous, est inséparable de celui de la Périchole. Association abusive a bien des égards ; justifiée pourtant dans la mesure où elle suggère l'extraordinaire importance des femmes dans la vie de cette capitale. Il n'en est pas au monde où leurs charmes soient l'objet d'un culte aussi fervent. Je n'eus pas de peine à m'en convaincre au cours d'un séjour qui, par la grâce du hasard, s'est précisément situé entre deux élections mémorables à la dignité de « Miss Univers » : celle d'une Française, M^lle^ Christiane Martel et celle d'une Péruvienne, la señorita Gladys Zender.

Le premier de ces événements suscita un tel intérêt que la lauréate française fut invitée à Lima, où sa brève apparition déchaîna l'enthousiasme. Toute la semaine qui suivit son arrivée fut déclarée *de la Belleza* et vit défiler, en effet, sur les avenues et dans les grands hôtels, les beautés gagnantes d'une autre compétition, organisée conjointement par un grand quotidien et par une manufacture de savon. L'opinion se passionnait pour ces divinités éphémères et les journaux les plus graves leur consacraient des pages entières, où étaient comparés dans le plus grand détail les mérites de leurs yeux, de leurs cheveux, les plus subtiles inflexions de leurs lignes. On pouvait croire à une fièvre annuelle ; mais non. A quelque

— Ci-dessus maison de la Périchole, d'après un dessin de Max Radiguet.

temps de là — et sans attendre le Carnaval, autre prétexte à une prolifération de royautés — surgissaient tour à tour : la reine de l'Université, ou de tel collège, ou de tel club, la reine des Postes, la reine des Tabacs. Jamais je n'avais vu se succéder autant de reines que dans la Ville des Rois. Et je songeais aux « femmes choisies » des temps incaïques, où l'usage existait déjà de classer les femmes selon leurs attraits.

Ceux des Liméniennes ont été trop souvent célébrés par les voyageurs pour que Lima ne soit pas jalouse de soutenir sur ce point sa réputation. On la desservirait en l'exagérant. Il serait trop beau que toutes les Liméniennes fussent jolies, comme certains récits de voyage ont fini par le faire croire. Mais quand elles le sont, c'est au point qu'on ne voit plus qu'elles et c'est là, sans doute, la raison d'une si flatteuse illusion. La Liménienne à la fois typique et jolie offre, sans conteste, la plus gracieuse démonstration de ce que peut le métissage du sang espagnol et du sang indien : des cheveux et des yeux très noirs ; un teint de brugnon dont la fraîcheur et la matité doivent beaucoup — et font pardonner — à l'humidité ambiante ; des proportions exquises, notamment des pieds et des mains d'une extrême délicatesse. On ne saurait moins louer la démarche dansante et la grâce des gestes.

Pour apprécier comme il se doit la vénusté des Liméniennes, ce n'est pas dans la rue qu'il faut les observer, ni dans les salons, mais dans les églises. Que leur piété soit feinte ou sincère, profonde ou — comme on l'a beaucoup dit — toute superficielle, il serait téméraire d'en disputer. Le sûr, c'est que la dévotion leur sied à merveille, comme les mantilles dont elles se coiffent pour la messe et les vêtements plus sombres, plus austères, qu'elles portent à cette occasion. Le profit que leurs charmes tirent d'artifices destinés, en principe, à les dérober, aide à imaginer la séduction, attestée par tous les voyageurs, des *tapadas* (femmes voilées) au cours des deux siècles derniers. Les deux pièces principales de leur vêtement étaient la *saya* et le *manto*. La *saya*, longue jupe de satin plissé, de couleur foncée, descendait jusqu'aux pieds ; elle n'en était pas moins immodeste, affirme-t-on, par la façon dont elle entravait le jeu des chevilles et gainait les hanches. Quant au *manto*, plus remarquable encore, c'était un grand châle, également plissé, de soie noire, fixé par derrière à la taille et ramené sur la tête et sur le buste, de façon à couvrir presque tout le visage dont on ne laissait voir qu'un œil. Mais cette moitié de regard, quel parti n'en tirait-on pas !

Cela dit, qu'on n'aille pas croire que toutes les femmes de Lima, ni même la plupart d'entre elles, soient essentiellement frivoles, sensuelles, intéressées, comme leur en font trop souvent grief ceux-là mêmes qui portent le jugement le plus favorable sur leurs attraits physiques. Il est bien des preuves du contraire : le sérieux qu'elles apportent à leurs devoirs de mères ; l'intérêt et la part qu'elles ont pris à la vie politique, bien avant de devenir électrices. Quant aux vertus religieuses où elles peuvent atteindre, qu'il suffise pour s'en convaincre d'évoquer leur Sainte vénérée entre toutes. Car

Lima est pour les Liméniens la ville de Sainte Rose bien plus que celle de la Périchole. Mais il ne leur déplaît pas de mettre en parallèle ces deux noms, comme pour suggérer la diversité des aspects que peut revêtir le génie de leurs concitoyennes.

⁂

Ce n'est évidemment pas à la gloire toute chrétienne d'Isabelle Flores Oliva (Sainte Rose) que pouvait prétendre, en dépit d'une fin édifiante, l'aimable pécheresse, dite la Périchole, de qui nous voudrions tâcher de découvrir le vrai visage à travers une tradition mythique et contradictoire. Prosper Mérimée, car c'est lui qui donna la chiquenaude initiale au mythe, n'en prévoyait certainement pas la fortune quand, tout jeune, il en recueillit quelques éléments de sources encore mal connues, et que, pour le plaisir de taquiner les bigotes du noble Faubourg, il en fit le petit chef-d'œuvre qu'on sait [1].

Micaela Villegas — qu'il appelle à tort Camila — était liménienne de naissance, elle aussi. Ce point a été longtemps discuté. Dans le charmant petit livre, d'un français élégant et pur, qu'il a consacré à l'actrice, M. Ventura Garcia Calderón demeure du parti de ceux qui la faisaient naître dans la *sierra*, près de Huanuco. Cette origine provinciale prêtait à des variations pittoresques sur le thème indigéniste ainsi qu'à des spéculations d'ordre sociologique. Mais il a fallu en rabattre. D'après l'exact historien Raul Porras [2] il est désormais établi que Micaela naquit bel et bien — non point en 1739, comme on l'a longtemps cru, mais en 1748 — à Lima. En font foi son testament, révélé par Andrés Echevarria en 1928 et son acte de baptême découvert en 1942 par M. Porras lui-même. Il reste évidemment permis de supposer qu'elle-même, par coquetterie, a falsifié le lieu et la date, sur ces deux pièces. Son père et sa mère étant de condition modeste, Miquita reçut vraisemblablement une éducation très sommaire et ne dut son éblouissante carrière qu'à ses talents innés.

Sa beauté même a fait l'objet de controverses. Ricardo Palma, si galant d'ordinaire pour les dames qu'il met en scène dans ses *Traditions péruviennes*, affirme qu'elle avait le visage camus et grêlé. On l'a répété après

1. Rappelons-en les données caractéristiques. La Périchole s'est mis en tête d'obtenir que le vieux vice-roi lui fasse don d'un fastueux carrosse pour se rendre à une cérémonie religieuse. Or le vice-roi vient d'être informé des infidélités de sa maîtresse. Il commence par refuser. Mais, à la fin d'une scène où la comédienne déploie tous ses artifices, il accepte. La voilà donc partie pour la cérémonie en cet équipage, au grand scandale des bégueules de Lima. Mais on apprend dans une scène finale — où l'auteur insinue que l'archevêque lui-même se laisse gagner aux séductions de l'actrice — que, par une nouvelle fantaisie, la Périchole a aussitôt fait don à l'Eglise du carrosse vice-royal, pour qu'il soit désormais employé à porter aux moribonds le Saint-Sacrement. (Première édition : 1829.)

2. Beaucoup des précisions qui suivent ont été empruntées à l'article de R. Porras, *De Mérimée à Palma*, publié dans la revue *Cultura*, n° 1 (1956).

lui. Faute de portraits authentiques, mieux vaut s'en rapporter au seul de ses biographes qui dit l'avoir connue, à vrai dire lorsqu'elle n'était plus à l'âge triomphant. Or, d'après celui-ci (José Antonio de Lavalle), le charme qui émanait d'elle était parfaitement étranger aux canons de la beauté classique. Elle avait, assure-t-il, une peau ambrée, des yeux couleur d'acier très mobiles sous de longs cils, de beaux cheveux noirs, des formes sensuelles, des pieds minuscules, enfin une vivacité de mouvements accordée à la vivacité de son esprit. Après tout, ce n'est pas si mal. Convenons, en somme, qu'à défaut de beauté strictement dite, la « petite chienne métisse » (telle est la traduction littérale de *Perri-choli*) devait avoir ce que nos grands-pères appelaient « du chien ».

On ignore tout de ses premières années, et presque tout de ses premières amours. Un libelle de l'époque veut que son premier amant ait été un certain Mota. De son côté, le navigateur Lafond de Lurcy [1] soutient qu'elle devait son sobriquet à « un Français qui, après avoir été son amant et s'être ruiné pour elle, devint son mari. » « Il était, précise Lafond, subrécargue d'un navire de Cadix et, dans ses moments d'amoureuse désolation, il l'appelait Perri Choli... » Rapprochant ces deux témoignages et une autre allégation du libelle cité, d'après laquelle Miquita aurait toujours marqué une préférence pour les marins *galos* (gaulois), Raul Porras en induit que Mota, le premier amant de Villegas, pourrait bien avoir été Français. Hypothèse flatteuse, certes, à notre amour-propre national, mais non moins douteuse que le premier « mariage » allégué par Lafond et que rien, jusqu'à présent, n'a authentifié.

Le sûr, c'est que Miquita commença très jeune sa carrière de chanteuse, de danseuse et de comédienne, sur la scène du *Coliseo de Comedias* (derrière *San Agustin*), que le voyageur W. B. Stevenson connut encore au début du XIXe siècle. Elle n'en était donc pas à ses premières armes dans la carrière du théâtre et de la galanterie quand eut lieu, vers 1767, sa rencontre avec le vice-roi, don Manuel Amat y Junient Planella Aymerich y Santa Pau. Mais elle n'avait pas encore vingt ans, et lui, plus de soixante.

Ce vice-roi, trente et unième de la série — et de qui le gouvernement, dura de 1761 à 1776 — n'était pas du tout le barbon paresseux et inepte qu'a forgé Mérimée. Ses portraits officiels (celui de la *Quinta de Presa*, à Lima, et celui de l' « Hôtel de la Vice-Reine » sur la *Rambla de las Flores*, à Barcelone) font voir un visage large et sanguin de jouisseur, un menton empâté, mais des yeux relevés vers les tempes, dardant un regard vif. Sauf en amour, c'était le contraire d'un sot.

Homme de guerre autant que d'administration, il avait fait ses preuves au Chili contre les Indiens récalcitrants, avant d'être promu à la vice-royauté du Pérou par Ferdinand VI. Architecte et urbaniste de vocation, il ne se borna pas à parfaire les fortifications de Lima ; il prit une part

1. Gabriel Lafond de Lurcy. *Voyage autour du Monde* (1843), t. II, p. 366 et suiv.

très personnelle et très active à la reconstruction et à l'embellissement de la ville. Outre la *Plaza de Toros* et une petite arène pour les combats de coqs (aujourd'hui disparue), il construisit des hôpitaux, embellit le palais, dessina ou fit réparer des églises et ne négligea pas, comme bien l'on pense, le « Colisée de Comédies ». Ses deux ouvrages les plus célèbres demeurent, dans le quartier du Rimac, l'*Alameda de los Descalzos*, promenade élégante de naguère, et l'étrange « Promenoir des Eaux » destiné, dit-on, aux bains de la Périchole, mais qui resta inachevé après le départ du vice-roi.

C'est à lui qu'il incomba, en 1767, d'expulser les Jésuites, par ordre de Charles III. De là, vraisemblablement, des ressentiments qui ne seraient pas étrangers à la campagne de libelles déclenchée contre lui avant son rappel. Sa moralité, certes, n'était pas à la hauteur de ses talents ; du moins exigeait-il la vertu des autres. Palma conte qu'il n'hésita pas à faire ouvrir au port du Callao des caisses de chocolat, d'une lourdeur suspecte, adressées à un père provincial de la Compagnie de Jésus, et qu'on trouva dans chaque boule de chocolat une once d'or. Mais, de son côté, il ne se privait pas de faire passer du Chili en Espagne, pour son propre compte, trois millions du même métal dans des caisses qui étaient censées contenir du tabac ; et il ne se montra pas moins habile dans le trafic des emplois civils. Tout cela n'empêcha pas le « jugement de résidence » rendu, au terme de son mandat, par les autorités écclésiastiques, de proclamer qu'il avait « donné les plus grands exemples de religion », en s'attaquant à la dépravation des mœurs de Lima, en dénonçant et en châtiant les amours irrégulières — ce qui ne laisse pas d'être assez piquant.

Sa passion sénile pour Micaela Villegas couronne, ou plutôt découronne, une longue carrière amoureuse. La Périchole, très dépensière, eut certainement une large part aux exactions qui ont été reprochées à don Manuel. Lui fit-elle commettre toutes les excentricités qu'on prétend ? Le força-t-elle, comme l'assure tel voyageur (Stevenson), à se lever au milieu de la nuit, en chemise, pour donner du fourrage à ses mules ? Ou, comme renchérit tel autre, à descendre dans le même appareil vers la Plaza Mayor « pour puiser à la fontaine un verre d'eau, de la seule qui pût en ce moment-là étancher sa soif » ?

Que n'eût pas fait une telle femme pour mieux jouir de son pouvoir ! Assurée du sien, elle se croyait tout permis. Certain soir, sur la scène du Colisée, son partenaire avait fait en aparté une comparaison, qu'elle jugeait offensante, entre elle et l'une de ses rivales. Piquée au vif, la Périchole cravacha l'acteur au travers du visage. Scandale ; on baisse le rideau, et le vice-roi se retire de sa loge sur la pointe des pieds. Mais cette fois la mesure est comble : il signifie à la Périchole que tout est fini entre elle et lui. Suit une brouille d'un an environ.

Mais non ; tout n'était pas fini ; tout reprend, plus follement que jamais, dès septembre 1775 et cela dure pendant les quinze mois qui précèdent le départ d'Amat pour l'Espagne. Cette période marque l'apogée de la

favorite et c'est là qu'il conviendrait de placer l'épisode fameux du carrosse. Etait-ce vraiment un carrosse ou une simple calèche ? S'en servit-elle à l'occasion de la Fête-Dieu ou de la Portioncule ? Aussitôt après, en fit-elle don, pour porter les Saintes Espèces, à l'archevêque ou à un simple prêtre de la paroisse de San Lazaro ? Ces points sont discutés par les doctes. L'important et le vraisemblable, sur quoi presque tous s'accordent, c'est que la Périchole se serait fait donner par Amat un équipage de luxe pour se rendre à la cathédrale, et qu'à son tour elle en aurait fait don à des gens d'Eglise.

N'est-ce pas là ce qui aurait inspiré le geste d'une autre rivale de la Périchole, Maria Castellanos ? Ricardo Palma, qui la préfère à Miquita, conte que La Castellanos avait, elle aussi, un ami libéral, grand d'Espagne. Elle possédait, au surplus, un petit chien de manchon qu'elle promenait partout. Or, elle imagina de se rendre à la Fête du Rosaire très sobrement vêtue, contre sa coutume, mais accompagnée d'une servante qui tenait dans ses bras le bichon, paré d'un collier d'or massif incrusté de brillants énormes. La procession terminée, la Castellanos aurait offert la petite bête avec sa parure à l'un des hôpitaux de la ville. Geste de surenchère, plus amusant qu'édifiant. Celui de la Périchole est plus énigmatique : en se dessaisissant du fameux carrosse, a-t-elle cédé à une impulsion profonde, ou bien s'est-elle bornée, ainsi que Mérimée le laisse entendre, à satisfaire un caprice qui, du même coup, devait lui assurer la sympathie de la population tout entière, en particulier du clergé, et la satisfaction de jouer un nouveau tour, assez subtil, au vice-roi ? Pour en décider il faudrait posséder certaines données, qui nous manquent.

On sait seulement que bientôt après, Manuel Amat était remplacé au palais par un nouveau vice-roi, Manuel de Guirrior. Suivant l'usage, le vice-roi partant dut, à Lima, rendre compte de sa gestion dans un « jugement de résidence », où il fut assez malmené par l'aristocratie pour sa politique somptuaire [1] ; mais seuls l'alcade et une autre personne firent allusion à ses amours publiques avec la comédienne : tous les autres témoins demeurèrent parfaitement discrets sur ce chapitre. Amat accorda quelques mois encore aux amours, puis il se retira, le 4 décembre 1776, dans sa Catalogne natale, non sans avoir laissé à Micaela l'espoir qu'elle irait un jour l'y rejoindre. En fait il épousa, septuagénaire, l'une de ses nièces qu'il installa dans le beau palais dit « de la Vice-Reine », à Barcelone, et mourut peu après.

Quant à la Périchole, aussitôt parti son puissant protecteur, les vengeances et la médisance publique se déchaînèrent contre elle. Des pasquins circulèrent, dont le *Drama de los Palanganas* (Drame des M'as-tu-vu), pédant, violent et au total assez insipide, où les allusions à « La Perri » donnent lieu à des variations injurieuses sur le thème de la *putaneria* ;

1. Cf. *Memoria del gobierno de Manuel Amat y Junient*, publié par V. Rodriguez Casado et F. Perez Embida (Séville, 1947).

mais le pamphlet s'en prend surtout au vice-roi lui-même. L'autre document qui a survécu est la complainte, ironiquement attribuée à la comédienne, que Palma reproduit intégralement, et qui commence ainsi :

*Voici qu'est morte l'espérance*
*De tous mes désirs,*
*Tandis que s'éloignent les feux*
*De mon doux Phébus...*

Il serait, en effet, naïf de voir dans ces strophes l'expression sincère des sentiments de la Miquita. Pendant l'intermède qui précéda son retour en grâce elle avait allégrement, et publiquement, remplacé son vice-roi par un colonel. Mais elle gardait des premières années de la liaison vice-royale un fils, qu'Amat reconnut et qu'il gratifia, à défaut d'autres biens, de son prénom. C'est à ce gamin, jouant dans le patio de la demeure où s'entassait toute sa famille maternelle, que l'aïeule adressait cette phrase, restée célèbre à Lima : « Ote-toi du soleil, petit ; car tu n'es pas n'importe qui, mais *hijo de cabeza grande.* » (Littéralement : fils de grande tête.) Ce fils devait donner du fil à retordre à la favorite assagie. Elle l'envoya en Espagne, où il resta peu. A son retour, ses amours plébéiennes inquiétèrent sa mère, au point qu'elle le fit mettre sous les verrous. Il se marie enfin et l'on perd sa trace.

Cependant elle-même avait eu d'autres liaisons. La plus sérieuse, car c'était en même temps une association d'intérêts, fut avec le Navarrais Echarri, devenu codirecteur avec ellé d'une entreprise de spectacles, Mariée, en 1795, et décidément embourgeoisée, elle procède alors avec Echarri à la liquidation de leur commune entreprise, met en vente ou en location ses maisons, en acquiert d'autres. Une fois veuve, elle distribue son temps entre les affaires et la dévotion. Elle meurt en 1819, pieusement, dit-on, non sans avoir légué une partie de ses biens à des œuvres charitables.

La Périchole aurait donc eu une vieillesse et une mort chrétiennes. Et même, comme il arrive à tant de femmes galante qui se sont rangées sur le tard, il est probable qu'elle donna quelque peu dans la bigoterie et la pruderie ; son attitude envers les fredaines de son fils le donne à penser. Mais de ce qu'on sait de ses dernières années il n'est rien qui permette de la considérer, même alors, comme une sainte. Surtout rien n'autorise à regarder l'épisode du carrosse (si tant est qu'il ait vraiment eu lieu) comme le début d'une conversion profonde et définitive. Il se peut que ç'ait été mieux qu'une passade et qu'elle ait éprouvé, sur le moment, une émotion plus sincère que Mérimée ne le suggère, à la vue d'un pauvre vieux prêtre portant à pied le viatique. Mais ce n'est pas de cet instant, tant s'en faut, que date son changement de conduite. De beaux jours et de belles nuits l'attendaient encore, avec Don Manuel et quelques autres.

Il n'y a guère moins d'arbitraire à nous montrer en elle une révolution-

naire avant la lettre, comme le font quelques-uns de ses admirateurs posthumes. L'un d'eux n'hésite pas à imaginer un roman platonique entre elle et Pablo de Olavide. Encore toute enfant elle aurait vu Don Pablo et depuis lors cette virile figure n'aurait cessé d'obséder son cœur. Qu'elle ait été précoce, on le veut bien ; le malheur est que, en 1748, quand Olavide se rendit en Europe — en France notamment — pour y conspirer contre l'Espagne, Micaela venait à peine de naître. Il n'est certes pas indifférent que ses amours avec le vice-roi se situent au début du bouillonnement intellectuel et social qui précéda l'Emancipation. Elles ont pu contribuer, dans une certaine mesure, au discrédit où commençait de sombrer la représentation officielle de l'Espagne.

On peut même admettre que dans des conflits opposant les philosophes novateurs aux mainteneurs de l'ordre établi, la Périchole ait favorisé les premiers. Mais n'est-ce pas aller un peu loin que de voir, dans l'exploitation à laquelle Miquita soumit elle-même le représentant du roi d'Espagne, la revanche systématique de la gent à peau cuivrée contre les *chapetones* à peau blanche ? Après le départ du vice-roi, la Périchole enrichie, mère d'un fils de *cabeza grande*, ne pouvait qu'être du côté des classes possédantes et dirigeantes. Non, décidément, malgré ses origines plébéiennes, Micaela Villegas n'eut rien d'une agitatrice. Non-conformiste par métier, frondeuse de tempérament, elle fut contre les pouvoirs dans la mesure où elle ne pouvait pas en profiter, mais pas davantage. C'est du moins ce qu'on peut inférer, jusqu'à nouvel ordre, des documents authentiques, en nombre assez réduit, que l'on possède sur sa personne.

Pourtant, depuis que la comédie ambiguë de Mérimée relança au Pérou même l'intérêt que la Périchole avait cessé d'y susciter, les Péruviens qui ont écrit d'elle ont beaucoup fait pour solliciter sa légende, soit du côté de l'action sociale, soit dans le sens de la dévotion. Réduire l'héroïne aux dimensions de la frivolité, de la galanterie espiègle et d'un talent mineur, peu s'y sont résignés comme Ricardo Palma. Avant lui, Antonio de Lavalle avait entrepris de réhabiliter la mémoire de la comédienne, en particulier sur le plan moral. Longtemps après, dans une biographie qu'il avoue lui-même très romancée, Luis Alberto Sanchez a mis l'accent sur les aspects « révolutionnaires » de son personnage, dont il a presque fait un précurseur de l'*A.P.R.A.* [1]. D'autres, comme Ventura Garcia Calderón, se sont ingéniés à concilier l'une et l'autre tendance.

⁂

En France, cependant, continuait à prévaloir la version frivole, accréditée par Mérimée. Sa charmante « saynète » — qui ne fut représentée qu'en 1850, et non sans causer quelques remous — n'y fut pas moins l'objet de curieuses métamorphoses, qui n'ont jamais eu pour effet de rap-

1. *Alianza Popular Revolucionaria Americana*, parti naguère subversif.

procher la Périchole ni son entourage de la vérité historique. Toutes réserves faites sur l'authenticité de l'épisode même du carrosse et sur l'interprétation tendancieuse qu'il en avait, sinon donnée, du moins suggérée, Mérimée n'avait que légèrement altéré la vérité : il prénomme la comédienne « Camila » et donne au vice-roi un nom, « Andrés de Ribera », entièrement imaginaire. Il fait de l'archevêque un simple évêque. Il suppose qu'à cette époque il n'y avait en tout que « cinq voitures » à Lima — alors qu'il en existait depuis longtemps bien davantage. Quant à la date de l'événement, prudent, il se borne à indiquer : « La scène est à Lima en 17... » Les imitateurs successifs de Mérimée se sont montrés bien moins circonspects.

La première fois que le célèbre personnage de la Liménienne accommodé au goût français parut sur la scène, ce fut en 1835, au Palais-Royal, dans une comédie mêlée de chants, intitulée *La Périchole*, que Théaulon et Desforges avaient fabriquée pour l'actrice Déjazet. Les auteurs reconnaissaient franchement avoir pris « l'idée première » de leur ouvrage chez Mérimée, et, tout en affectant plus que lui le respect de la vérité historique [1], ils ne prenaient pas moins de libertés avec elle. Ici le vice-roi s'appelle « Fernando de Ribera » et l'évêque — son oncle — « Don Garcia » (*sic*). Le nom, garanti authentique, de la Périchole, est devenu « Leonora Aguirre ». Le vice-roi n'est plus un vieillard podagre, mais un homme jeune (ce qui ôte beaucoup au comique du rôle), et c'est un accident de chasse, causé par un « tigre », qui le retient au palais en ce jour de fête. Au demeurant, il est fiancé contre son gré à une noble dame qu'on attend d'Espagne. L'invention la plus marquante des auteurs consistait à faire paraître la Périchole, après la donation du carrosse, dans un groupe de « jeunes filles converties » et nouvellement baptisées, qui venaient saluer le vice-roi. Est-ce donc la thèse édifiante, à la péruvienne, qu'on va voir triompher ? Au moment où va se retirer le groupe des catéchumènes, « une seule en défilant sort des rangs, vient se placer devant le public, entrouvre son voile... » C'est la Périchole, qui chante, face au public, sur l'air de *L'Angelus* :

*En pénitente devant vous,*
*Ici, messieurs, je me présente...*

Mais c'est une pénitente pour rire, puisque « malgré les habits que voilà » et « la ferveur qui [la] dévore », elle ajoute :

*Pour vous plaire, je le sens bien,*
*Je suis prête à pécher encore* (bis) ;

1. Ce sont Théaulon et Desforges — et non, comme on dit parfois, Mérimée — qui ont inventé le « jésuite portugais José Pineïros », auteur d'une *Histoire du Pérou*, de laquelle ils prétendent, en leur préface, citer un extrait : « Ce jour-là, 8 septembre 1761... », etc.

et tandis qu'elle s'agenouille à son tour devant le vice-roi, le rideau tombe. On voit que la tendance antidévote, loin de s'atténuer, s'accentue.

*La Périchole* de Meilhac et Halévy est, sous ce rapport, moins irrévérencieuse, mais elle n'est pas moins désinvolte à l'endroit de la véracité. Cette fois, la comédienne est devenue chanteuse des rues. Contrainte par la nécessité, elle se résigne à quitter son partenaire Piquillo pour se rendre aux avances du vice-roi (resté *don Andrés*). La lettre qu'elle écrit alors pour justifier sa trahison fournit à Offenbach le thème d'une de ses plus gracieuses romances :

*O mon cher amant, je te jure*
*Que je t'aime de tout mon cœur...*

Mais Piquillo n'est pas de ceux qui estiment que le partage avec Jupiter n'a rien du tout qui déshonore et, comme la lettre ne lui parvient pas, il se pend. On le dépend. Puis on le grise et l'on profite de ce qu'il est ivre pour le marier officiellement à la nouvelle favorite ; car un certain « règlement » exige qu'elle ait un mari, le vice-roi étant célibataire. Suivent des quiproquos assez burlesques. Quand il comprend enfin qu'on s'est joué de lui, Piquillo insulte sa maîtresse infidèle. On le met alors au cachot. La Périchole vient l'y retrouver. Puis, sous un déguisement, le vice-roi, à qui les deux amants faussent compagnie après l'avoir proprement ficelé. On les rattrape. Alors ils entonnent devant le vice-roi une chanson sur le thème de « la clémence d'Augusse » et don Andrés, magnanime, leur pardonne. Cet opéra-bouffe, créé aux Variétés en 1868 et souvent repris par la suite, a même été représenté, en 1878, à Lima. La musique est du meilleur Offenbach, et l'affabulation loufoque à souhait. Cet ouvrage a probablement contribué plus qu'un autre à populariser en France l'image de la fameuse Liménienne ; mais combien déchue ! Ce n'est plus la spirituelle favorite, émule exotique de la Pompadour, mais une pauvre petite catin qui aime tendrement son homme et que le besoin seul a réduite à se prostituer en haut lieu.

Il suffit de mentionner pour mémoire Maurice Vaucaire qui, en 1893, éprouva bien inutilement le besoin de mettre la bonne prose de Mérimée en méchants vers. Mérimée — alors même que les versions péruviennes de l'aventure se sont multipliées entre temps — c'est encore et toujours de lui que dérivent, en France, les formes renaissantes du mythe, dans tous les genres [1]. Et même en dehors de France, comme le montre assez *The Bridge of San Luis Rey* (1927) de l'Américain Thornton Wilder, œuvre très séduisante, où la marque française est sensible, par surcroît, dans les épîtres à la Sévigné d'une certaine marquise.

1. Citons, sans le connaître, un opéra-comique : *Le Carrosse du Saint-Sacrement*, avec musique de lord Berners (1925). Au cinéma, Jean Renoir a donné *Le Carrosse doré*, ouvrage estimable mais dénué de toute vérité historique et locale.

*
**

Enfin, une place spéciale doit être faite à deux voyageurs français, écrivains d'occasion mais — le second surtout — nullement négligeables, qui ont mêlé à leurs souvenirs de Lima ceux qu'ils y avaient recueillis sur la Périchole.

Le premier, Gabriel Lafond de Lurcy, au cours d'une carrière de navigateur qui devait s'achever dans les assurances maritimes, se trouva deux fois à Lima : d'abord en 1821, quand San Martin venait d'y faire son entrée victorieuse ; puis en 1828. Il ne dit pas quand, ni par qui, il entendit parler de la Périchole. Morte en 1819, son souvenir, en tout état de cause, n'avait guère eu le temps de se défigurer à l'excès. Or Lafond ne laisse pas de signaler, parmi les caprices de la comédienne, l'épisode fameux : *Elle s'était, dit-il, fait conduire à la cathédrale dans la voiture de la cour et elle jugea fort piquant de donner cette voiture à l'archevêché pour porter le Saint Sacrement.* On serait tenté d'en déduire que Mérimée a connu l'épisode par le truchement de Lafond ; le fait que l'ouvrage de ce dernier a été publié en 1843 n'exclut pas la possibilité d'une conversation antérieure. C'est dans le même ouvrage qu'apparaît le marin français à qui la Périchole serait redevable de son surnom. Malheureusement, l'auteur conclut sur la comédienne en ces termes : « Quand le vice-roi partit pour l'Espagne, elle se détermina à vivre dans une retraite absolue et l'on n'a jamais entendu dire qu'elle en fût sortie. » Cette dernière affirmation jette quelque discrédit sur l'ensemble du témoignage.

Quant à Max Radiguet, qui séjourna à Lima en 1844 et qui, dans ses alertes *Souvenirs de l'Amérique espagnole*, consacre trois pages à la Périchole, il y commet trois « erreurs » : il la prénomme « Mariquita » ; son vice-roi, « Antonio » ; enfin il la fait mourir sept ans avant l'heure. Il rapporte, à son tour, le caprice des mules ; y ajoute, de son cru peut-être, celui du verre d'eau, et s'étend longuement sur celui du carrosse. En tout cas il est plus près de la vérité que Lafond quand, après s'être demandé : *Fut-elle, à l'improviste, touchée de la grâce ?* il répond : *On ne sait, mais il lui restait à égrener au sein des voluptés profanes bon nombre d'années encore dans leur fleur avant qu'on ne la vît abdiquer ses triomphes, vivre pieusement dans la retraite, et consacrer une fortune, fruit de ses coupables faiblesses, à des œuvres de charité.*

*
**

Le cas de la Périchole montre assez la difficulté qu'on éprouve à dégager un visage de Liménienne du mirage propre à Lima. Si nombreuses qu'aient été les galanteries de Miquita de son vivant, c'est peu en comparaison de ses aventures posthumes, et la séduction qui émane encore d'elle doit rendre circonspects à son endroit ceux qui se piquent d'exactitude. Ceci,

du moins, est certain : malgré toute la notoriété, de bon et de mauvais aloi, qu'elle s'était acquise au temps de ses amours avec le vice-roi, son prestige ne serait pas ce qu'il est à Lima si Mérimée n'y avait pas relancé l'insolent carrosse. M. Ventura Garcia Calderón le laisse entendre avec une courtoisie dont nous lui savons gré, quand il écrit de son héroïne : *Par un miracle de l'esprit, elle a reçu la grande naturalisation de la France et la consécration littéraire.* Mais si la « consécration littéraire » engendra un mythe, ce mythe, à son tour, suscita au Pérou l'investigation historique. La biographie de la Péridhole reste aujourd'hui fort incomplète, à la vérité, mais elle pourrait encore s'enrichir d'apports positifs, si, par exemple, on retrouvait quelque portrait de la comédienne (il est peu croyable qu'il n'en ait pas survécu un seul), ou quelques pièces de sa correspondance avec Manuel Amat, ou un acte attestant le mariage auquel se référait Lafond.

Cette histoire, si les Péruviens ont tendance à l'infléchir dans un sens édifiant, ils n'en dissimulent pas pour autant les commencements très profanes. Ils ne sont nullement gênés du contraste et n'y trouvent guère matière à badinage. Ils savent mieux que nous comment une même âme peut se révéler, en tout naturel et sans pharisaïsme, frivole et pieuse, voluptueuse et mystique, tour à tour ou même tout ensemble.

MICHEL BERVEILLER

## CHRONIQUE DES LIVRES

### LE VAUDOU HAITIEN

par Alfred Métraux *(Gallimard)*

Au cours de plusieurs séjours à Haïti — l'un d'eux dura deux ans, de 1948 à 1950 — Alfred Métraux a eu l'occasion d'étudier à fond le vaudou. Jadis, dans l'*Ile Magique*, Seabrook nous en parla en romancier, comme d'une mystérieuse et parfois sanglante saturnale. Alfred Métraux reprend le sujet en ethnographe, c'est-à-dire « avec méthode et prudence ». D'où un ouvrage remarquable, essai de synthèse où l'auteur a tiré parti de toute la littérature préexistante comme de ses propres observations. Le vaudou est, comme on sait, un ensemble de croyances et de rites d'origine africaine (invocation des esprits, possession, magie, etc.), étroitement mêlés à des pratiques catholiques. Après le Concordat de 1860, l'Eglise s'était peu souciée du vaudou. Ce n'est qu'en 1940 que le clergé entama la lutte contre des pratiques « inspirées par le démon ». Sur les péripéties de cette lutte, dont Alfred Métraux a été le témoin personnel, il y a, dans son livre, des pages bien curieuses. La commercialisation touristique du vaudou — du moins autour de Port-au-Prince — le menace peut-être plus sérieusement que les campagnes anti-superstitieuses. Pas plus qu'un paysan français du XIIIe siècle, le paysan haïtien ne peut, de toute façon, vivre sans recourir au surnaturel.

P. F.

*(Suite de la chronique des livres page 131.)*

# LE TESTAMENT DE JOSEPH MALEGUE

par Pierre de Boisdeffre

Le 13 juin 1933, un « Comité de littérature spiritualiste » présidé par M. Henry Bordeaux, décernait le Prix Claire Virenque (3 000 francs) au premier roman d'un inconnu, Joseph Malègue, pour *Augustin ou le maître est là* [1]. Auteur et livre étaient totalement inconnus et l'on aurait bien étonné la critique, si on lui avait appris qu'un des grands livres de l'année (avec *la Condition humaine*, qui allait recevoir le prix Goncourt) était cet interminable roman de 1 225 pages.

Joseph-Marie Malègue était né le 8 décembre 1876 à Latour-d'Auvergne, où son père était notaire. Après des études brillantes (lauréat du Concours général, mention « Très Bien » à son baccalauréat de philosophie), il avait préparé à Paris le concours de l'Ecole normale (il eut à Henri-IV pour professeurs Bergson et Delbos, pour camarades Jacques Chevalier, Henri Focillon, Jérôme Carcopino) — sans succès —, s'était orienté vers le Droit (soutenant, en 1913, une thèse de doctorat sur « le travail casuel dans les ports anglais »), et avait été quelque temps précepteur dans de « grandes familles » (les Talhouet, les la Panouse) avant d'épouser, à quarante-sept ans, une femme remarquable, la première en France qui devint médecin des hôpitaux.

Malègue n'était pas loin de se prendre lui-même pour un « raté » : il avait échoué à Normale et à l'agrégation de Droit ; il avait dû abandonner le barreau, et, pendant la guerre, l'Armée n'avait même pas voulu de lui ! Ses camarades devenaient professeurs de faculté, députés ou écrivains, quand il en était encore à chercher un poste dans une Ecole normale primaire. Aussi se persuadait-il qu'il avait été « réclamé à sa naissance par une dame qui s'appelle la déception ». Ce fut son épouse qui le décida à achever *Augustin*, roman de « la conquête de Dieu et, parallèlement (de) la perte de Dieu », écrit entre 1921 et 1929.

*Augustin* est le roman du génie dans ses rapports avec la création intellectuelle et avec la foi. De même que Julien Sorel est entré pour Stendhal à Polytechnique, Malègue a revêtu son Augustin Méridier des prestiges

1. Editions Spes.

qui lui avaient été refusés : premier prix de philosophie au Concours général, premier à Normale, maître de conférences à la Sorbonne, professeur à Harvard, célèbre dès ses premiers ouvrages. Mais son héros paie ce succès : il perd la foi, et, au moment où il va épouser Anne de Préfailles — grand nom, fortune, rare délicatesse de cœur, amour partagé... — le malheur s'abat sur lui, et il est emporté par la tuberculose. « Aucune faute contre les mœurs, aucun appétit temporel, aucune orgueilleuse nuée n'ont entaché, chez Augustin, les processus intellectuels qui ont abouti à la perte de la foi », mais le sens critique a eu raison de la foi de son enfance. Pour ramener Augustin à Dieu, il lui faudra la souffrance, la méditation douloureuse que la mort lui impose : celle de l'enfant injustement frappé, celle de sa propre mère, enfin la sienne, dans la lumière glacée de Leysin. La souffrance lui rappelle que « la terre n'est pas notre patrie ».

*Augustin* donna à Malègue une audience (le livre en est aujourd'hui au soixante-quinzième mille), à vrai dire limitée au public catholique : l'importance des dialogues philosophiques, la place tenue par l'exégèse, un style, admirable de précision mais plus proche de celui du technicien que du littérateur, et aussi, il faut bien le dire, l'incompréhension ou le silence de la grande critique, limitèrent l'accès du roman, dont l'influence devait s'exercer en profondeur sur des générations d'étudiants [1].

⁂

*Pierres noires*, le roman posthume de Joseph Malègue — qui vient de paraître dix-huit ans après la mort de son auteur, un quart de siècle après sa mise en chantier — souligne davantage encore l'ambition de son auteur et son partiel échec. L'*Opus Magnum* dresse en effet sa vaste nef, aux lignes hautes et pures, mais c'est un *Opus Imperfectum*, un vaisseau à jamais inachevé, ouvert en plein ciel sur un chœur imaginaire.

*Pierres Noires* [2] devait être le « roman vrai » de la sainteté. On y aurait vu le noviciat psychologique et social d'un saint. Depuis sa vingtième année, Malègue pensait qu'il existe « des classes moyennes de la sainteté », que l'imitation des saints entre dans la vocation de ces classes moyennes dédaignées. Dès lors, le problème devenait quasi pédagogique : il s'agissait de montrer comment l'appel de la grâce agit sur une classe étroitement soumise aux *déterminismes* sociaux et comment l'amour de Dieu peut se substituer à l'humble idéal de bonheur terrestre chez ceux qu'il

1. De 1933 à sa mort (décembre 1940), Malègue fit des conférences, collabora à quelques publications catholiques (*La Vie intellectuelle*, *Sept*, *Temps Présent*), publia des ouvrages de spiritualité et, surtout, travailla à ses « Classes moyennes du Salut » qu'il ne devait jamais terminer. Cf. Elisabeth Michaël : *Joseph Malègue* (préface de Jacques Madaule, Spes).

2. Editions Spes, 1959.

délivre, en les élevant au-dessus d'eux-mêmes, de l'obsession du pain quotidien. Bref, le romancier voulait poser, sous la forme la plus concrète, au niveau de l'observation la plus quotidienne, la vieille antinomie du déterminisme et de la liberté qui l'avait toujours hanté.

Le livre se présente comme un entassement basaltique de neuf cent cinq pages — ce qui représente d'ailleurs à peine les deux tiers de l'œuvre envisagée. Le texte — relevé sur manuscrits par Mme Joseph Malègue, colligé par M. Bousquet La Luchézière et revu par M. Jacques Chevalier — se développe comme une symphonie. Mais c'est une symphonie à l'échelle de l'infiniment petit, où chaque note traduit une sensation unique, un moment pur, dont la somme indiquera seule le sens encore obscur. Malègue n'accorde aucun privilège, aucune préférence à tel être ou à telle chose, mais il les regarde tous avec le même amour parce qu'il les voit sortis de la main de Dieu. Cette attention minutieuse fait songer à celle de Proust. Mais Malègue, lui, ne s'interdit pas de juger ses personnages, ou plutôt de les faire juger par le lecteur.

La première partie — la seule mise au net par l'auteur — décrit « les Hommes, couleur du temps » par la bouche de l'indolent et doux Paul Vaton — le *Vévé* d'Augustin — qui passe ainsi sous nos yeux de l'enfance à la fin de l'adolescence. Narrateur d'une humilité parfaite, qui prend chaque jour un peu plus conscience de sa médiocrité (et cette humilité reflète celle de Malègue, injustement persuadé qu'il avait enfoui les talents que Dieu avait mis en lui), mais aussi d'une lucidité impitoyable : ce binôme humilité-lucidité rappelle l'attitude du narrateur du *Temps Perdu* qui, lui aussi, se désintéressait du présent pour revivre passionnément ses souvenirs. Comme le porte-parole de Proust, Paul Vaton nous donne la sensation implacable du temps qui s'écoule et dont la contemplation l'occupe tout entier. Incapable d'agir, il se réfugie en ce « *royaume impalpable du cœur et du souvenir* » où il est seul à pouvoir entendre « *de petites clochettes fines et factices... dans le timbre exact où elles sonnèrent à un moment précis et daté d'autrefois* », qui lui figurent l'Eternité « *non comme une vision monotone de l'invariable, mais comme une conservation intégrale et toujours neuve et moite de toutes ces fraîcheurs que déssèche le temps.* »

En ces années 188., la petite ville de Peyrenère semble ancrée à l'écart de l'histoire. Quant aux campagnes, elles en sont encore au Moyen Age (les descriptions de Malègue font songer à ces intimités rustiques de Le Nain où les gestes frustes et les habits rapiécés ont une couleur d'éternité). Mais elles subissent déjà l'influence de ces forces nouvelles que sont le chemin de fer, le journal, le bulletin de vote, l'enseignement obligatoire. C'est à tort que les orgueilleuses demeures de la ville haute donnent à l'enfant « la sensation presque physique d'un mystère de force solennel, despotique et tutélaire ». Fils d'un huissier qui s'est élevé à force de travail et d'économie, le jeune Vaton n'ose même pas comparer son existence à celle de ces dynasties bourgeoises. « *Notre vie restait austère,*

*dédaigneuse et un peu sordide. Nous économisions pour payer l'étude... Mon père vivait sans clerc et à peu près sans aide, même pour sa voiture et pour son cheval. Il lui arrivait de balayer l'écurie et même de véhiculer le fumier au jardin... Aucun de mes parents n'aurait jamais eu l'idée qu'il pût y avoir là excès de fatigue, vie trop dure, disgrâce imméritée ou n'importe quelle injustice de la part d'une puissance terrestre ou surnaturelle qui eût dû prendre leur bonheur en charge. Il y avait la vie, tout simplement... Ils ne se croyaient pas héroïques pour si peu... Mes parents ne se savaient même pas au rez-de-chaussée de la vie spirituelle et dans le vestibule de la prière.* »

On retrouve ici « l'ancienne France » célébrée par Péguy, le goût de « l'ouvrage bien faite » et « *le mépris de ceux qui s'élèvent par triche, braille, crocs-en-jambe et courts-circuits* ». L'ascension des « nouvelles couches » prédite par Gambetta n'était pas encore une ruée à coups de coude « *mais une montée vers ces cimes spirituelles et humaines qu'on appelle l'honorabilité sociale. Elle naissait du désir de participer à une classe préexistante et supérieure, non par ses invididus qui pouvaient être paresseux, médiocres, décrépits, moribonds..., mais en tant que réalité hiérarchisante et irremplaçable.* » C'est dans cet esprit que le jeune Vaton accompagne son père chez les notables, ébloui par le salon « de vrai Empire » de M^lle^ Guyot-Lavaline ou par la pelouse des Plazenat — une pelouse idéale, « à jamais affranchie de toute sécheresse, fixée dans un or éternel, ressemblant moins à de la couleur qu'à un glorieux et muet chant de joie ».

Mais la démocratie radicale bouscule les notables : la mairie est enlevée d'assaut. A l'école, le sous-maître — promis à une brillante carrière politique — se fait le prophète des temps nouveaux : « *Autrefois, les diligences, aujourd'hui les chemins de fer. Autrefois les rois, l'Ancien régime, les privilèges..., aujourd'hui la République et l'égalité. Autrefois la superstition, aujourd'hui la science. Autrefois le sorcier, aujourd'hui le médecin que la République envoie jusque dans les petits hameaux.* »

Le bouleversement social s'accomplit par étapes. Tandis qu'au lycée, Paul Vaton, déraciné, en proie à une solitude intellectuelle et morale complète (une « règle générale incolore » ne peut remplacer les « stocks de nourriture familiale » qu'il a perdus), achève de perdre la foi, la ruine des Brugnes (et le suicide du châtelain) matérialise le déclin des notables. C'est eux que le romancier éclaire, dans le livre II, en la personne d'André Plazenat — un « héritier intelligent », professeur de Droit, député, bientôt ministre. Ici encore, la faiblesse du caractère sera cause de l'échec : ce garçon ambitieux et sceptique a renoncé au mariage d'amour qui aurait été pour lui la condition du salut ; et l'adultère a succédé au mariage de convenance. (Là, nous croyons lire Paul Bourget.)

Manque le troisième versant du livre : l'aventure de la sainteté, esquissée dans le personnage de Félicien, l'ami que Paul Vaton n'a pas pu ou voulu suivre, et qui, lui aussi, a longtemps hésité sur sa vocation, avant de

devenir missionnaire. Dans les *Notes* qu'il a laissées, Malègue faisait lire par Paul Vaton le récit « pieusard et cotonneux » du martyre. Il voyait ce dernier comme « l'écorce et l'ombre du phénomène de la sainteté », venue après « *la longue préparation intérieure, l'audace du désir, la longue familiarité avec l'épouvantable grandeur de Dieu.* » De ce cheminement entrevu dans les propos de Félicien nous n'avons que la première étape.

Histoire et sociologie, mystique et théologie, politique (la campagne électorale d'André Plazenat ; l'ascension de l'instituteur, qui fait songer à celle de Briand), amour profane et amour sacré, il y a tout cela dans *Pierres Noires*. Mais c'est la présence de la mort qui vient donner un sens à ces destins désaccordés. Certes, on regrette l'inachèvement de ces pages. Mais *Pierres Noires*, après *Augustin*, apporte un « contrepoids chrétien » à l'œuvre de Proust. A l'idolâtrie du Moi, Malègue oppose la signification métaphysique d'une réalité ambiguë. « Tout fait n'est qu'un signe. Le véritable fait, c'est l'idée invisible qui le fait être et qui lui donne son sens. »

PIERRE DE BOISDEFFRE

## CHRONIQUE DES LIVRES

### SANG D'ESPAGNE

par Georges Govy *(Fayard)*

D'EXCELLENTS critiques ont loué *Sang d'Espagne*. Suis-je trop sévère ? Ces nouvelles m'ont déplu. Certes, les amours de José de Villalonga pour la belle de la garnison, Consuelo, m'amusent. Tour à tour soupirant-prétendant, chevalier-servant, amant... jamais ! indifférent... enfin ! il apprend que sa dulcinée a été révélée à elle-même par tous les officiers qui se sont suivis au château (*La Forteresse*). Mais un réalisme factice gâte quelque peu à mon goût les six autres nouvelles.

Suffit-il d'assembler des petits vendeurs d'amandes, victimes de la fatalidad pour avoir désobéi à leur *Mama*, de déguiser un vieil *hidalgo* en moine et de le jeter, chapelet en mains, aux pieds d'une courtisane aux seins nus et de racoler les jornaleros, les aquadores, le Padre et la Nana pour peindre toute l'Espagne « en miniature » ? Pourquoi dénoncer de parti-pris l'absurdité du monde ? Comment un homme « mort intérieurement » peut-il nous émouvoir ?

Le gobernador Zamora visite dans sa prison le fils d'un de ses amis, Miguel, avant de le faire fusiller. Devant le vieil homme « sans volonté ni désirs », Miguel est « aussi puéril et absurde »... qu'un rayon de soleil : les écrivains d'aujourd'hui ne craignent-ils pas que les générations nouvelles ne leur reprochent d'avoir tué toute émotion en suivant le chemin battu et sans issue de l'absurde ?

SÉBASTIEN LOSTE

*(Suite de la chronique des livres page 141.)*

# IMAGES DE PARIS

par Denise Bourdet

## HOMMAGE A « COMMERCE »

C'est sous ce titre que notre ambassadeur en Italie M. Gaston Palewski, organisa à Rome une exposition consacrée à *Commerce*, cette revue littéraire qui de 1924 à 1932 groupa les meilleurs écrivains de l'époque, dont quelques-uns devinrent illustres. Il fallait un mécène pour publier sur papier de luxe ces cahiers trimestriels. Marguerite Caetani, princesse de Bassiano, fut celui-là.

Née en Amérique d'une famille de puritains anglais du Connecticut, Marguerite Chapin était venue à Paris en 1911 étudier le chant avec Jean de Reszké, quand elle rencontra et épousa ce descendant des Caetani qui portait alors le titre de prince de Bassiano avant de devenir le dix-septième duc de Sermoneta.

La duchesse de Sermoneta qui habite maintenant le palais Caetani à Rome, possède à Sermoneta un château dans la montagne, dont le célèbre jardin romantique fleurit les ruines de l'ancien village de Ninfa. Son activité littéraire est toujours grande, puisqu'elle fonda en 1948 *Botteghe oscure*, revue d'abord uniquement italienne, mais qui publia bientôt des textes français, espagnols, américains, anglais, allemands, jusqu'à, en dix années, totaliser les noms de 560 écrivains de 20 nationalités différentes.

Quand elle était la princesse de Bassiano elle habitait à Versailles la Villa Romaine. Elle a, dans une lettre à M. Gaston Palewski raconté ainsi la naissance de *Commerce* : « Nous réunissions une foule d'artistes pour nos déjeuners du dimanche, déjeuners qui se prolongeaient jusqu'à deve-

nir les dîners du dimanche. Parmi les assistants, un petit groupe d'amis qui comptait Valéry, Fargue, Valery Larbaud, Adrienne Monnier, Paulhan, un peintre ou deux, un musicien ou deux, prirent l'habitude de déjeuner ensemble à Paris tous les quinze jours. Nous nous réunissions dans un restaurant, toujours différent si possible, et généralement choisi par Fargue.

» Un jour Valéry dit tout d'un coup : « Pourquoi ne continuerions-nous pas nos réunions en publiant en revue nos dialogues ? Comme titre je suggère *Commerce* : commerce des idées. » Ce projet enchanta tous les présents. Les directeurs furent désignés immédiatement (Valéry, Fargue, Valery Larbaud). Adrienne Monnier et moi-même prîmes en charge la mise en train, et nous commençâmes aussitôt. J'ai été énormément aidée par Paulhan qui m'a permis de chercher parmi les manuscrits qu'il recevait pour la *Nouvelle Revue Française*, de même que par Alexis Léger qui choisissait les poèmes que nous avons publiés. »

Ce ne furent pas des dialogues que publia le premier numéro de *Commerce*, mais une longue lettre de Valéry, des poèmes de Léon-Paul Fargue, *Ce vice impuni, la lecture* de Larbaud, un texte de Saint-John Perse *Amitié du Prince*, et des fragments traduits par Larbaud de l'*Ulysse* de Joyce. C'est un brillant sommaire que celui qui réunit pour les débuts d'une revue cinq noms comme ceux-là, auxquels s'ajoutèrent dans les cahiers qui suivirent ceux de Claudel, Gide, Breton, Giono, Max Jacob, Francis Jammes, Jouhandeau, Henri Michaux, Aragon, Malraux, et parmi les écrivains étrangers Ungaretti, T. S. Eliot, Faulkner, Kafka et même Pasternak, car la première fois qu'une œuvre de lui pénétra en France, ce fut grâce à la princesse de Bassiano. (Mais déjà Kessel dans une conférence à la Sorbonne sur la littérature russe avait parlé de Pasternak.)

L'exposition qui commémora cet hiver à Rome la revue *Commerce* eut lieu sur les bords du Tibre au palais Primoli. Joseph Primoli descendant des Bonaparte était un lettré ami de la France, et sur les murs de la fondation Primoli, on a fait apposer les noms des écrivains français qu'il admirait le plus. « Il m'a semblé, dit M. Palewski, que pour affirmer l'importance de *Commerce* dans l'histoire récente des lettres françaises, c'était bien marquer son rang dans la continuité intellectuelle de notre pays que de placer les œuvres de ses collaborateurs au-dessous des noms de ceux qui les ont précédés. »

Ainsi voyait-on en parcourant les salles du palais Primoli des manuscrits, des lettres, des photographies évoquant le travail, l'amitié et les vacances de ceux qui ne craignaient pas alors, parce qu'ils collaboraient fidèlement à la même revue, d'être qualifiés de groupe ou de chapelle, expressions devenues la phobie des écrivains d'aujourd'hui.

Des dessins de Valéry illustrant *Monsieur Teste*, des aquarelles de Léon-Paul Fargue, des peintures et des portraits, les soldats de plomb de Valéry Larbaud avec lesquels il organisait des batailles, le fanion qu'il hissait sur sa maison de Valbois lorsqu'il attendait un visiteur, et dont les

couleurs donnent le titre à son livre *Jaune, bleu, blanc*, tout cela ressuscitait l'intérêt et le charme de l'atmosphère littéraire et artistique qui fut celle de l'entre-deux guerres.

Et cet hommage que notre ambassadeur à Rome prit l'initiative de rendre à *Commerce*, cette généreuse entreprise de la princesse de Bassiano, c'est aussi celui dû à une femme qui n'eut qu'une seule ambition, servir les œuvres de l'esprit, et dont le jugement instinctif et sûr permet à M. Palewki de la désigner ainsi : cette sourcière.

## CHRISTIANE ROCHEFORT

Il y a six mois personne ne connaissait son nom. Maintenant dans Paris il est répété sur trois mille affiches de deux mètres de haut, qui montrent aussi son visage entre un chat noir et un livre à couverture verte, où est inscrit en rouge et noir le titre, *Le Repos du Guerrier*. Edité chez Grasset, publié en octobre, ce roman aujourd'hui a été déjà tiré à soixante-quinze mille, et qu'il ait reçu dernièrement le prix de la *Nouvelle Vague* ne faisait que consacrer un succès établi.

Les plus pressés à le lire y ont retenu surtout la crudité de certains mots et quelques scènes scabreuses, quelques gestes osés, évoqués sans pudeur. Mais non sans courage, car toute complaisance à l'érotisme est exclue de ce roman où les jeux les plus pervers de la sexualité ne sont qu'humble soumission de Geneviève à Renaud. « En quoi l'histoire du sexe de cette dame intéresse-t-elle spécialement la *Nouvelle Vague* ? » écrit François Mauriac dans son bloc-note hebdomadaire.

Ce n'est pas en effet cette histoire-là, celle d'une femme à qui sont enfin révélés les longs éblouissements du plaisir partagé, que l'on peut trouver neuve ou hardie. Ce qui sauve le livre de Christiane Rochefort de la banalité de ces choses, c'est qu'il raconte un cas. Celui de l'asservissement sexuel de l'héroïne du *Repos du Guerrier* est le fait d'un amour qui n'atteint à la sérénité que dans l'acceptation sans limite des exigences les plus odieuses du maître. Les chaînes véritables que laissent river sur elles les femmes dans *Histoire d'O*, sont figurées ici comme le sceau de la possession par ces humiliations consenties.

Mais point du tout approuvées par Christiane Rochefort qui déclare avoir écrit un livre contre l'amour. Elle veut dire je pense, contre celui ancré dans la sensualité.

« *Le Repos du Guerrier*, me dit-elle, c'est un conte de fée où l'on verrait un chevalier à la recherche d'un trésor, trouver une poignée de diamants dans une grotte, mais lorsqu'il en sort, constater qu'il n'a ramassé que des cailloux. » Pour résumer pareil récit, cet apologue peut paraître obscur. Geneviève a-t-elle cru que l'homme qu'elle a découvert à moitié suicidé dans une chambre d'hôtel étincelait comme un diamant, pour

s'apercevoir à la lumière des heures qui suivirent qu'il n'était qu'un alcoolique schizophrénique, ou plus simplement l'amour perd-il tout éclat exposé au grand jour de la vie quotidienne ? J'aurais bien voulu demander à Christiane Rochefort de donner à ses paroles une explication, sûrement plus subtile que celles que je leur supposais, mais je me retins de le faire par peur de l'engager dans une discussion, car elle m'avait avertie qu'elle détestait cela. « Je ne m'intéresse pas à l'opinion d'autrui, ni à son jugement. Le jugement est le cancer de l'intelligence. Je n'aime pas non plus m'extérioriser, dire moi, je... Pourtant, ajouta-t-elle gentiment, j'aime la conversation. » (Je m'abstins de dire, qu'est-ce qu'une conversation sans possibilité de discussions ?) « Je sais écouter, demander un détail, je cherche à savoir la nature du drame qu'on me raconte. » Malheureusement je n'avais ni confidence, ni confession à lui faire, et je lui rappelai que c'était moi qui était là pour l'écouter. Et la regarder.

De petite taille, blonde avec des yeux bleus un peu saillants dans une figure rose, la première chose qui satisfait chez elle, est sa parfaite aisance, et son naturel pour dire ce qu'elle veut dire. « Je suis née à Paris, de parents parisiens d'une famille pauvre. Mon père était un petit télégraphiste de dix-huit ans quand il épousa ma mère qui avait le même âge. Je suis presque une enfant naturelle, j'imagine que je suis née assez vite après le mariage. Je suis orpheline, en tout cas sans aucune famille. Je n'ai plus que ma mère, que je vois à la rigueur, parce qu'elle est estimable. Mais je me sens d'une génération spontanée... Bien sûr, Rochefort est mon nom. Et vous pouvez vous figurer quelles plaisanteries il m'a values à l'école primaire. Vous pensez bien que je n'aurais pas choisi un pseudonyme pareil ! J'ai été une élève douée, mais indisciplinée. J'étais clown, vous comprenez, et j'avais toujours zéro de conduite. Et je détestais apprendre la géographie, parce que ça change tout le temps, et l'histoire, avec ces petites anecdotes dont on bourre les manuels, à moi d'Assas, la poule au pot, les mamelles de la France, Messieurs les Anglais tirez les premiers, ça m'assommait. Mais j'aime l'histoire des races et des civilisations. Et puis j'ai été renvoyée de l'école primaire supérieure parce que je lisais Eugène Sue. Vous pouvez rire, mais c'est vrai. Alors j'ai été au lycée Fénelon, j'ai passé mes bachots, j'étais mordue par la philosophie. J'ai voulu faire mon agrégation. J'ai été à la Sorbonne. Je m'y suis promenée avec agrément, mais j'étais incapable de m'insérer dans l'organisation administrative, de prendre mes inscriptions en temps voulu, bref je ne suis pas une *carriériste* et j'ai renoncé à l'agrégation. Après la Sorbonne, j'ai donné à de jeunes écoliers des leçons d'algèbre. Ce n'était pas très drôle, mais il me fallait gagner ma vie. Puis un jour j'ai rencontré au Dôme une fille qui posait dans une académie de peinture. C'est un métier propre et lucratif. Elle m'a proposé de m'emmener un jour avec elle. Quand on m'a dit : déshabillez-vous, je tremblais de ne pas être jugée suffisante comme modèle, et j'ai été tout étonnée lorsque j'ai entendu prononcer : « Oui, ça va. »

Et bien entendu, elle a dû faire aussi pendant quelque temps du journalisme. Toute la vie de Christiane Rochefort jusqu'à présent a été obsédée par ce souci : gagner sa vie. Et elle a mis tant de courage, et il semble bien, de bonne humeur à dominer cette préoccupation, que peu de succès font autant plaisir à constater que le sien.

Elle a toujours eu le don et la passion d'écrire. A quinze ans elle composait des poèmes. « C'était mon époque gongoriste, dit-elle. Plus tard j'ai fait de l'écriture automatique. J'en ai des kilos. Une femme, n'est-ce pas, fréquente toujours ses aînés. Les miens étaient des épigones du surréalisme. Mais j'ai vite été atterrée par l'absence de contenu de mon écriture automatique, et j'ai cessé cet exercice. Cependant, j'aime toujours la poésie. Je reviens de Royaumont où il y a eu pendant quelques jours, entre quinze à vingt écrivains, et devant des auditeurs, des colloques sur le roman. J'ai peu parlé. Et seulement avec Glissant qui soutenait que la poésie ne devait pas se mélanger au roman. Moi je trouve que si. Mais je n'ai pas essayé de trouver des arguments pour le convaincre. J'ai le respect de la personnalité d'autrui. »

Cette horreur de la discussion qu'elle confirme une fois de plus, comme ce ne peut être chez Christiane Rochefort paresse d'esprit, on est tenté de croire que c'est indifférence pour son interlocuteur, et l'on se demande si elle ne pourrait pas aller jusqu'à dire, comme le fit un vieux prince de Polignac : « Je n'aime pas les autres. » Mais c'est encore une remarque dont je m'abstins, ignorant tout de sa vie privée, que je pourrais croire assez solitaire quand elle me raconte l'emploi du temps de ses journées, dont il me paraît qu'elle organise l'horaire en toute liberté.

« Je travaille le matin chez moi, mais ce que j'appelle la matinée peut aussi bien durer jusqu'au soir, si rien ne vient m'interrompre. Jusqu'à présent le téléphone ne sonnait pas très souvent, maintenant cela lui arrive davantage. Et je me couche tard, par horreur de finir ma journée. Mais ne croyez pas, ajoute-t-elle, ayant sûrement suivi la démarche de mes pensées, que je n'ai pas d'amis. J'ai la religion de l'amitié. Mais je n'aime pas aller dans les endroits publics. J'aime danser, mais seule. Et j'adore la musique, pourtant je ne vais jamais au concert. Je ne peux pas supporter de regarder un chef d'orchestre gesticuler, ou jouer un virtuose. »

Cette fois, je ne pus m'empêcher de m'étonner et de prétendre que la musique en boîte ne peut qu'aider à retrouver le plaisir qu'elle a donné au concert, sans le remplacer tout à fait, car il est aussi passionnant de la voir naître des instruments que de l'écouter. Mais ce ne fut là qu'une digression inutile, car Christiane Rochefort n'essaya évidemment pas de me rallier à son opinion. Et je remis la conversation sur *Le Repos du Guerrier*.

«Je l'ai écrit en six semaines. J'aurais dû le travailler un an de plus, je ne trouve pas que ce soit un roman bien fait. Chez Grasset on était pressé de le publier, j'ai cru ce que l'on me disait. Ce que je voulais c'était mon-

trer *Je* voyant *Il* avec les yeux de l'incompréhension. Bien qu'écrit à la première personne, ce n'est pas du tout un roman autobiographique. *Je* est mon antagoniste. Moi, c'est *Il*. Ce qu'il dit, c'est moi qui le dis. Comme lui, j'aime délirer verbalement. Mais je ne suis pas alcoolique. Je bois de l'eau d'Evian, et exceptionnellement un pastis ou du champagne. Mais j'ai connu deux ou trois Renaud. Chacun d'eux a cru se reconnaître, mais mon Renaud n'est complètement aucun des trois. D'ailleurs je n'ai pas de mémoire, seulement une mémoire dramatisante au sens scénique du mot. Tous mes rêves sont scéniques. »

Mais si j'essaie de parler théâtre, elle enchaîne aussitôt. « On m'a reproché les scènes osées du *Repos du Guerrier*. Croyez bien que j'ai supprimé pas mal d'entre elles. J'ai reçu beaucoup de lettres où l'on se disait choqué, mais qui prouvaient une lecture attentive et complaisante de ce que l'on réprouvait. On m'a dit aussi : Colette en a dit beaucoup plus long que vous, mais de quelle manière... Eh bien, moi, Colette me choque. Je n'ai pas fait comme elle dans l'*Ingénue libertine* un livre sur la révélation du plaisir. Renaud dit tout le temps à Geneviève : Tu n'aimes que ça. C'est un reproche, un regret. Ce n'est pas pour rien que je l'ai montré lisant *Don Quichotte*. Renaud est un Don Quichotte raté, sur-raté. Il n'a même plus le pouvoir de l'illusion. » (Décidément, c'est peut-être lui dont les diamants se changent en cailloux.) « Et il a des faiblesses ; il est bon. Devant la mort de Geneviève il s'amollit, il ne veut pas tuer. Quant au docteur, Alex, c'est un hédoniste, un personnage qui est le contraire de ce que je suis... Non, je n'ai pas de préoccupation métaphysique. La vie me suffit. Quand je mourrai, je sais que ce sera totalement. Tant pis. »

Je dis à Christiane Rochefort que son livre est essentiellement daté 1958. « Oui, acquiesce-t-elle, il est actuel. Celui que je termine, je l'écris depuis neuf ans. Il s'appelle *Erématus*. C'est l'histoire d'un pays qui n'existe pas, un pays d'avant la civilisation industrielle, avant les machines, avant que la terre tourne, avant Galilée. C'est un livre démodé, qui n'est ni du Claude Simon ni du Claude Ollier, mais il se permet d'avoir une écriture. Je fais dans ces six cents pages (il en avait d'abord neuf cents) beaucoup d'exercices de style. Je cherche l'efficacité, le naturel, mais avec un instrument bien au point. Il y a trente personnages, et je n'ai pas fait de plan. J'écris au *pifomètre*. Il me reste quatre pages à écrire, mais je voudrais qu'elles soient géniales. »

Le talent que Christiane Rochefort a prouvé dans *Le Repos du Guerrier* l'autorise certes, à se montrer difficile pour *Erématus*. Ses admirateurs le seront autant qu'elle. Et si sa phrase peut paraître ambitieuse, cette façon qu'elle a d'exprimer tout uniment sa pensée la montre consciente de sa personnalité, et impose de la croire, quoiqu'elle dise. Même quand elle affirme : « Je ne sais rien, j'ai très peu lu. » D'ailleurs elle explique : « Je n'ai pas eu le temps. J'ai été mariée, j'avais des préoccupations ménagères, et je faisais de la littérature alimentaire. J'ai à peine ouvert Proust, j'ai essayé de lire *La Cousine Bette*, *L'Education sentimen-*

*tale*, ça m'a ennuyée. Mais je lis la Bible, tout au moins Jonas, Job, l'Ecclésiaste, et aussi saint Matthieu. Cela me suffit. »

Soit, puisque : *Celui qui augmente sa science augmente sa douleur.* (Eccl., I-18.)

## GRAPHOLOGIE

Le style est l'homme même, a dit Buffon. En quoi il se trompait. Son écriture le représente bien mieux, mais on ne l'a compris qu'assez tard. Et bien que les Anciens aient deviné les premiers que l'étude de l'écriture pouvait faire découvrir la véritable personnalité de celui qui la trace, ce n'est qu'à la fin du XIXe siècle qu'un Français, l'Abbé Michon, se mit à observer avec attention la manière dont chacun déforme, selon son tempérament particulier, ces signes de convention servant à représenter la pensée.

La graphologie était née, mais les déductions que l'on en tirait étaient courtes encore, et même hasardeuses comme le prouve l'histoire célèbre de ce membre de l'Institut, M. Chasles (qui servit de modèle à Alphonse Daudet pour *L'Immortel*), auquel un imposteur, Vrain-Lucas, put faire croire qu'il lui vendait des lettres autographes de la Sainte-Vierge.

Mais Crépieux-Jamin en France, et l'Autrichien Klager ainsi que le Suisse Pulver ont fait de la graphologie, il n'y a guère plus de dix ans, une science exacte (ou presque) en lui donnant les bases psychologiques qu'elle a maintenant. Et depuis six ans, I.P.S. existe à Paris.

Ce sigle désigne l'International Psycho-Service qu'a fondé et dirige M. Baratier qui occupe la meilleure équipe de graphologues français, dont certains savent lire les langues étrangères et même l'écriture gothique. Cet organisme unique en son genre a pris une telle expansion, qu'il aura bientôt une succursale en Suisse et une autre en Italie. I.P.S. ne fait pas moins de 2 000 à 3 000 analyses scripturaires par mois et 4 000 à 5 000 démonstrations publicitaires. Pour convaincre le futur client, on lui envoie sur sa demande une courte analyse gratuite de son écriture. Procédé qui a si bien réussi qu'il en demande bientôt plus long, et que cette année I.P.S. a expédié 100 000 cartes de Noël à sa clientèle, l'introspection n'étant pas le fait de tout un chacun.

I.P.S., cela va de soi, reçoit un vaste courrier du cœur. Les époux, les fiancés qui veulent éclairer l'opinion qu'ils ont l'un de l'autre, et les mous, les hésitants qui avant d'engager leur foi expédient deux ou trois lettres de mains différentes à examiner. I.P.S. les met en garde, les encourage ou les décourage, tout en leur recommandant de prendre leur décision en toute liberté. Pourtant : « Ah ! Si je vous avais écouté », lui écrit parfois quelqu'un qui s'est entêté à suivre un penchant malheureux.

La liste dressée par I.P.S. des inconvénients et des avantages que pré-

sente un caractère est cependant longue et subtile. Elle s'étend sur une feuille imprimée de cinquante centimètres de long, où sur deux colonnes, ce qui fait la force et ce qui fait la faiblesse d'une personne est concrétisé en quelques mots, inscrits sous huit rubriques : intelligence, volonté, comportement, aptitudes, moralité, sentiment, sensualité, vitalité. Il y a treize formes d'intelligence, et tout autant de bêtise. Seize manières de se bien comporter, mais trente-six de se rendre insupportable. Huit façons seulement d'avoir de la moralité et pas davantage pour en manquer.

Le sentiment, la sensualité et la vitalité s'équilibrent exactement en bien ou en mal. Quant aux différentes aptitudes qui peuvent exister chez un être il y en a dix-huit. On cote de 1 à 20, et il n'est pas exclu de posséder l'envers de ses qualités et d'être noté dans les deux marges. On peut avoir de la mémoire et être ignorant, savoir se dominer et se décourager facilement, être sociable et désordonné, fidèle à ses engagements mais très intéressé, plein de charme mais égoïste, d'une sensualité normale mais irréalisée, énergique mais d'un dynamisme fragile, etc. Car les maladies aussi sont décelées par la graphologie.

Les majuscules tracées par les nerveux sont petites et les finales courtes, les hachures et les brisures sont signes de troubles circulatoires, l'écriture des sanguins est grande, mouvementée, celle des lymphatiques lente et arrondie, celle des bilieux appuyée, montante et rapide, et les troubles hépatiques et glandulaires sont caractérisés par des lettres pochées. (Il faut croire qu'une plume qui crache ne poche pas un *e* ou un *o* exactement comme le fait un atrabilaire.)

En tout cas les médecins reconnaissent que l'examen graphologique de leurs malades peut les aider dans leurs diagnostics comme il est d'un grand apport, et moins dangereux que la psychanalyse, dans les cas d'enfants déficients, difficiles ou de nature compliquée. Car si l'écriture se modifie avec le système d'éducation, l'âge ou la mode, elle demeure une manifestation spontanée du tempérament, une projection de l'inconscient, et ses symboles essentiels ne changent, paraît-il, jamais.

I.P.S. reçoit cinq cents à mille lettres par mois de gens qui demandent l'analyse de leur propre écriture : besoin de confession, d'entendre parler de soi, désir de se mieux connaître et même de s'améliorer. Car il paraît qu'on parvient à corriger ses défauts en corrigeant son écriture. S'obligeant à penser aux faiblesses ou aux penchants qu'elle révèle, l'effort fourni pour la modifier conduit à chercher à s'amender. Ces hommes de bonne volonté deviennent de si nombreux clients d'I.P.S., que commence à naître ce que l'on y appelle la graphothérapie.

Mais la masse importante de la clientèle d'I.P.S., c'est celle que forment les chefs d'entreprises, les employeurs qui cherchent à engager quelqu'un. « Ecrire lettre manuscrite », est-il toujours recommandé aux postulants. Leurs lettres sont envoyées à I.P.S. directement, parfois à S.V.P. qui les lui retourne. Les analyses sont strictement confidentielles, expédiées sous enveloppes qui ne portent aucune marque d'origine, et suivant leur impor-

tance le prix en varie de 600 à 5 000 francs. Ce qui n'est pas cher pour prendre une décision avec les meilleures garanties possibles qu'elle ne soit pas une erreur.

I.P.S. reçoit encore beaucoup de documents autographes, ou photographies d'autographes, de la part d'étudiants qui font une thèse, ou d'écrivains qui écrivent un livre sur un personnage célèbre et veulent éclairer leur sujet. Cependant, dans le dernier volume de son journal, Julien Green signale que d'après certains experts, saint François avait l'écriture d'un orgueilleux, et sainte Thérèse de Lisieux celle d'une criminelle. Et il ajoute : « C'est possible après tout. La grâce a faussé tout cela. » Mais sainte Thérèse de Lisieux a dû tuer en elle certaines inclinations pour suivre le Christ, et la parfaite humilité de saint François ne serait-elle pas une forme de dédain des vanités de ce monde ? D'ailleurs un bon graphologue a l'esprit de synthèse et il doit y avoir pour lui un signe, fort rare assurément à rencontrer, qui indique l'intervention possible de la grâce.

Et il ne faut pas confondre l'expert en écriture et le graphologue. Le premier sait reconnaître un faux d'un document irréfutable, la nature du papier employé, la différence de frappe d'une machine à écrire avec une autre, c'est un observateur et non un psychologue, et c'est lui que l'on consulte en cas de litiges ou de procès.

Pourtant il arrive que la graphologie puisse aider la justice. Ainsi, le directeur d'une usine ayant été averti par lettre anonyme que le concierge était l'auteur de vols importants commis à son préjudice, la police après enquête conclut que le voleur faisait en effet partie du personnel, et devait être l'auteur de la lettre anonyme. Un graphologue déclara que celle-ci dénonçait un fort strabisme. Il n'y eut plus qu'à regarder dans les yeux le personnel tout entier pour découvrir que le frère du concierge louchait affreusement. Arrêté il dut avouer sa haine fraternelle et son propre larcin.

L'écriture est un portrait, votre écriture parle, sont les slogans d'I.P.S. qui publie un cours d'application pratique de ses méthodes d'analyses. Malheureusement les graphologues sont encore rares, et l'enseignement de la graphologie peu répandu. S'il était un jour obligatoire dans les programmes du baccalauréat, on verrait monter en flèche la vente des machines à écrire, et cesser celle des stylos. La dactylographie deviendrait cette feuille de vigne dont après le péché Adam cacha sa nudité, car qui oserait montrer celle de son âme à tout venant ?

Je songeais à cela l'autre jour en sortant du bureau de M. Baratier. Il m'avait obligeamment prêté quelques documents, mais je décidai de les renvoyer sans les accompagner de la moindre lettre de remerciements. Ce ne serait pas ingratitude mais prudence. Je préfère que nos relations restent verbales. Je me méfie de mes pleins, de mes déliés, de la barre de mes T. Ah ! la barre des T... le moindre prospectus d'I.P.S. m'en avait montré six exemples différents qui en disent déjà long sur le caractère,

et je n'étais pas arrivée à me rappeler auquel d'entre eux ressemblent les miens. Peut-être sont-ils d'un modèle hors série, dont la signification est trop grave pour être de bonne publicité. La discrétion a beau être une règle absolue chez I.P.S., je ne tiens pas tellement à être percée à jour par son aimable directeur, en lui envoyant une pièce à conviction aussi irrécusable qu'une ligne écrite de ma main.

DENISE BOURDET

## CHRONIQUE DES LIVRES

### LA RÉVOLUTION DE LA NON-VIOLENCE

par VINOBA *(Albin Michel)*

PRÉSENTÉ comme un prolongement de l'œuvre de Gandhi, ce livre est un document sans prétention littéraire, composé de résumés de discours et d'écrits recueillis ou publiés de 1951 à 1958. Malgré les imperfections obligatoires d'un tel recueil, c'est un témoignage intéressant à plus d'un titre, à travers lequel l'Inde traditionnelle survit devant la réalité des problèmes actuels. La doctrine gandhienne s'y cristallise. Le vieux rêve d'une Eglise universelle s'y manifeste tout au long des pages. L'expérience la plus originale — celle du partage des terres que Vinoba réalise depuis plusieurs années — y est exposée avec une simplicité fort émouvante ; on y retrouve l'accent de tous les « dons de terre » des temps anciens, mais réalisés dans un but bien déterminé : créer (ou recréer ?) l'autonomie économique du village pour aboutir en fin de compte à un communisme dans le sens propre du terme, sans le fausser encore par une idéologie mensongère. Naïve et profonde la parole de Vinoba récapitule l'attitude de l'Inde à travers les millénaires.

JEANNINE AUBOYER

### CE LONG REGARD

par Élisabeth Jane HOWARD
traduit par Danièle Clément *(Gallimard)*

LA mode est aux romans écrits par les femmes sur les femmes. Après tant d'ouvrages consacrés à la femme italienne, belge, américaine ou française, il est juste de signaler l'émouvante figure de femme anglaise que la jeune romancière britannique E. J. Howard fait vivre dans un roman très prenant. Son héroïne, Mrs. Fleming, est une sensible; mais en Anglaise bien élevée, elle ne fait pas étalage de ses sentiments intimes ni ne crie quand elle souffre. Elle se réfugie dans une sorte de stoïcisme héroïque.

Est-ce là le vrai courage ? En consentant à l'écrasement de sa propre personnalité, n'encourage-t-elle pas son mari à se conduire en enfant gâté ? Le livre pose des problèmes qui sont ceux de toujours : celui de la nécessaire ou malfaisante résignation, celui de la communication entre les êtres. L'impression de dépaysement et la poésie discrète dispensées par ce livre vous accompagnent, le roman lu, comme un parfum tenace.

L. P.

*(Suite de la chronique des livres page 171.)*

par THIERRY MAULNIER

## SPECTACLES COURAGEUX

NOUS le savons bien — et j'ai eu déjà l'occasion de dire ici quels désagréments inévitables cela comporte pour le critique, et quelles difficultés particulières lorsqu'il s'agit d'une chronique mensuelle — dans la saison théâtrale parisienne, le trop-plein succède au creux. Tantôt nous n'avons à nous mettre sous la dent, des semaines et des semaines durant, que le tout-venant sans lendemain, tentatives sans espoir, soutenues au-dessus de l'eau par la bonne volonté révolutionnaire de jeunes troupes peu conscientes des périls du métier et de leurs propres limites, ou produits sans intérêt du petit commerce boulevardier ; tantôt, quatre ou cinq grandes « générales » se bousculent dans le même nombre de jours. Depuis la fin de janvier, nous avons vécu une période de trop-plein.

Parmi les entreprises les plus courageuses, il faut donner une place de choix à *La Punaise* de Maïakovski, montée par M. André Barsacq dans son théâtre de l'Atelier. Dans les difficultés matérielles où se débat présentement l'art dramatique, un directeur, un metteur en scène ne peuvent faire leur métier dans sa forme la plus belle et la plus digne, c'est-à-dire mettre à la scène les œuvres qui les intéressent et les *inspirent*, même dans le cas où elles coûtent très cher et où il faudra livrer bataille pour les imposer au public, que s'ils sont financièrement soutenus par le mécénat d'Etat, ou s'ils ont pu gagner par un ou deux grands succès antérieurs une sécurité matérielle provisoire. M. André Barsacq avait eu la chance — en l'occurrence étroitement associée au mérite du découvreur — de monter dans son théâtre *L'Œuf* de Félicien Marceau, puis, au Gymnase, *La Bonne Soupe* du même auteur. Personne ne lui eût reproché de continuer à compter ses recettes et de faire durer l'argent gagné dans quelques entreprises précédentes. Il a préféré satisfaire le désir qu'il avait depuis longtemps de s'attaquer à *La Punaise* : un des décors les plus complexes et les plus coûteux qu'on ait jamais montés sur un théâtre, une troupe

de quarante comédiens : un effort gigantesque au service d'une œuvre fort intéressante, mais assez mal armée, de toute évidence, pour obtenir devant le public parisien le triomphe qui lui eût été nécessaire pour équilibrer recettes et dépenses. La pièce de Maïakovski a, paraît-il, un grand succès en U.R.S.S., où elle émerveille les spectateurs par son audace satirique. Mais cette critique de la société moderne et de la société future, qui taquine le régime soviétique lui-même de quelques coups de patte prudents, nous paraît, à nous autres qui sommes accoutumés à un peu plus de franc-parler, n'avoir que des griffes émoussées : et l'ingénieuse complexité de l'appareil théâtral qui l'entoure et l'écrase quelque peu nous semble gratuite, inutile, à moins, ce qui n'est pas impossible, qu'il n'y faille voir une ruse de l'auteur, une sorte de diversion destinée à brouiller les pistes, à faire perdre de vue le sujet véritable, un peu trop brûlant, et à égarer dans son labyrinthe les policiers intellectuels aux ordres du pouvoir. Bref, nous admirons l'ampleur, la précision, la minutie du travail de M. Barsacq, metteur en scène, le courage de M. Barsacq, entrepreneur de spectacles, mais nous nous demandons si nous n'aurions pu voir toutes ces vertus se manifester avec autant d'éclat au profit d'une œuvre qui ne nous laissât pas sur notre faim.

Autre entreprise herculéenne. M. Albert Camus, adaptateur et metteur en scène, nous offre au théâtre Antoine une imposante version théâtrale des *Possédés* de Dostoïevski. Ici encore, il y a trente ou quarante acteurs. Plus de vingt tableaux s'enchaînent les uns aux autres au moyen de dispositifs ingénieux et coûteux. Le spectacle dure quatre heures. La presse nous dit qu'il a fallu, pour le mettre au point, cent quatre-vingts répétitions. Je le crois sans peine. Pour avoir mis sur pied il y a quelques années, avec des moyens assurément plus modestes, une transposition théâtrale de *La Condition humaine* d'André Malraux, je puis assez bien mesurer la prodigieuse somme de travail qu'a absorbée le spectacle du théâtre Antoine, la somme des problèmes à résoudre imposée par le seul agencement technique, sans parler de la « mise en scène » proprement dite, qui est, ne l'oublions pas, la maïeutique qui accouche les comédiens de leurs personnages et organise l'expression des comédiens-personnages dans l'unité de style, dans le petit univers du spectacle. Albert Camus — qui avait fait avec *Requiem pour une Nonne* ses preuves définitives de metteur en scène — a recueilli des louanges unanimes, qu'il mérite amplement. Certes, un fléchissement de la tension se produit au cours de la seconde partie, et dans la troisième, le rythme de l'accélération des meurtres et des désastres — le romancier, lui, avait tout son temps, le dramaturge doit avoir réglé le sort de tous ses personnages à minuit — nous coupe un peu le souffle. De nombreux spectateurs se plaignent, à la fin, d'une certaine lassitude. Il est permis de se demander si la durée de quatre heures, pour une représentation théâtrale — durée qui n'excède nullement la capacité d'attention du public allemand, par exemple — n'est pas un peu excessive pour le public français, moins patient, plus

nerveux, et volontiers plus frivole. Il est certain — on le voit aussi avec *Le Soulier de Satin*, autre exemple de théâtre-fleuve — qu'au cours de toute représentation théâtrale, la « réceptivité » des spectateurs tend à décroître du début à la fin, et que cette fatigue croissante doit être compensée par la mise en œuvre de moyens comiques ou émotionnels croissants au fur et à mesure que le temps passe. C'est la loi de la tension montante. Au-delà de la troisième heure, il y a risque de saturation.

Mais il est bien clair que, dans un cas comme celui des *Possédés*, la masse romanesque mise en jeu dans le travail d'organisation dramatique était trop imposante pour que l'adaptateur pût, sans trahir l'ouvrage original et sa propre intention, procéder à des coupes plus sèches. La prolifération et la lenteur sont le mouvement même de l'univers dostoïesvskien. Elles semblent à l'opposé même du mouvement proprement dramatique, qui est rapide et va au but. Et pourtant, l'univers dostoïevskien est incontestablement théâtral.

Nous voici ramenés au problème toujours renaissant de l'adaptation des grandes œuvres romanesques au théâtre. A-t-on raison ? A-t-on tort ? A-t-on le droit ? N'a-t-on pas le droit ? Il me paraît, quant à moi, évident que l'on a le droit. On peut même concevoir l'exercice de ce droit de deux façons différentes. Ou tirer, de la situation et des personnages fournis par le roman, une véritable « pièce de théâtre ». Ou tenter d'enfermer dans une série de tableaux la plus grande part possible de la richesse romanesque, d'en traduire en images théâtrales la lente progression dans la durée et le foisonnement. Le résultat est tout autre chose que le roman ? Sans doute : et le fait même que les personnages soient, cette fois, cernés d'un trait net, pourvus d'un corps, d'un visage et d'une voix au lieu de nous laisser libres de les recréer par l'imagination nous fait passer d'un monde dans un autre, d'*un art dans un autre*, différent par ses moyens et ses pouvoirs. Quoi de plus légitime, et pourquoi la série d'illustrations théâtrales tirées d'un roman serait-elle plus contestable dans son principe qu'une série d'illustrations picturales ? Il est entendu qu'un spectacle comme les *Possédés* n'est pas dans la règle du jeu théâtral habituel, dans la tradition et dans la norme. Il appartient à ce que j'appelle les expériences-limites. Il n'en est guère de plus excitantes pour l'esprit créateur du metteur en scène.

Troisième tentative audacieuse : celle de M. André Gillois avec *Le Dessous des Cartes* au théâtre Hébertot. Le pari était ici d'une tout autre nature. Il ne portait pas sur la technique, mais sur le genre et le sujet. M. André Gillois, connu et aimé d'un vaste public radiophonique, avait connu d'enviables succès de comédie à la scène. Il eût pu persévérer dans une voie pour lui sans risque. Il a préféré utiliser cette fois les ressources de la fiction théâtrale pour mettre le public face à face avec la plus urgente et la plus dramatique actualité, pour toucher, avec délicatesse mais sans hésitation, à la blessure la plus à vif et la plus ouverte : le grand déchirement franco-maghrebin. Située non pas sans doute dans l'Algérie

de 1959, mais dans la Tunisie de 1952, qui n'en est guère loin dans le temps ni dans l'espace, la pièce de M. André Gillois nous montre, à l'aube même du soulèvement, des Français partagés entre les deux devoirs que leur imposent la défense du patrimoine national et la conscience de ce qu'il y a d'humainement respectable, et peut-être de légitime, dans la revendication de leurs adversaires, des musulmans déchirés entre l'idée-force de l'indépendance et une France qui est pour eux plus qu'une amitié, une solidarité nécessaire, une part de leur substance même. « Nous ne pouvons vivre ni avec vous, ni sans vous », dit en substance un des personnages : et le jeune chef de l'insurrection, qui aime une Française, finira par choisir la mort comme la seule issue qui lui permette de servir jusqu'au bout les siens, sans avoir à frapper ceux qu'il ne peut haïr dans le combat même. Dramatiquement bien conduite, cette pièce met en scène, à côté de demi-comparses, par instants un peu conventionnels, trois personnages principaux fort émouvants ; elle comporte d'excellentes scènes et le dénouement atteint à une grandeur véritable. Histoire policière si l'on veut, avec, d'acte en acte, le : « Que va-t-il arriver ? » qui est la règle du genre. Mais, sans prétendre nous y imposer des conclusions, et sans y défendre une thèse, l'auteur a su y manifester cette générosité, ce sens de l'humain sans lesquels, nous le savons bien, rien ne pourra, sur le champ de bataille où se joue en ce moment une part du destin du monde, être bâti ou sauvé.

Une excellente équipe de comédiens, avec Pierre Tabard, Jean Lecurais, Etienne De Sivarte, Frank Estange, Michel Salina, Huguette Huc, Claude Pasquier, défend dans de jolis décors de M. Jacques Marillier une œuvre qui peut difficilement nous laisser indifférents en tant que Français, et en tant qu'hommes.

Je ne parlerai que le mois prochain de la nouvelle pièce de Jean Anouilh, *L'Hurluberlu*, née un peu trop tard pour que j'en rende compte aujourd'hui.

THIERRY MAULNIER

# L'AVÈNEMENT DE LA BOURGEOISIE

par Pierre Audiat

« *Je vis les Bourbons tels qu'ils étaient : froids, illettrés, ingrats de cœur et même par principe, car ils se faisaient une sorte de théorie d'ingratitude, un dogme de demi-dieux, que j'entendis plusieurs fois enseigner et prêcher par leurs intimes, par des ducs revenus avec eux d'émigration.* »

A lire ce jugement — un des plus sévères qui aient été portés sur Louis XVIII et Charles X — on ne douterait point, si l'on ignorait son auteur, qu'il reflète le dédain et la hargne de quelque « philosophe » que la Révolution puis l'Empire avaient tiré de son obscurité, poussé au premier plan, et que la Restauration avait fait retomber dans son néant. « Graine de républicain, penserions-nous, qui germera en Quarante-Huit. » En quoi nous nous tromperions du tout au tout, car ces lignes ont été écrites par l'un des légitimistes les plus intransigeants du XIXe siècle, Alfred de Vigny, et sont extraites des *Mémoires inédits* [1] qui ont paru récemment.

Vigny précise d'ailleurs, avec l'ironie hautaine qui lui est propre, son attitude à l'égard des derniers Bourbons : *J'ai eu, avec chaque roi légitime, la conduite d'une femme fidèle à son mari sans l'aimer. Il y en a grand nombre.* La fidélité politique est plus rare, et il est vrai que Vigny résista, non sans mérite, aux avances répétées que lui fit Louis-Philippe qui aurait bien voulu l'annexer ou, tout au moins, le neutraliser. De même, s'il éprouva une certaine sympathie pour Napoléon III et sa cour, il s'abstint de servir le régime impérial. Avec moins d'ostentation que Chateaubriand (Vigny n'aime guère le vicomte !) mais avec plus de gravité, il ne reconnut pour ses rois que ceux de la « branche aînée ».

1. *Les Mémoires inédits : Fragments et projets* (Gallimard) sont assez disparates. A côté de récits et de tableaux, dont quelques-uns ont une puissance d'évocation remarquable, et contiennent des formules et des raccourcis saisissants, on y trouve des pages de moindre intérêt. Le livre relève surtout de la critique littéraire ; je ne retiens ici que ce qui concerne l'histoire.

— Ci-dessus Fénelon, dont le visage est évoqué par P. Audiat à propos de l'ouvrage d'Agnès de La Gorce.

La raison de son choix est flagrante, car il n'en fait point mystère : le sentiment qu'il a d'appartenir à une authentique noblesse, soudée pour ainsi dire depuis des siècles aux Capétiens. On a contesté les titres nobiliaires d'Alfred de Vigny ; on a même insinué que le poète avait voulu en imposer, ou qu'il s'était abusé sur la noblesse de ses aïeux. Il paraît toutefois que si le rattachement des ancêtres paternels de Vigny à ce François de Vigny auquel, en 1570, Charles IX octroya, par lettres patentes, l'exemption de tous impôts, n'est pas rigoureusement certain (les généalogistes ayant parfois des complaisances), ses ascendants maternels appartenaient à la famille de Baraudin (d'origine savoyarde : les Baraudini) qui était, sinon, de grande noblesse, du moins de bonne noblesse, et qui, depuis François Ier, avait été souvent distinguée par les rois de France.

Or, sur la noblesse, Vigny a des idées simples et fortes : elle ne vaut que par son ancienneté, sa continuité ; quel que soit le mérite individuel, il ne saurait tenir lieu de titre de noblesse. *La noblesse est une pièce d'or qui demeure une fausse monnaie pour les vivants qui l'ont vu frapper.* Allusion évidente non seulement à la noblesse d'Empire, mais aussi à ces « pairs » que Louis-Philippe envoya siéger à la Chambre haute, en raison de leurs talents ou de leur notoriété : Victor Hugo par exemple. Appartenant à la noblesse authentique, ou croyant lui appartenir, Vigny se considère lié à elle par un devoir qu'il ne saurait éluder, même s'il est lui-même victime de l'esprit de caste. Sa susceptibilité sur ce point est extrême. Les incidents qui marqueront sa réception à l'Académie française, en 1846, (leur récit n'occupe pas moins de cent vingt pages dans les *Mémoires inédits !*) en sont la conséquence, le directeur de l'Académie, Molé, ayant demandé à Vigny la suppression, dans son discours de remerciement, de quelques phrases fort désagréables pour des nobles que leurs contemporains avaient « vu frapper ».

Il faut bien comprendre le principe (ou le préjugé) de Vigny pour s'expliquer que le poète, habitué pourtant à méditer sur de hauts problèmes, ait proposé un schéma du mouvement politique en France, de 1789 à 1848, aussi grossier que celui qu'il nous donne (un militant de base, au cerveau bien lavé par la lessive marxiste, a des conceptions presque plus nuancées sur les rapports du capital et du travail). Aux yeux de Vigny, un demi-siècle d'histoire, fertile en révolutions, en revirements, en rebondissements extraordinaires, s'éclaire tout bonnement par des considérations en forme d'axiome, qu'il exprime en ces termes :

1. La Restauration rendit les bourgeois humoristes, ombrageux et méchants. Ils crurent voir dans cet événement une domination nobiliaire et cléricale qui allait peser sur leurs têtes.

2. Le secret travail de la *taupinière bourgeoise* commença dès cette époque et, pendant seize ans, je ne cessai d'en examiner les progrès et de suivre les lignes tortueuses de cette mine creusée sous le gazon verdoyant d'une apparente félicité et sous les fleurs d'une comédie courtisanesque de quinze ans.

3. Le but de la bourgeoisie fut, dès le temps de l'Empire de Napoléon Ier, de remplacer la noblesse, voyant qu'elle n'avait pu l'anéantir ni par 1789, ni par 1793.

4. La bourgeoisie se laissa emporter aux vanités jalouses et n'eut de repos que lorsqu'elle se crut enfin parvenue à créer une monarchie bourgeoise dont elle serait la cour.

Ces quatre théorèmes forment donc un système cohérent : « En 1789, la bourgeoisie tente, une première fois, d'évincer la noblesse et de se substituer à elle. Elle n'y réussit pas complètement. En 1793, encore moins. Le Premier Empire facilite son entreprise, mais la chute de Napoléon puis la Restauration coupent court à ses espoirs et brisent ses menées. Elle redoute que ses conquêtes ne lui soient arrachées. Alors elle reprend la lutte : une lutte souterraine et hypocrite puisque la bourgeoisie feint non seulement d'admettre la noblesse mais encore de l'honorer, lutte qui verra, en 1848, puis en 1852, sa victoire. »

Vigny, à la différence de quelques « enragés » dont l'espèce n'est pas complètement disparue, ne va pas jusqu'à affirmer que l'assaut de la bourgeoisie contre la noblesse authentique était dû uniquement au désir de s'assurer des places bien rentées, d'amasser beaucoup d'argent et de conserver le profit des spéculations qu'elle avait faites en achetant, à bas prix, les biens nationaux. Non ! il ne le dit pas, et certainement il ne le pense pas non plus. Il n'est point si aveuglé par la passion qu'il voie la bourgeoisie, dans sa montée vers le pouvoir, animée exclusivement par la soif de l'or. Simplification puérile où est oublié, tout simplement, un fait capital : le sentiment qu'avait — et bien avant la Révolution — la bourgeoisie de sa *capacité* à mener les affaires de l'Etat mieux que ne l'avaient fait la noblesse et le clergé. Qu'à ce sentiment se joignît, chez beaucoup, l'appât des avantages matériels que comporte le pouvoir, bien sûr ! Mais les privilèges fiscaux de la noblesse et, plus encore, du haut clergé, sous l'ancien régime, étaient-ils donc de peu de poids dans l'attachement des privilégiés au régime ? Il serait bon d'en finir avec des arguments dont n'oseraient plus user aujourd'hui les orateurs de *Café de Commerce* en période électorale. Mais reprenons, un par un, les quatre théorèmes d'Alfred de Vigny. Chacun d'eux enferme des vérités peu contestables ; c'est leur enchaînement qui aboutit à des conclusions fausses.

1° Il est exact que la Restauration fit craindre à toutes les classes de la société une « domination nobiliaire et cléricale » qu'elles n'étaient plus en humeur de supporter. La domination cléricale, plus peut-être que la domination nobiliaire, leur parut intolérable. Il est frappant d'observer que, sous la Restauration, les satiriques et les caricaturistes s'en prennent surtout à l'Eglise et à ses fils soumis, parmi lesquels les dirigeants se flattent de compter. La célèbre estampe de Decamps, intitulée *Le Pieu Monarque*, représente Charles X planté comme un pieu de bois au milieu de « grosses légumes » tandis qu'un évêque mitré, la crosse en main, s'approche, suivi d'une légion de Jésuites.

Les chansonniers, ainsi qu'on le voit par l'intéressant recueil de Pierre Barbier et France Vernillat : *Histoire de France par les Chansons*[1], s'ils attaquent beaucoup moins que leurs prédécesseurs du XVIII^e^, du XVII^e^ et du XVI^e^ siècles la vie intime des grands, s'ils se montrent, somme toute, assez discrets, réservent leurs traits à ceux qui, dans la coulisse, dirigent l'Etat, parce qu'ils tiennent en mains ses dirigeants. Ainsi s'explique le succès de certaines chansons de Béranger, qui nous paraissent maintenant assez fades, mais dont la virulence était vraisemblablement décuplée par la nature du terrain où elles étaient semées. *Les Révérends Pères* (décembre 1819), avec son fameux refrain : *Hommes noirs, d'où sortez-vous ?* nous apparaît d'abord comme un pamphlet, d'ailleurs traditionnel, contre l'ordre des Jésuites, mais quand on l'examine de près, on s'aperçoit que tous les mots *doivent* (bon nombre d'allusions nous échappent) contenir une forte dose de vitriol.

Le « cléricalisme » de la Restauration, qui fut une des causes principales de sa chute, est dû à un fait qui, chose curieuse ! a échappé à la plupart des contemporains : la conversion, en 1804, du comte d'Artois, le futur Charles X. En dehors de l'entourage du comte d'Artois, peu de Français s'avisèrent que le prince frivole et galant de la cour de Louis XVI s'était complètement métamorphosé, et cela dix ans avant la première Restauration. Ils pouvaient difficilement faire la distinction entre le conformisme religieux du frère aîné : Louis XVIII, demeuré voltairien, et les sentiments profondément catholiques de son frère cadet, Charles X. D'autant plus difficilement que la réputation de légèreté et d'insouciance, acquise par le comte d'Artois dans sa jeunesse l'avait suivi quand, à soixante-sept ans, en 1824, à la mort de Louis XVIII, il accéda au trône.

Le plus récent biographe de Charles X[2], M. Jacques Vivent, a bien mis en lumière la métamorphose du comte d'Artois, dans un livre qui vaut et par la précision du récit et par les solides connaissances que l'auteur possède des institutions et des traditions françaises sous l'ancien régime. Lorsqu'elle mourut, à Londres, en 1804, la comtesse Polastron avait été liée pendant dix-neuf ans au comte d'Artois par les nœuds d'un double adultère et par la ferveur d'un amour réciproque. La Ferronays écrivait en 1804 à sa femme : *On ne se fait pas une idée d'une passion comme celle que M^me^ de Polastron avait inspirée. Le scandale est, en quelque sorte, devenu respectable.* Passion respectable, mais tout de même scandaleuse.

Or, à l'approche de la mort, la comtesse de Polastron, voulant faire la paix avec l'Eglise, se confia à l'abbé Latil, aumônier du comte d'Artois. L'abbé Latil n'était pas un directeur de conscience complaisant ; il interdit au comte d'Artois de revoir sa maîtresse mourante et celle-ci eut juste

1. Le tome V : *Napoléon et sa légende* et le tome VI : *La Restauration. Le règne de Louis-Philippe* (Gallimard, éditeur) ont paru récemment.

2. *Charles X, dernier roi de France et de Navarre* (Le Livre contemporain, éditeur).

le temps d'adjurer son amant « d'être désormais tout à Dieu ». Scène dramatique, déjà romantique, qui aurait pu rester sans lendemain. Il n'en fut pas ainsi. Le comte d'Artois, bouleversé, subit la domination spirituelle de l'abbé Latil, dont la sincérité, unie à une forte personnalité, avait fait sur le prince une impression ineffaçable. L'abbé Latil prit un ascendant croissant sur le futur Charles X. Archevêque de Reims, duc et pair, cardinal sous la Restauration, l'abbé Latil, qui n'avait pas d'ambitions personnelles ne vit, dans les honneurs dont il était comblé, que les signes de la confiance entière qu'il inspirait à son roi, et sans doute l'occasion d'accomplir sa mission : remettre le pouvoir temporel sous l'autorité du pouvoir spirituel. Le cardinal Latil fut l'inspirateur de certaines mesures, telle la loi sur le sacrilège, qui sentaient leur Moyen Age et qui rendirent le régime très impopulaire (la maladresse était d'autant plus grande que la loi sur le sacrilège ne fut, pratiquement, pas appliquée). En outre, ce fut lui qui eut l'idée — dont les résultats devaient se révéler fâcheux — de créer, à l'imitation de la Franc-Maçonnerie, une société secrète : *Les chevaliers de la Foi*, dont les membres, ultra-catholiques ou pour mieux dire catholiques ultras, avaient pour tâche essentielle de déceler, d'évincer, d'éliminer les ennemis de l'Eglise militante, les faux amis ou les tièdes.

La « domination nobiliaire » dont parle Vigny eût probablement été moins odieuse aux bourgeois que la « domination cléricale ». Celle-ci faisait plus que peser sur les têtes ; elle opprimait les Français dans leur conscience, elle les ramenait plusieurs siècles en arrière.

2° Il n'est pas inexact non plus de dire, comme l'écrit Vigny, que « la taupinière bourgeoise », pendant seize ans (de 1814 à 1830), essaya de prendre sa revanche sur la noblesse et de ressaisir les leviers de commande que la Restauration avait arrachés aux bourgeois promus aux rôles de direction par la Révolution et le Premier Empire. Pas inexact, mais très incomplet. Il ne s'agissait en effet aucunement d'une *revanche*, mais bien de la reprise d'un effort séculaire, fait par la bourgeoisie pour limiter la souveraineté absolue des rois et pour obtenir la reconnaissance de ses droits à participer au gouvernement de l'Etat.

On peut dire, sans exagération, que les Parlements, sous l'ancien régime — au premier rang, le Parlement de Paris —, ont constamment visé à la reconnaissance de ces droits, c'est-à-dire, à la parité de ce qu'on appellera le « Tiers Etat », avec la Noblesse et le Clergé. Cette aspiration fut particulièrement sensible durant tout le XVIIIe siècle, qui vit une lutte serrée entre la royauté et le Parlement de Paris, lutte où, à la veille de la Révolution, le Parlement triomphait, indirectement, par la convocation des Etats Généraux.

3° Le théorème n° 3 d'Alfred de Vigny est plus discutable. Qu'en 1789 la bourgeoisie ait voulu *anéantir la noblesse*, rien ne le prouve ;

tout montre qu'alors elle ne recherchait que l'égalité, politique et surtout fiscale, avec celle-ci. D'autre part, avancer qu'en 1793 la bourgeoisie ait voulu refaire l'opération manquée par elle en 1789, c'est proférer une affirmation qui n'offre (j'en demande pardon au poète) aucun sens. La bourgeoisie devait souffrir autant que la noblesse — davantage peut-être — de la vague jacobine qui, soutenue par ceux des « sans-culottes » qu'animaient les plus bas instincts, abattait aveuglément tout ce qui s'opposait à son passage : noblesse, clergé, bourgeoisie et peuple.

4° La bourgeoisie, comme l'écrit Vigny, a-t-elle, sous la Restauration, par jalousie de la noblesse authentique, cherché à former « la cour d'une monarchie bourgeoise » ? C'est prendre, semble-t-il, l'effet pour la cause. La monarchie parlementaire n'était pas, théoriquement, destinée à substituer une aristocratie bourgeoise à une aristocratie nobiliaire. En fait elle rassembla autour de Louis-Philippe des nobles authentiques, des bourgeois anoblis et des bourgeois tout court. C'est que le roi des Français, porté au pouvoir par un coup de chance, sentant la fragilité de ses droits dynastiques en face des droits certains de la branche aînée, s'efforça de rallier tous ceux, quelle que fût leur origine sociale, qui ne se rangeaient pas parmi les irréductibles : les légitimistes considérant que Louis-Philippe était un usurpateur, au même titre que Napoléon, et les républicains convaincus qu'en 1830 ils avaient été mystifiés et que Louis-Philippe leur avait soufflé le pouvoir.

C'est donc sans enthousiasme et même chez quelques-uns sans entrain, que les bourgeois furent enrôlés dans la cour de « la monarchie bourgeoise ». Si les souvenirs de la Révolution de 1793 — justement ! — n'avaient pas été si proches, la bourgeoisie se fût très bien accommodée, croit-on, d'une République modérée, goût américain. Aussi bien, si l'on veut voir clair dans l'avènement de la bourgeoisie au XIXe siècle, saisir les mouvements, fort compliqués, qui l'ont progressivement conduite au pouvoir, on aura avantage à se reporter aux *Mémoires* de Charles de Rémusat, qui, après être restés inédits pendant quatre-vingts ans, commencent à être publiés [1]. Très riches en informations de toute nature, ces mémoires contiennent des renseignements abondants — on pourrait même dire *trop abondants* pour le lecteur seulement curieux d'histoire — sur les partis au XIXe siècle, leurs programmes, leur stratégie et leur tactique. Même dans le tome I, où il n'est encore question que de la Restauration libérale (1815-1820), on voit que Charles de Rémusat se passionne pour la politique, et discerne plusieurs nuances qu'aujourd'hui

1. Présenté et commenté par l'historien Charles H. Pouthas, le premier tome : *Mémoires de ma Vie. Enfance et Jeunesse. La Restauration libérale* (Plon, éditeur), doit être suivi de plusieurs autres, puisque ces mémoires débutent au Consulat et s'arrêtent à 1875, Charles de Rémusat ayant été ministre des Affaires étrangères sous la IIIe République. Ainsi que l'écrit M. Pouthas, *Mémoires de ma Vie* sont un des plus beaux documents de la vie française au XIXe siècle. *La Revue de Paris* en a publié des fragments.

nous confondons. Non seulement entre les ultras et les républicains il y a plusieurs partis, mais à l'intérieur même des partis ultra et libéral, il existe diverses tendances, si bien que l'éventail politique n'est guère moins ouvert sous la Restauration qu'il le sera sous la IIIe République. Quant à Charles de Rémusat lui-même, qui prend successivement pour chef de file Guizot, puis Thiers, il est l'un des plus brillants représentants de la bourgeoisie au pouvoir, puisqu'on le verra ministre de Louis-Philippe et de la IIIe République.

Le piquant est que la *noblesse* de Charles de Rémusat est d'une authenticité aussi certaine que celle d'Alfred de Vigny, qu'elle est peut-être — mais les comparaisons sont malaisées ! — « meilleure » que celle du poète. Si on lit à quelques jours d'intervalle les mémoires de Vigny et ceux de Rémusat, on ne peut manquer de faire un rapprochement curieux. Vigny rappelle, non sans quelque fierté, que son aïeul maternel, l'amiral de Baraudin, emprisonné sous la Révolution à Loches, mourut, en août 1795, quelques heures après avoir appris que son fils, Louis de Baraudin, avait été fusillé comme rebelle lors du débarquement malheureux à Quiberon. Une année plus tôt, le 25 juillet 1794, trois jours avant la chute de Robespierre, Jean et Charles de Vergennes, le père et le fils, ascendants maternels de Rémusat, avaient été guillotinés à la barrière du Trône.

Pourtant, l'attitude politique de Charles de Rémusat est à l'opposé de celle de Vigny. Elle n'est dictée ni par l'esprit de caste ni par l'ambition, mais bien par la conviction où il est qu'il appartient aux « sages » — c'est-à-dire à ceux qui ont l'expérience, l'intelligence et le sens des réalités — de gouverner. Bien définir cette attitude exigerait de longs développements. Deux phrases, tirées d'un livre qui comprend cinq cents pages grand format, suffisent à l'esquisser. Ce jugement : *En tout, ce sont les lumières qui manquaient à cette princesse* (la duchesse d'Angoulême) *et à tous les siens.* Et ce compliment de Royer-Collard au baron Pasquier, qui venait d'être fait duc et pair : *Vous êtes un homme trop considérable pour que cela vous diminue.*

Deux « mots » qui marquent avec force que l'avènement de la bourgeoisie est né du sentiment (vrai ou faux, peu importe) qu'elle avait, en raison de ses *lumières* et non point de ses *titres*, le droit de revendiquer sa part du pouvoir.

## *FENELON ET SA LEGENDE*

Aucun personnage célèbre n'échappe à la légende. Poussière, patine, dépôts de l'air ou de l'eau, la légende déforme les contours, ennoblit ou dégrade l'homme-statue. Seul varie le temps nécessaire à cette transformation. Pour Fénelon, la légende s'est emparée de lui aussitôt après

sa mort et l'a, en peu d'années, rendu méconnaissable. Nul Fénelon ne fut plus faux que celui qu'a connu le XVIII^e siècle : le prélat humaniste et libéral, ami des humbles, confident de la nature, bref ce « cygne de Cambrai » que l'on voyait glisser sur les miroirs d'eau comme un nuage blanc. (Il est vrai, mais on n'y pensait point, que le cygne n'a qu'une apparente douceur et que ses coups de bec sont redoutables.)

Assurément, ce portrait trompeur avait déjà été rectifié par les historiens littéraires des XIX^e et XX^e siècles : Paul Janet, Jules Lemaître, Lucien Navatel, Albert Chérel, Elie Carcassonne, pour ne citer que les plus importants, mais il appartenait à M^me Agnès de la Gorce de retrouver, sous la légende, l'image primitive.

Le livre qu'elle vient de publier : *Le vrai visage de Fénelon*[1] ne porte point un titre fallacieux. Ce « visage », lavé des fards qui tendaient à l'embellir, est beaucoup plus humain et beaucoup plus attachant que l'autre. Fénelon apparaît ici complexe (« comme tout le monde », aurait dit Maeterlinck), avec des contradictions qui s'éclairent, quand on va au fond des choses, c'est-à-dire, pour l'historien, qu'en n'épargnant ni son temps ni sa peine, on prend soin de reprendre l'enquête *ab ovo*.

De cet ouvrage, très substantiel et dont la lecture est nourrissante, on ne saurait rendre compte en quelques lignes. Il faut se borner à en souligner les aspects particulièrement neufs.

D'abord, le sentiment qu'a Fénelon — un peu comme Alfred de Vigny — que son appartenance à une vieille et authentique noblesse lui confère des droits mais surtout des devoirs. Ainsi que M^me de Maintenon, qui fut sa protectrice jusqu'au moment où l'orage quiétiste éclata sur leurs têtes, il pense : *On ne peut se donner la naissance ni se l'ôter*. Ce n'est pas vanité, mais attachement à un ordre social qu'il juge bénéfique pour tous.

Cet ordre social, d'ailleurs, n'est pas celui qu'a établi le règne de Louis XIV. Fénelon, en dépit des louanges de pure forme qu'il décerne au monarque, n'a que peu de sympathie pour celui qui, poursuivant l'œuvre de Richelieu et de Mazarin, a détruit les vestiges de la féodalité, voulant que l'autorité soit tout entière entre ses mains. Les niveleurs de la noblesse lui sont aussi odieux qu'à Saint-Simon. Dans les *Dialogues des Morts*, qu'il rédigera à l'intention de son élève, le duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, il ne se privera pas d'égratigner Richelieu et de cribler Mazarin de flèches.

Durant son enfance et son adolescence agitées par les troubles de la Fronde qui retentissaient jusqu'en Gascogne, il prendra le goût des associations secrètes, des confréries ignorées, des congrégations souterraines qui avaient permis à ses parents de lutter efficacement, pense-t-il, contre les ennemis de la foi catholique. Même il ne reculera pas devant les

1. Hachette.

procédés, qu'à l'exemple de la police, emploient volontiers ces chevaliers de l'ombre.

Son christianisme est pur et nullement entaché de paganisme : la couleur gréco-latine qu'il répand sur certaines de ses œuvres n'est que le vêtement de cérémonie que les Jésuites lui ont appris à passer sur toute littérature. Il est si profondément chrétien que la religion qui ne descend pas jusqu'au fond de l'âme lui paraît sans valeur. D'où les ménagements — ils lui seront stupidement reprochés — qu'il prend avec les protestants qu'il a mission de convertir puis de maintenir au catholicisme. D'autre part, Fénelon réprouve la mainmise de l'Etat sur le sentiment religieux. Sa rupture éclatante avec Bossuet, qui avait été son protecteur et son maître, naît moins d'une divergence de vues théologiques que de son faible goût pour le gallicanisme, où il aperçoit l'empiétement du temporel sur le spirituel.

Son mysticisme, lui aussi, est sans tache ; aucun courant trouble ne s'y mêle. Comme les grands mystiques, Fénelon sent que, privée de cette source chaude, la religion se refroidit nécessairement. Mais ce mysticisme ne se perd pas dans le rêve. Ainsi que l'écrit justement Mme Agnès de La Gorce, *tout mystique se double d'un réaliste*. Le Fénelon qui admire Mme Guyon (très courageusement, il s'abstiendra de la renier) est le même que le Fénelon qui, dans son archevêché, arbitre les querelles, prend les mesures administratives propres à adoucir les misères : disettes, épidémies, guerres. N'en doutons pas : un roi très-chrétien ce n'est, pour Fénelon, ni Louis XIV, ni Louis XIII, ni Philippe le Bel, mais saint Louis. Espérait-il que le duc de Bourgogne, mort prématurément, serait un nouveau saint portant la couronne royale ? Peut-être.

— Comment et pourquoi la légende a-t-elle si promptement recouvert l'image de Fénelon ? M. Albert Chérel, correspondant de l'Institut, dans son livre *De Télémaque à Candide*[1] le fait comprendre. Car — paradoxe ! — le livre le plus populaire du XVIIIe siècle, du siècle où la France se détache du christianisme, est l'œuvre d'un archevêque. « Depuis sa publication en 1699 jusqu'en 1760 *Télémaque* a été le livre imprimé le plus fréquemment, le plus longuement commenté », écrit M. Albert Chérel. Jean-Jacques Rousseau s'alanguit à sa lecture et place Fénelon dans son Panthéon personnel, les Jacobins eux-mêmes le trouvent dans la ligne du *sans-culotte Jésus*. Extravagants contresens ! Seulement voici : *Télémaque* et son auteur bénéficièrent de la violente réaction qui suivit la mort de Louis XIV. *Télémaque*, interdit en 1699, avait valu à Fénelon sa disgrâce. *Par conséquent*, les adversaires du précédent régime — et il y en avait beaucoup — se devaient de faire un sort à *Télémaque* et d'*adopter* Fénelon. Fénelon, lui, ne les eût point adoptés.

1. Cet ouvrage est un des tomes de l'*Histoire de la Littérature française*, publiée sous la direction de Mgr Calvet, doyen honoraire de l'Institut catholique (Del Duca, éditeur). Je signale la publication du tome suivant *De Candide à Atala*, par M. Henri Berthaut. Etudes solides, inspirées mais non dominées par l'esprit catholique.

## *QUELQUES LIVRES*

— Utilisant les ressources que leur offrent les procédés de reproduction des images, entourant de tous leurs soins des ouvrages précieux, les éditeurs nous offrent des livres d'art dont la richesse et la quasi-perfection nous étonnent. *La Civilisation de la Renaissance en Italie* de Jacob Burckhardt, récemment produit par *Le Club du Meilleur Livre* et la *Librairie Plon* associés, s'inscrit parmi les réussites les plus heureuses. Ce livre de grand luxe enorgueillira les bibliophiles, ravira les historiens et à tous ses possesseurs donnera une fête des yeux et de l'esprit.

Il est permis d'ignorer que Jacob Burckhardt (1818-1897), d'origine suisse, fut professeur à Bâle après avoir suivi, à Berlin, les cours de l'historien allemand Ranke ; que, très jeune, il se passionna pour l'histoire de l'art, en particulier de l'architecture, que sa curiosité s'étendit à l'Italie de la Renaissance, à la Grèce antique ; que son œuvre capitale fut *La Civilisation de la Renaissance en Italie*, publiée en 1860. Ce livre où, l'un des premiers, Jacob Burckhard analysait les caractères politiques, philosophiques, sociaux, culturels, de la Renaissance italienne, bien qu'il fût incomplet (les arts plastiques, réservés à une autre publication, y figuraient à peine), quoiqu'il ait été dépassé, en plusieurs points, par des recherches qui ont mis en lumière tout ce que la Renaissance doit au Moyen Age, ce livre est demeuré un ouvrage classique dont nombre de vues, notamment sur les mœurs et la religion, gardent encore leur valeur.

Si les éditeurs ont choisi ce texte, c'est, semble-t-il pour deux raisons : d'abord sa qualité intrinsèque, ensuite la possibilité qu'il présentait d'être éclairé par une illustration assez différente de l'illustration habituelle. L'image, en effet, est ordinairement dans un livre soit un ornement, soit un document. Ici elle est un argument : je veux dire que les images, admirablement reproduites, tendent à confronter les affirmations de Burckhardt avec la réalité sensible. Et quelle vérité ! D'une beauté, d'une nouveauté, d'une hardiesse, parfois d'un modernisme saisissants. Ces « arguments », qui ne confirment pas toujours les idées de Burckhardt, ont cela de commun qu'ils nous plongent dans l'émerveillement et nous jettent dans une rêverie sans fin. S'il est un livre où la méditation naît de l'image, c'est bien celui-ci.

Le texte est encadré par une brillante introduction de M. Marcel Brion et par une substantielle postface de M. Robert Klein ; ils fournissent le bagage indispensable au lecteur qui en serait démuni.

— La biographie du duc de Beaufort [1] qu'a écrite M^me^ Isabelle de Broglie a un côté mystérieux qui la rend singulièrement attachante. Petit-fils

1. *Le Duc de Beaufort, Roi des Halles ou Roi de France* (Fasquelle, éditeur).

de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées par son père César de Vendôme (qui eût pu régner sur la France si Henri IV avait tenu la promesse faite à Gabrielle de l'épouser) le duc de Beaufort fut un « héros de théâtre », idole des Parisiens pendant la Fronde, et même après la Fronde. Très beau physiquement, très brave, il avait le don — le tenait-il de Henri IV ? — de se mettre de plain-pied avec le peuple et de parler, au besoin, sa langue. D'où une popularité qui portait ombrage à la famille royale et qui n'était pas vue d'un bon œil par les vrais princes du sang (encore que la distinction entre « main gauche » et « main droite » ne fût pas alors bien tranchée). De son côté Beaufort, qui n'eut jamais grande sympathie pour Louis XIV, porta une haine vigilante à Mazarin dont il était — c'est possible ! — *jaloux*.

Mme Isabelle de Broglie a revécu l'existence de son héros, si bien qu'à trois siècles de distance elle épouse exactement ses sentiments et ses ressentiments. Pourtant il ne s'agit pas d'une rêverie historique ; le texte, revu par M. Georges Dethan, s'appuie sur une documentation solide, enrichie d'inédits. Livre étrange, très étrange.

— Après nous avoir donné une excellente biographie de son ancêtre le maréchal de Castries, le duc de Castries publie aujourd'hui le premier tome d'un ouvrage intitulé *Le Testament de la Monarchie*[1] où il se propose de montrer que la France a hérité de l'ancien régime un patrimoine beaucoup plus considérable qu'on ne le croit — ou qu'on ne le dit. Consacré principalement à la guerre de l'Indépendance américaine, dans laquelle la marine française, rénovée par le maréchal de Castries, a joué un rôle aussi important que nos volontaires commandés par Rochambeau et La Fayette, ce premier volume apporte sur l'intervention de la France dans la guerre d'indépendance américaine, et sur les rapports entre alliés durant cette guerre, des lumières neuves. La légende en est corrigée au profit de la vérité. L'essentiel demeure : *La monarchie française, en luttant contre toute hégémonie européenne avait légué les Etats-Unis à la postérité*, écrit le duc de Castries. On mesure à présent l'importance d'un tel legs.

— Le *Pierre le Grand*[2] de M. Henry Vallotton est le plus captivant que j'aie lu, bien que des livres excellents aient eu pour sujet le créateur de la Russie moderne. C'est que M. Henry Vallotton, après avoir rassemblé une documentation gigantesque, après l'avoir complétée par des recherches personnelles dans des archives difficilement accessibles, après avoir poursuivi son enquête jusqu'en Russie soviétique, nous en présente la fine fleur avec précision et simplicité. Après avoir lu ce livre nous savons *tout* ce qu'on peut connaître en 1959 de Pierre le Grand. Il y a plus : sans viser l'effet, sans « mettre en scène » ses personnages, par la puissance évocatrice des événements qu'il relate, M. Henry Vallotton atteint

1. *Le Testament de la Monarchie. L'Indépendance américaine* (A. Fayard, éditeur).
2. Fayard, éditeur.

au pathétique. La révolte des *streltsy*, le procès du tsarevitch Alexis, les dernières années et la mort de Pierre le Grand forment, entre autres, des récits intensément dramatiques.

— La dernière édition du *Mémorial de Sainte-Hélène* — ce prodigieux document humain où apparaissent à plein la grandeur, les petitesses et... les illusions de Napoléon — avait été procurée par M. Marcel Dunan, de l'Institut [1] ; elle marquait un progrès sensible sur les précédentes, par le commentaire magistral et les notes biographiques dont le texte était accompagné.

L'édition en deux volumes [2] sur papier bible qui paraît aujourd'hui ne doit pas sa nouveauté à un élégant avant-propos de M. André Maurois, de l'Académie française, et à une rapide introduction de Jean Prévost, mais à un apparat critique et lexicographique ainsi qu'aux notes et commentaires dus à M. Gérard Walter dont l'érudition est immense. Sur environ 3 000 pages de texte la part de M. Gérard Walter est de 800 pages. Deux tables analytiques surtout sont précieuses : l'une par noms de personnes, l'autre par noms de lieux. Le lecteur peut donc non seulement se référer aux pages du *mémorial* concernant le personnage ou l'événement qui l'intéresse mais aussi trouver, rassemblés, les éléments donnant, d'après le *Mémorial*, une vue panoramique de ce personnage ou de cet événement. Merveilleux instrument de travail !

— Signalons, à cette halte napoléonienne, une édition fort soignée des *Mémoires* [3] du général François Dumonceau (1790-1884), procurée par l'historien belge bien connu : M. Jean Puraye. Belges, ou plus exactement bataves, par la naissance, François Dumonceau et son père, le maréchal de Hollande Jean-Baptiste Dumonceau, servirent l'un et l'autre la France dans les armées napoléoniennes. Le journal, les mémoires, la correspondance de François Dumonceau, outre qu'ils sont d'une sincérité absolue, nous dévoilent des aspects imprévus de ce que fut réellement pour l'Europe l'épopée napoléonienne. Ainsi dans ce premier volume, qui couvre les années 1790-1811, nous voyons de près les misères et les difficultés de la « fulgurante » campagne de 1805 couronnée par la victoire d'Austerlitz, les réactions des Hollandais à l'incorporation de la Hollande dans l'Empire français et, surtout, les rigueurs de la chasse aux déserteurs et aux réfractaires, déjà fort nombreux. Notez que François Dumonceau est un fidèle de Napoléon, mais il note des vérités toujours moins flatteuses que la légende.

PIERRE AUDIAT

1. Flammarion.
2. Bibliothèque de la Pléiade.
3. Editions Brepols (Bruxelles).

# LE MOIS A PARIS

**Création de la « Voix Humaine ».** — L'Opéra-Comique a donné le vendredi 6 février la première représentation d'un monodrame lyrique écrit par Francis Poulenc sur le texte de la *Voix Humaine*, de Jean Cocteau. Le succès a été extrêmement vif, bien qu'une fraction du public, venue pour se délecter à la consternante *Isoline* de Messager et Mendès, parût assez peu préparée à goûter la musique de Poulenc et le livret de Cocteau.

La partition de Francis Poulenc est une réussite. Elle s'apparente beaucoup à celle du *Dialogue des Carmélites* : un discours musical d'une extrême fluidité, d'une liberté harmonique et rythmique totale, mais sans agressivité polytonale gratuite et où les idées foisonnent, mais ne sont jamais développées. Cette formule qui, pour le drame des *Carmélites*, paraissait par instant trop morcelée, trop impressionniste, est ici admirablement à sa place. Les silences par quoi s'opère en grande partie la progression dramatique du texte de Cocteau prennent, par la palpitation même de la musique, une valeur nouvelle, physiquement émotive.

Nous ne rappellerons pas le sujet que le théâtre et le cinéma ont suffisamment fait connaître. Pour rester dans les limites de l'œuvre originale (quarante-cinq minutes), Francis Poulenc a pratiqué d'adroites coupures dans le texte, et, à aucun moment, cette longue scène qui dépasse de très loin les monologues lyriques les plus étendus ne donne l'impression de traîner.

Je ne ferai de réserves qu'en ce qui touche la mise en scène. Le décor est d'une banalité probablement voulue, mais l'échantillonnage de cou-

leurs qu'il nous présente : un mur bleu, un mur vert, une salle de bains blanche, deux chaises rouges, un tapis mauve, etc., est d'une absence d'expression qu'aggrave encore un éclairage de face et à pleins feux. Nul doute que si Jean Cocteau, auteur de la maquette, avait pu assister aux répétitions, il aurait cherché, et trouvé autre chose.

Mme Denise Duval a été magnifique. Sur son visage pâle, fiévreux, pathétique, on lisait le passage de l'attente à l'inquiétude, puis à la certitude du désespoir, et elle a interprété avec une musicalité parfaite et une diction digne de la plus grande actrice son rôle écrasant. L'orchestre, dirigé avec autant d'autorité que de souplesse par M. Georges Prêtre, a montré qu'il peut être excellent, quand on lui donne une partition qui en vaut la peine. Il nous l'avait d'ailleurs déjà prouvé en 1957 à l'occasion du *Capriccio* de Strauss.

Souhaitons que l'Opéra-Comique fasse un effort plus suivi pour la *Voix Humaine* que l'Opéra n'a pu le faire pour les *Dialogues des Carmélites*, et souhaitons surtout qu'on trouve autre chose qu'*Isoline* pour faire affiche avec une œuvre nouvelle de cette qualité.

*Le quintette de Bruckner.* — Je ne sais quelle raison mystérieuse s'est opposée jusqu'à présent à ce que Bruckner trouve en France l'accueil mérité par son génie. On conçoit que ses *Messes* ou son *Te Deum*, qui nécessitent de puissantes ressources chorales, soient méconnus, mais l'ostracisme reste inexplicable pour les symphonies dont trois au moins s'inscrivent dans la lignée royale de Beethoven et de Schubert et pour son *Quintette en Fa* qui est un des chefs-d'œuvre de la musique de chambre.

Le Quatuor du Konzerthaus de Vienne a donné de ce quintette une exécution (la deuxième ou la troisième en France en quatre-vingts ans !) dans les salons du Centre Culturel Autrichien, devant une assistance choisie. L'ouvrage, de vastes proportions, est d'une inspiration assez voisine du *Quintette à deux Violoncelles* de Schubert. On se plaît à rêver que Franz aurait pu écrire des œuvres de ce genre s'il avait eu le temps de profiter des leçons de contrepoint qu'il alla naïvement demander à Simon Sechter, deux mois avant de mourir. Bruckner, en effet, ajoute au foisonnement miraculeux d'idées de Schubert la technique souveraine qui lui permet de développer sans jamais tomber dans les répétitions.

Le Quatuor du Konzerthaus s'est affirmé l'égal des meilleurs ensembles existant à l'heure actuelle au monde et le digne interprète de cette œuvre magnifique. Grâce à lui le difficile scherzo a été exécuté avec une précision infaillible, mais surtout l'andante a été traduit avec toute la ferveur, tout le recueillement, toute la chaleur intime que demande cette page sublime.

La seconde partie du concert, non moins attachante, comprenait l'*Intermezzo* que Bruckner avait écrit pour remplacer éventuellement le Scherzo du *Quintette* : c'est un robuste *Laendler* qu'on peut préférer, pour sa carrure paysanne, au scherzo définitif. Enfin venait, dans la version pour

quatuor, la subtile *Sérénade Italienne* de Hugo Wolf. Pieuse pensée que d'avoir réuni dans un même hommage Bruckner et celui qui rompit en sa faveur tant de lances contre les partisans de Brahms !

JEAN MISTLER

SALVADOR DE MADARIAGA. — Salvador de Madariaga, qui vient d'être nommé membre étranger de l'Institut en remplacement de Charles Morgan, est un européen. C'est aussi un espagnol, et qui sent d'autant plus fortement sa différence d'Espagnol qu'il l'oppose à l'Européen qui est en lui, lequel se compose principalement d'un Français et d'un Anglais. Et peut-être est-ce avec ce dernier que son opposition d'Espagnol est la plus vive, car il s'agit là de deux races qui sont allées à l'extrême de leur originalité. Donc qui sont essentiellement capables de s'étonner mutuellement. Si les Anglais sont étonnants, à quel point ne le seront-ils pas aux yeux de cet autre étonnant personnage qu'est l'*homo hispanicus !*

D'où ce livre particulièrement divertissant de Madariaga : *Arceval y los Ingleses*. Plus tard Madariaga reprit cette confrontation en y joignant le troisième terme : le Français, dans un ouvrage méthodique, rigoureusement méthodique, bien digne d'un ancien X : *Français, Anglais, Espagnols*. Car Madariaga, dans sa jeunesse, fut élève de notre Ecole Polytechnique, et aussi de notre Ecole des Mines. A la suite de quoi il entreprit une carrière d'ingénieur d'une compagnie de chemins de fer espagnols, puis s'installa à Londres.

De 1921 à 1927 il occupa un poste important à la Société des Nations ; ensuite il devint titulaire d'une chaire de littérature espagnole à Oxford. Après le 14 avril il fut le premier ambassadeur de la République espagnole à Paris. Aujourd'hui ce libéral obstiné, ce sage et ferme humaniste continue imperturbablement d'assumer ses fonctions d'Espagnol en exil. C'est une façon de continuer son rôle d'Espagnol en voyage. Et c'est aussi une façon de prouver que le fait d'être espagnol, l'existence espagnole s'affirment non moins nettement en terre d'Espagne que hors d'Espagne, en Europe et à travers le monde. Aussi bien cette existence est-elle impériale, et Madariaga, finalement, devait affronter le problème espagnol sous ses espèces américaines.

On connaît les positions très espagnoles, voire nationalistes espagnoles, strictement castillanes, qu'il a prises dans sa trilogie des biographies de Colomb, Cortès et Bolivar et dans son ouvrage sur l'*Essor de l'Empire espagnol d'Amérique*. Sa nature d'Espagnol, il la porte avec lui et ne saurait s'en défaire : elle apparaît dans son humeur ironique, son goût du paradoxe tranchant, son esprit de système, son sens irréductible et farouche de la dignité de la personne humaine. Ce qui ne contrarie en rien son ouverture sur les variétés de l'univers, son aisance à répondre du tac

au tac à chacune, son éblouissante faculté de faire des jeux de mots et de composer des vers en français ou en anglais, son souci des grands problèmes politiques et sociaux qui divisent les peuples et les empêchent d'atteindre à cette grande unité de civilisation dont rêvent quelques hommes qui, comme lui ne cesseront, contre vents et marées, de se vouloir citoyens du monde.

JEAN CASSOU

LES ÉGLISES PARISIENNES. — Amédée Boinet vient de faire paraître le premier tome de son ouvrage sur les églises de Paris [1]. Il est consacré à ce qui subsiste de cette magnifique guirlande d'édifices religieux qui, au Moyen Age et à la Renaissance, formait la plus magnifique parure de la capitale. Sauval écrivait, au XVIIe siècle : « Nous remarquons même que jamais dans Rome, depuis qu'elle existe, il ne s'est trouvé tant d'églises qu'il y en a à Paris. » Et Boinet constate que les cinquante-sept églises antérieures à la Révolution que compte actuellement la capitale ne représentent pas le tiers de celles qu'elle renfermait en 1790 sur une superficie moitié moindre de celle qu'elle occupe maintenant.

De même que nous nous battons de nos jours pour sauver des hôtels menacés que nous jugeons indispensables à la physionomie historique et traditionnelle de Paris, il y avait alors une poignée d'hommes, parmi lesquels Victor Hugo et Montalembert qui luttaient contre un « vandalisme méthodique et réfléchi ».

Leur action n'a pas réussi à sauver, lors de l'aménagement de la place de la Sorbonne, la chapelle et le cloître du collège de Cluny, démolis en 1833 et qui étaient absolument admirables, pas plus que la commanderie de Saint-Jean-de-Latran et les restes de Saint-Benoît lors du percement de la rue des Ecoles.

Quand on établit la liste des édifices disparus, on est stupéfait de l'inconscience des pouvoirs publics. Citons seulement les abbayes de Saint-Victor, de Sainte-Geneviève, des Bernardins, des Grands-Carmes, des Jacobins, des Chartreux, des Célestins, des Cordeliers, des Grands-Augustins, de Saint-Antoine-des-Champs, sans compter l'église et les bâtiments du Temple et des dixaines d'églises paroissiales parmi lesquelles Saint-Jean-en-Grève, Saint-Jacques-la-Boucherie, dont on n'a pu sauver que la tour, Saint-Marcel, Saint-Julien-des-Ménétriers, le Saint-Sépulcre.

En outre, les églises parisiennes étaient de véritables musées. Tout leur mobilier fut transporté en 1790 au dépôt des Petits-Augustins où Lenoir organisa son Musée des Monuments français. Pour en payer les frais d'organisation, il n'hésita pas à vendre les pièces qui ne l'intéressaient pas,

1. *Les Eglises parisiennes* (Les Editions de Minuit).

notamment les sculptures religieuses. En 1816, les églises parisiennes récupérèrent une partie de leurs trésors. Mais souvent les envois furent faits au petit bonheur et tableaux et sculptures ne retournèrent pas toujours à leur lieu d'origine. C'est ainsi que le *Vœu de Louis XIII* par Philippe de Champaigne qui était à Notre-Dame est au Musée de Caen et que deux sculptures de Girardon furent envoyées au Musée de Troyes parce que cet artiste était né dans cette ville.

Amédée Boinet est l'homme qui connaît le mieux, non seulement l'histoire des églises de Paris, mais aussi celle des tableaux et des sculptures qu'on y peut voir. Malgré le vandalisme révolutionnaire, ces œuvres d'art sont encore nombreuses et beaucoup d'entre elles sont magnifiques. Elles sont assez mal connues. Deux expositions qui ont eu lieu ces dernières années dans la chapelle de la Sorbonne ont permis d'en mettre quelques-unes en valeur, de vérifier et de rectifier des attributions.

Quand nous allons à l'étranger, nous ne manquons pas de visiter les musées : prenez en main le livre de Boinet et faites le tour des églises parisiennes, vous verrez qu'elles renferment un véritable musée que nous avons tort de négliger.

Enfin, puisque nous sommes sur ce chapitre des églises de Paris, renouvelons notre vœu de voir les Monuments historiques racheter et remettre en valeur ce qui subsiste de l'église Saint-Aignan, 19, rue des Ursins, la plus ancienne de nos églises après Saint-Germain-des-Prés. Sa nef, presque intacte, a ses colonnes enterrées de près d'un tiers. Un antiquaire, maintenant, en prend soin, mais ne pourrait-on pas faire mieux ; la restaurer et y installer un petit musée ?

GEORGES PILLEMENT

FRANCIS JAMMES. — De nombreuses manifestations marquèrent le vingtième anniversaire de la mort de Francis Jammes. La plus importante fut certainement l'exposition que la Bibliothèque Nationale consacra à l'événement en décembre et janvier derniers.

Peu d'écrivains sont gratifiés de cette gloire posthume que M. Julien Cain distribue avec la plus éclectique attention (et nous lui en sommes reconnaissants) tantôt dans le but de confirmer une notoriété, tantôt dans celui de réparer une injustice. Pour Francis Jammes, on peut dire que l'exposition s'accordait avec les deux desseins. En effet, si la génération contemporaine du poète d'Orthez et celles qui vont jusqu'à la quarantaine le mettaient à la haute place qui lui revient, la jeunesse semble n'avoir pas adhéré à cette admiration. Ce n'est pas de sa part refus mais ignorance. Certes les jeunes se portent d'instinct vers ce qu'ils aiment et, par conséquent, ignorent ce qu'ils n'aiment pas. Mais, dans le cas de Francis Jammes, il s'agit réellement d'une ignorance que les faits historiques et sociaux expliquent.

Francis Jammes a disparu à la veille de la guerre 1939-1945 et, s'il a bénéficié pendant l'occupation, à la fois de l'intérêt que tous les Français cultivés accordaient à la chose écrite et d'une tendance collective à la spiritualité chrétienne, il a souffert plus que tout autre à la Libération de l'engouement pour la poésie dite engagée et pour la littérature qui prétendait faire table rase des morales traditionnelles. Les jeunes n'ont même pas eu à se détourner de Francis Jammes, ils l'ont négligé sans la moindre agressivité, ce qui est peut-être le pire des oublis. Ils se sont contentés de penser qu'il représentait une poésie démodée. Il leur fallait des talents alcoolisés.

Francis Jammes, croyaient-ils, ne pouvait leur offrir qu'une eau de rose pour jeunes filles. Heureusement, pendant que l'existentialisme (le faux, celui des snobs) sévissait, la gloire de Francis Jammes s'affirmait par d'autres voies, en particulier grâce à une dizaine de thèses de doctorat, dont plusieurs à l'étranger.

Ces études mettaient en évidence le caractère *unique* de ce qu'on a pu appeler « le Jammisme » et l'enrichissement qu'un tel art avait apporté à la vie littéraire française après le Symbolisme. Il apparaissait que Francis Jammes ne pouvait pas se démoder parce que justement il s'était situé à l'écart des modes et parce qu'il avait atteint, dans ses meilleures œuvres, à l'expression la plus dépouillée, celle qui préserve les chants de tout vieillissement.

André Gide a dit de lui qu'il était « une réussite du Bon Dieu » et que sa voix n'avait pas d'équivalent. Ce fut cette originalité qui lui valut un nombre de disciples si grand qu'on peut le considérer comme l'auteur français le plus influent du début de ce siècle. De très grands noms peuvent en attester : Anna de Noailles, Colette, Alain Fournier, Carco et, parmi les vivants, Mauriac et Supervielle. Il fut pour ceux-là et pour beaucoup d'autres l'essentielle chiquenaude qui les révéla à eux-mêmes.

L'exposition de la Bibliothèque Nationale est donc venue à son heure pour rendre plus apparents les rapports de Francis Jammes avec son époque et le rôle éminent de catalyseur qu'il y a joué.

M^lle^ Madeleine Cottin et M. Gérard Willemetz, les organisateurs de cette exposition, nous ont prouvé que des réalisations de ce genre, pour éphémères qu'elles soient, ont une grande utilité, car elles sont l'occasion non seulement de recenser des documents mais de faire le point sur une œuvre. La muséographie est une science et la façon de présenter un homme et sa pensée dans des vitrines ou sur des murs doit obéir à des méthodes de sélection et de classement telles que le catalogue puisse se lire non comme un simple répertoire mais comme une monographie. Francis Jammes a profité de l'expérience et du goût de ceux qui l'ont « exposé ». Risquant une image qu'aurait peut-être acceptée l'ami des jardins et des arbres, gageons que cette « bonne exposition » permettra à son œuvre de mieux mûrir.

ROBERT MALLET

**Pour restaurer notre économie.** — Napoléon écrivant à son frère Joseph, alors roi de Naples, lui disait : « Vos finances sont tout en métaphysique. L'argent est pourtant une chose très physique. » L'Empereur aurait pu aussi bien s'adresser à ses sujets français, et à leur postérité. Parmi les qualités, qui sont traditionnellement reconnues aux Français, figurent le bon sens et le goût de l'épargne. Or, à l'égard des finances, leur raison est en défaut. Ils les considèrent à travers des idéologies déformantes, dans une ignorance surprenante. Les conséquences sont sous nos yeux ; et elles nous coûtent cher. A point nommé, M. Edmond Giscard d'Estaing nous offre dans un ouvrage intitulé *Les Finances* (Fayard) l'explication, que les pouvoirs publics, disons-le sans acrimonie, ont quelque peu écourtée. Nous ne saurions imaginer un meilleur guide, plus clair, ni plus sûr. Suivons-le.

La *Terre inconnue* de M. Giscard d'Estaing, ce n'est pas la *Terre inhumaine* de François de Curel. Au contraire, un premier chapitre, vrai morceau de bravoure, est consacré à faire bonne justice des finances abstraites qui, souvent, nous sont proposées. Au-delà de ce refus, qui fait plaisir, qui soulage, la démonstration se développe logiquement.

Dira-t-on que M. Giscard d'Estaing est libéral ? Pourquoi pas ? Constatons simplement, comme ont pu le faire si souvent les lecteurs de cette revue, qu'il est réaliste. Il croit à l'arithmétique et à la physique. Ce sont des bases inébranlables. Et comme M. Giscard d'Estaing les tient pour telles, comme rien, dans les faits, ne lui donne tort, il ne s'embarrasse pas des vaines précautions, qui sont de règle en semblable occurrence. Il met flamberge au vent ; et il en frappe, sans ménagement, les hérésies qu'il rencontre, quelles qu'elles soient.

Elles sont nombreuses, et de taille. L'idée qu'une société d'hommes civilisés puisse vivre sans monnaie est absurde — la conception beveridgienne du plein emploi absolu est fausse — le secteur nationalisé peut être géré avec conscience, il ne pèse pas moins lourd sur l'économie nationale (M. de Fels l'avait annoncé, avant l'épreuve, dans cette même *Revue*) — la notion d'impasse relève de cette *France Irréelle*, si bien dénoncée par M. Emmanuel Berl — et ainsi de suite.

Ce merveilleux jeu de massacre n'est, comme on dit, qu'un préalable. L'auteur fait œuvre constructive en traçant la voie de l'avenir ; d'abord l'ordre dans les idées, ensuite dans les choses. Nous en sommes là. Ce livre de M. Giscard d'Estaing est un *Manuel du redressement*, qu'il nous appartient à tous de soutenir : alors, commencé dans la surprise, sinon dans l'amertume, il débouchera sur la prospérité.

F. F. LEGUEU

DAVID D'ANGERS. — Comment peut-on être sculpteur et républicain ? La publication de cinquante-cinq carnets inédits de David d'Angers répond à cette question avec tantôt de la flamme, tantôt une humilité touchante. Né en 1788, mort en 1856, David d'Angers a vécu une période de notre histoire qui l'emplit de la plus sublime admiration. A cette époque-là, on n'était pas républicain comme on est aujourd'hui Bardophile ou Anquetiliste. Non. On était républicain avec le sentiment exaltant que tous ceux qui ne partageaient pas cette conviction étaient des coquins ou des imbéciles.

Ce naïf enthousiasme est un des meilleurs piments des *Carnets*[1] que la Librairie Plon présente pour la première fois dans une version intégrale, tels que les rédigea David d'Angers, en hâte, au crayon, sur de petits cahiers de moleskine, chaque fois qu'une pensée sur l'art, sur la politique, sur ses célèbres modèles lui venait à l'esprit.

Si absorbé qu'il fût par son œuvre lorsqu'il préparait un médaillon ou un buste, David d'Angers restait merveilleusement attentif aux réactions, aux mots des grands hommes qui posaient pour lui. La *Revue de Paris* a donné en juin 1958, l'essentiel des notes sur Paganini, Lamennais, Benjamin Constant et Aloysius Bertrand. Il y en a d'autres sur Gœthe, Chateaubriand, Victor Hugo, Balzac, Théophile Gautier, Lamartine, Walter Scott, Eugène Sue, Mérimée, Béranger, qui ne sont pas moins passionnantes et appartiennent de droit à la petite histoire littéraire et à la grande histoire de la littérature.

Les mots de ces modèles sont bien quelquefois d'une superbe un peu ridicule, mais c'est l'époque qui veut cela, l'orgueil de cette nouvelle république des lettres dont les ténors avaient une certaine tendance à se prendre pour les dieux de l'Olympe. La personnalité du sculpteur transparaît entre les lignes : généreuse, riche, émouvante. Il semble qu'à chaque instant David d'Angers remercie le destin de l'avoir fait le sculpteur d'une Europe sans frontières où l'on n'est pas chiche en génies. Il y a dans son écriture heurtée, bâclée, ces coups de pouce, ces ciselures, ces sous-entendus, ces traits caricaturaux qui sont la marque profonde de son métier.

Il y a même — et l'on en retrouvera le fil très léger d'un volume à l'autre — une tendre et secrète histoire d'amour, dont on pourrait croire le romantisme inventé si l'on ne connaissait pas la parfaite sincérité de David d'Angers. A Rome, il avait aimé Cécilia Odescalchi qui mourut très jeune. D'après ce qu'il nous en dit, elle fit une très belle morte « avec une teinte bleuâtre sur son visage exsangue », et jamais il ne devait l'oublier. Il l'aurait peut-être épousée, il en aurait peut-être souffert, et il eût peut-être écrit comme de M^me^ de Chateaubriand, qui ne lisait pas une ligne de son mari : « Ah ! mille fois mieux la solitude que de semblables associations ! »

1. Présentés par André Bruel.

MICHEL DÉON

UN JUGEMENT SÉVÈRE. — Par l'étendue de son information, la netteté de son dessein, et surtout on ne sait quel accent de démonstration inexorable sous ses propos les plus nuancés, l'ouvrage de Cyrille Arnavon, *l'Américanisme et nous* (Del Duca), fera sans doute date. On devait déjà à l'auteur qui est un de nos meilleurs spécialistes des U.S.A. une brillante *Histoire littéraire des Etats-Unis*. Et j'ai l'impression que M. Arnavon s'est ici surpassé. On le lit d'un trait, passant sans effort du social à l'artistique, et de l'économique au religieux. L'aridité originelle de l'enquête a été surmontée par un esprit vigoureux et agile qui sait également mettre en goût, retenir, convaincre.

Peut-être faut-il noter cependant que la « terra ignota », le « cauchemar climatisé » (pour parler comme Henry Miller) que nous présentent les pages de M. Arnavon ne sont point du tout les Etats-Unis tels que, dans leur réalité quotidienne, on peut apprendre à les connaître par l'expérience directe du séjour et des contacts humains. L'auteur a cherché à éclaircir pour nous non les Américains mais l'américanisme, c'est-à-dire une abstraction, une sorte de credo omnivalent que la propagande des U.S.A. tente d'imposer au reste du monde. Du point de vue affectif, la distinction est capitale. M. Arnavon estime avoir le droit, tout en étant fidèle à ses amis d'outre-Atlantique, de ne goûter en rien leur politique étrangère. On lui concédera volontiers le distinguo.

Où le problème se complique c'est lorsqu'on se persuade — et on ne tarde point à le faire — que l'auteur est trop pénétré de son sujet pour ne pas se laisser emporter par lui. Le réquisitoire prononcé contre l'entité « l'Américanisme » finit par projeter ses reflets déformants sur le visage des citoyens. Non que la déformation soit l'effet d'une inexactitude. Tout, dans le livre de M. Arnavon, est terriblement exact. Je dirais même qu'il y a excès d'authenticité. Tant d'accumulation de preuves en arrivent à peser sur la crédibilité. C'est tellement démonstratif qu'il y aura sûrement des lecteurs pour se demander si ce n'est pas un peu faux.

Le titre de l'ouvrage comporte un « et nous », qui est très alléchant. Ou qui, plutôt, devrait l'être. Mais je dois avouer, à cet égard, être resté sur ma faim. Si, comme il paraît juste de l'imaginer, il s'agit d'une entité française, ou plus largement, européenne en péril de contamination, et qu'il convient donc de préserver à toutes forces, encore eût-il fallu s'étendre un peu sur les mérites de l'abstraction, « notre » abstraction, « notre » idéal de culture et de civilisation. On eût aimé que M. Arnavon, guide si lucide et si pénétrant, nous éclairât sur un programme exportable et cohérent, un symbole, un drapeau dans les plis duquel nous puissions, « nous » les Européens de l'ouest, nous draper avec quelque fierté.

Mais l'objection — nécessairement appelée par ce livre — ne semble pas avoir préoccupé l'auteur. C'est là le paradoxe de cet essai amer et cruel de se réduire en fin de compte à une charge unilatérale. Seuls les traits som-

bres apparaissent. Ils sont accusateurs, bien sûr, mais peut-être plus encore accusés. L'effet de relief ne vient pas seulement de la conviction et des dons polémiques de M. Arnavon ; il vient aussi de cette insistance sur un aspect du problème, alors que le reste du panorama est laissé dans l'ombre, non par ignorance mais parce que supposé connu. Nous avons ici une projection en lumière noire, avec tout l'insolite et tout le mémorable particuliers à ce genre d'éclairage.

Pour restituer l'autre face du tableau et retrouver des couleurs moins isochromes, il faut, comme M. Arnavon lui-même, ne rien ignorer de l'endroit de la médaille. Qu'il me soit permis de rappeler que, dans un procès, il n'est pas seulement nécessaire de jurer de ne rien dire que la vérité. Il faut encore la dire toute.

RAYMOND LAS VERGNAS

Le Cinéma. — Ce serait insuffisant de dire que Hitchcock sait raconter les histoires policières. Il a inventé le style policier qui convient au cinéma. Avant lui, on jouait le même jeu que dans le livre. Il s'agissait de découvrir par cheminement, grâce à une enquête rétrospective, le coupable d'un crime déjà accompli. Mais les spectateurs parqués dans une salle ne se rappellent plus les détails du passé, ils ne peuvent pas feuilleter en arrière. Il vont vers l'avenir. Il faut donc que le crime se commette sous leurs yeux, qu'ils l'attendent comme l'arrivée d'un train en gare, et je vois très bien un film qui s'appellerait *Le Crime de* 8 *h.* 47.

Le « suspense », c'est cette attente. Alors, il s'agit de donner au monsieur (ou à la dame) le crime qu'il attendait autrement qu'il ne l'attendait. Là intervient le jeu de cache-cache qui fait tout l'agrément du film policier moderne. Clouzot le joue très bien, mais dans des tons très noirs. Plus détaché, plus nonchalant, sacrifiant ici à la poésie et là à l'humour, Hitchcock pratique ce sport avec une étourdissante virtuosité. Voyez son *Vertigo*. C'est à partir du meurtre que les surprises commencent. Ne croyez pas que je vais tricher et déflorer l'histoire. En revanche, je ne me gênerai pas pour dire que le titre français, *Sueurs froides*, est aussi mauvais que commun. C'était le cas ou jamais de conserver l'appellation d'origine.

— Les Anglais semblent absolument ravis du film que les Américains ont tourné d'après *Gigi* et qui est devenu, comme *Pygmalion*, une comédie musicale. Les Anglo-Saxons ont toujours aimé les sauces en bouteille : catchup avec le steak et musiquette avec Bernard Shaw ou Colette.

Personnellement, je ne vois guère la nécessité de ces couplets et de cette musique qui soulignent les intentions. La discrétion de Colette était, somme toute, plutôt savoureuse, et le personnage ajouté de l'oncle, qui

permet l'introduction de Maurice Chevalier, ne répond à aucune nécessité interne.

Cependant, comme Chevalier est sympathique et gentil, comme Leslie Caron a beaucoup d'espièglerie et comme la sauce n'est pas trop fade, le film peut se voir avec un certain agrément.

— Je ne saurais en dire autant de *La Femme et le Pantin*, incroyable niaiserie sans rapport avec le roman de Pierre Louys évoqué par le titre. Il est question ici d'une strip-teaseuse française réfugiée à Séville, qui ne cède à un grand d'Espagne que le jour où cet amoureux, jusque-là transi, lui donne des gifles.

Mlle Bardot joue évidemment le rôle de la strip-teaseuse, et elle pousse la conscience professionnelle jusqu'à s'essayer dans la danse espagnole. Elle a une bonne chute de rein. Mais elle manque un peu de talon.

JEAN FAYARD

Les Dessins de Rubens. — Le New York de Bernard Buffet. — Prolongeant l'inepte querelle des *Dessinateurs* et des *Coloristes* qui, de Le Brun à David, avait divisé la critique, Ingres, dans son entêtement, disait que c'était être son ennemi que d'admirer Rubens. Au Cabinet des Dessins du Louvre, un ensemble de copies d'après Mantegna, Michel-Ange, Andrea del Sarto et d'après celui que le peintre des *Odalisques* ne nommait jamais que « le divin Raphaël », montre à quel point Rubens était nourri de ces maîtres de la Renaissance italienne qu'on l'accusait si injustement d'offenser. Ces copies voisinent avec d'admirables pages de son invention, qui témoignent de la prodigieuse aisance avec laquelle il aborda simultanément tous les genres. Devant tels portraits aux trois crayons d'après ses enfants, ou devant tels nus, on ne peut s'empêcher de songer à nos Français du XVIIIe siècle sur lesquels il exerça tant d'influence, et à Renoir, si proche de lui par sa vénusté. Il n'est pas moins précurseur dans son paysage. Les rehauts à la craie et à la sanguine, d'une discrétion extrême, prouvent, comme l'eussent fait également les esquisses peintes, que chez les plus grands coloristes de tous les temps la couleur est vraiment inséparable du dessin.

— Comme il y a deux ans, quand il nous présentait un Paris dépeuplé, tel qu'il apparut sans doute à Hitler, c'est une cité déserte, paradoxalement privée de son agitation et de ses lumières, et lugubre malgré son neuf, que Bernard Buffet évoque dans une suite de vastes panneaux inspirés par les gratte-ciel de New York (Galerie David et Garnier).

Le peintre, dont la signature même est hérissée, pour qui tout est adverse, a allongé encore les allongements, assombri les prisons qu'un des plus grands architectes américains appela « des pièges à hommes » et reconstruit à sa façon des quartiers si uniformément funèbres que nous

avons peine à différencier la *Gare Centrale* du *Palais des Nations unies* et les docks des palaces. Ne reprochons pas à Buffet la fatalité de sa vision et d'être avant tout dessinateur. Quel plus bel éloge peut-on faire à un peintre ? Les parallèles en fuite du *Grand Central Terminus* créent un pathétique assez voisin de celui des Utrillo de la grande époque. On pense à Piranèse, à Meryon, pour l'autorité avec laquelle des pinceaux chargés d'un noir goudronneux ont, comme aurait fait un burin, croisé verticales et horizontales et donné à un univers nouveau la solennité des cités mortes.

CLAUDE ROGER-MARX

POLITIQUE INTÉRIEURE. — Si la vie parlementaire reste, pour quelque deux mois encore, réglée au ralenti — de rares séances de commissions avec audition ministérielle étant seules prévues — l'activité politique n'en est pas moins intense et riche en épisodes.

Au premier feuillet de notre éphéméride figure une causerie radiotélévisée du président de la République. Elle est à noter pour deux raisons : 1° le chef de l'Etat montre par là qu'il gardera le contact avec le pays ; 2° il signifie qu'il continue à diriger le gouvernement. Donc, le général de Gaulle tient les Français au courant de la marche générale des affaires publiques. Il dit ce qu'il a fait, ce qu'il entend faire, et comment les pouvoirs publics doivent se comporter : « *S'il arrivait qu'ils s'égarent, l'arbitre aurait désormais et moyennant votre appui, les moyens de rétablir les choses.* » En langage direct : référendum, dissolution de l'Assemblée — éventuellement.

Les paroles sur l'Algérie ne sont pas moins remarquées : l'offre de cessez-le-feu est maintenue à d'« honorables conditions » (déjà, la conférence de presse d'octobre avait lancé l'idée de la « paix des braves »). On cherche toujours en vain l'expression « intégration » tant attendue par Alger. Au contraire, il s'y trouve les mots « solution politique » auxquels s'attache généralement une signification tout à l'opposé.

Il est inévitable qu'un rapprochement soit fait avec les termes employés quinze jours plus tôt devant le Parlement par le Premier ministre : « Il n'y aura pas, il ne peut pas y avoir de négociation politique en Algérie. » Nous verrons bientôt ce qu'il en est.

Dernières ordonnances (une trentaine) prises en vertu des pouvoirs exceptionnels. L'une d'elles atténue des dispositions fiscales excessives arrêtées le mois précédent, et qui avaient pour objet de lutter contre la fraude. Mais, en compensation, il est spécifié que la liste des contribuables, déjà mise depuis quelque douze ans à la disposition du public dans les mairies, sera complétée par le montant des impôts individuels. C'est là une mesure d'inspiration socialiste débattue chaque année au Parlement,

sans jamais prendre effet. « L'ère de la délation est ouverte », protestent avec véhémence les partisans du secret fiscal. « Bravo », disent ceux, salariés, dont le revenu est déclaré par un employeur. Le gouvernement ne regrettera sans doute pas d'avoir à laisser désormais aux députés et aux sénateurs le soin de décider en une telle matière.

Le Conseil exécutif de la Communauté française s'installe. Bonne impression d'ensemble. A y regarder de plus près, il apparaît que les fédéralistes ont beaucoup à demander. Des concessions de forme leur sont faites. Le fond est pour plus tard. L'essentiel est que le mécanisme est en route : le haut conseil de l'Union française prévu dans la Constitution de 1946 n'avait jamais pu être mis sur pied.

Venu à Alger pour faire démarrer le plan de Constantine (annoncé lors d'un précédent voyage du général de Gaulle), le Premier ministre est accueilli au monument aux Morts par des manifestations d'hostilité de la part d'éléments intégristes. Bousculades, dira-t-on. Mais qui trahissent l'existence de foyers prompts à exploiter jusqu'aux divergences d'interprétation des discours officiels. « Nul ne doit compter sur notre lassitude », déclare M. Michel Debré, qui confirme : il n'y aura pas de négociation politique. Des commentateurs relèvent : la réserve de la population européenne en dit plus long que les cris des agitateurs.

Préparatifs pour les élections municipales des 8 et 15 mars : l'extension aux villes de 9 000 jusqu'à 120 000 habitants du scrutin majoritaire à deux tours incite les formations de gauche à se rapprocher. Les communistes observent avec une grande attention : Front Populaire ? Ils se tiennent prêts, mais pour le second tour seulement, ne voulant pas effrayer trop vite l'électeur « républicain » (est républicain, selon le P.C., quiconque est hostile au pouvoir personnel et défenseur de la laïcité). Tout cela donne à réfléchir aux autres partis, ceux qui ont pris acte des déclarations du gouvernement lors de sa présentation devant l'Assemblée nationale. L'U.N.R. renonce à conquérir seule de haute lutte les municipalités. De larges alliances s'élaborent en dépit de chamailleries réciproques sur la politique de redressement économique, dont personne ne veut plus assumer la paternité.

Le voyage, dans le Sud-Ouest, du président de la République, élargit l'horizon. Toulouse, Perpignan, Auch, Tarbes, Pau, étaient-ils, comme on le prétendait volontiers, peu ouverts aux objectifs de départ de la Ve République ? Le fait est qu'à chacune de ses étapes, le général de Gaulle est chaleureusement accueilli lorsqu'il proclame sa confiance dans les destinées du pays — sans pour cela dissimuler que la voie sera encore difficile. « Qu'est-ce qui ne va pas chez vous ? » demande-t-il aux édiles. Mais c'est si peu de chose au regard de ce que l'on vient d'entendre : « Nous sommes un grand peuple. Sachons relier notre grand passé à notre grand avenir, même si la transition n'est pas commode. »

MARCEL CABILLY

# ★ ★ NOTES ET CHRONIQUES ★ ★

## YES MONSIEUR

par Geneviève Lévêque de Vilmorin *(Julliard)*.

Ce qui fait la saveur de ce récit est qu'il rapporte avec humour une aventure authentiquement vécue et qui est pleine de piquant : un jeune couple de bonne famille française, passagèrement en froid avec ses proches à qui le mariage a déplu, décide de passer sa lune de miel aux Etats-Unis et, manquant d'argent, d'y chercher du travail. Mais les formalités sont longues et compliquées à moins qu'on ne se résolve à briguer l'emploi faiblement considéré de gens de maison. C'est à quoi se résigne courageusement le jeune couple qui se place, elle, en qualité de cuisinière, lui, de maître d'hôtel chez un des plus fastueux célibataires d'Hollywood, flatté d'avoir à son service des domestiques français qui se targuent d'avoir servi chez des ducs.

Et les tribulations commencent. Les fameuses machines américaines sont si compliquées et si spécialisées qu'elles ne soulagent guère la peine des humains : celles qui doivent laver la vaisselle « stérilisent » mais ne lavent point, celles qui doivent laver le linge refusent les chaussettes et les lingeries délicates. Il faut trier les ordures avant de remplir les poubelles. Le gâchis est immense, le luxe criard mais sans raffinement. Les appointements royaux mais la tâche harassante. Des hordes d'invités se renouvellent sans arrêt et se comportent en sauvages : si peu sensibles à l'art culinaire, que la cuisinière improvisée peut, sans remords, faire appel aux inépuisables ressources de la conserve américaine.

Le couple succomberait à la tâche s'il ne s'avisait de se faire servir à son tour par une négresse de bonne composition qui lui apportera le petit déjeuner au lit. L'aventure finira, et le mieux du monde, quand des amis des deux Français invités chez leur employeur dévoileront l'identité des pseudo-domestiques. Ce petit livre plein d'enseignements, alerte et gai se lit avec agrément.

SOLANGE DE LA BAUME.

## L'HISTOIRE DE MA FEMME

par Milan Füst *(N.R.F.)*

Milan Füst est célèbre en Hongrie. Poète, philosophe, il occupe encore à soixante-dix ans la chaire d'esthétique à la Faculté de Budapest. Grâce à d'excellents traducteurs les lecteurs français connaissent aujourd'hui l'ouvrage considéré comme son chef-d'œuvre. La fougue torrentielle du récit, son ton âpre et cinglant, le relief des personnages sont en effet inoubliables.

L'intrigue s'égare parfois. Mais peu importe que Störr, « *Hollandais à demi-cinglé* » passe pour un héros grâce à la pluie qui opportunément éteint l'incendie allumé soudain à bord du navire qu'il commande, qu'il devienne à Londres expert maritime et s'écarte des louches combinaisons pétrolifères de son ami Kodor, « *petit homme à la gueule de Tzigane, chevalier de l'oblique* ». Peu importe que l'amie de Kodor tombe dans ses bras et que le coureur d'aventures fasse fortune en Amérique latine avant de redevenir un « étudiant » parisien. L'essentiel, l'épine dorsale, c'est la quotidienne vie conjugale de « *ce buffle de cent kilos, aux yeux courageux, au regard fidèle* ».

Störr a en effet épousé une jeune institutrice et « *cette petite rose française à l'odeur suave* » est inquiétante. En un monologue obsédé le mari amoureux généreux, lucide et parfois cynique se demande si cette petite dame impertinente est menteuse et infidèle, s'il doit la tuer, si fermer les yeux est dégradant...

Ses réflexions sur la vie, qui sont saisissantes, on sent bien qu'elles sont de Füst beaucoup plus que Störr. Et c'est pour cela qu'elles nous touchent. Nous touchent plus, avouons-le, que la fuite finale de l'épouse-enfant avec un croupier.

Le temps passe, le délaissé reconquiert l'équilibre mais garde l'espoir de retrouver l'infidèle. Un après-midi, debout sur la plate-forme d'un autobus, il l'aperçoit. Il téléphone à une amie commune : « *N'avez-vous pas su, capitaine, qu'elle est morte, il y a six ans ?* »

Le roman se termine sur cette apparition inexpliquée inexplicable — ouverture sur le fantastique.

CLAUDINE DECOURCELLE

## HISTOIRE DES GRANDES PUISSANCES (1918-58)

par Maxime Mourin *(Payot)*

Ce livre est la troisième édition d'un ouvrage qui, ayant successivement couvert les périodes 1919-1939 et 1919-1947, s'étend à présent jusqu'au mois de juin 1958. Les pays dont l'histoire est retracée sont la France, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, l'U.R.S.S., les Etats-Unis, la Chine et le Japon. Si étrange que cela paraisse, il n'existe pas, à l'heure actuelle en France, d' « Histoire Générale » qui prolonge jusqu'à nos jours le précieux Lavisse et Rambaud, arrêté au début de notre siècle. Dans l'enseignement du second degré, la plupart des manuels en usage n'ont pas été poussés au-delà de 1939. Cette dernière édition de l'ouvrage de M. Mourin sera donc la bienvenue dans toutes les bibliothèques de documentation contemporaine.

P. F.

## FÉERIES DANS L'ILE

par Gerald Durrell *(Éd. Stock)*

« Ce livre a fait la joie de toute l'Angleterre », nous dit la couverture. Et, véritablement, il est rare de découvrir dans la gent sérieuse des naturalistes, poète plus farfelu que Gerald Durrell ! Embarqué avec les siens, sur un coup de passion, pour l'île de Corfou, il nous fait de cette expédition un récit où la chronique familiale, le rapport scientifique et la narration humoristique s'assemblent sans hiatus.

F. M.

## NOTES INTER-ARTICLES

*Les Robaiyyat d'Omar Khayam*, p. 24. — *Autopsie d'un meurtre*, par Robert Traver, p. 42. — *La vie et l'œuvre de Lavoisier*, par R. Dujarric de la Rivière, p. 42. — *Chine sans murailles*, par le Docteur André Migot, p. 54. — *Les 13 complots du 13 mai*, par Merry et Serge Bromberger, p. 78. — *La Fontaine d'Aréthuse*, par Maurice Zermatten, p. 104. — *Le Vaudou haïtien*, par Alfred Métraux, p. 126. — *Sang d'Espagne*, par Georges Govy, p. 131. — *La Révolution de la non-violence*, par Vinoba, p. 141. — *Ce long regard*, par Elisabeth Jane Howard, p. 141.

CHAIX-PARIS. — 281-J 6-2-59.

Sacha Guitry
THEATRE
JE
T'ADORE

Sur plus de trois cents pages, tantôt balançant l'encensoir, tantôt ne ménageant pas le vitriol, Sacha Guitry évoque les plus grandes figures de la scène des cinquante dernières années, le tout ponctué par de très alertes et très incisifs croquis.

HACHETTE

Vient de paraître

ALEXANDRE ARNOUX
de l'Académie Goncourt

**DOUBLE CHANCE**

roman
aux ÉDITIONS ALBIN MICHEL

OU

**LE GROS LOT**

---

**UN GRAND SAVANT**
*très en avance sur son temps*

R. DUJARRIC DE LA RIVIÈRE
de l'Institut
et MADELEINE CHABRIER

**LA VIE ET L'ŒUVRE DE**

**LAVOISIER**

***d'après ses Écrits***

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

# GRAND PRIX DES LIBRAIRES DE FRANCE*

1959

GEORGES BORDONOVE

## *Deux cents chevaux dorés*

* Ce prix avait couronné en 1957 LES MENSONGES (65.000 ex.) de FRANÇOISE MALLET-JORIS (Prix Féminin 1958)

JULLIARD

---

**LES ANNALES**

Sommaire de Mars

**GASTON BERGER**
de l'Institut
*L'accélération d l'histoire et ses co séquences pour l'éducation*

**ANDRÉ GILLOIS**
*Évolution et philosophie de la mode*

**DUSSANE**
*Vie et survie des héros de théâtre : Phèdre et Antigone*

**CHARLES LE QUINTREC**
*Poèmes*

**RENÉ LALOU**
*Premiers romans de 1959*

79, bd St-Germain - PARIS-VIe
Le numéro : 110 francs

---

*Lisez dans*

**DOCUMENTS**
REVUE DES QUESTIONS ALLEMANDES

*JANVIER-FÉVRIER 1959*

POUR UNE POLITIQUE FINANCIÈRE EUROPÉENNE
par Hermann J. Abs et G. von Falkenhausen

BERLIN 1945
Un reportage de Hans-Ulrich Engel

L'AFRIQUE CRITIQUE L'EUROPE
par Esther-Sophia Hayfron

PORTRAIT D'UN SS-FUEHRER
par Achim Besgen

ACTUALITÉ DES SS
par A. Wiss-Verdier

*Le numéro : 240 F (franco de port)*
*Étranger : 270 F.*
*Abonnement d'un an : France : 1.200 F.*
*Étranger : 1.350 F.*

DOCUMENTS, 3, rue Bourdaloue - Paris-8e
Tél. : TRU 42-13 C. C. P. Paris 13.253-54

# PAYOT, PARIS

106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

***VIENT DE PARAITRE :***

**J. ALBERT-SOREL**
Ancien Président de la Société des Études Historiques.

## LE DESTIN DE L'EUROPE

Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Historique.*
**2.000 fr.**

**CONTRE-AMIRAL R. DE BELOT (R)**

## LA MER DANS UN CONFLIT FUTUR

**Évolution de la stratégie navale**

Un vol. in-8° de la *Collection de Mémoires, Études et Documents pour servir à l'Histoire de la Guerre.*
**1.100 fr.**

**R. BERSIHAND**
Diplômé de l'École des Langues Orientales.

## HISTOIRE DU JAPON

Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Historique.*
**3.000 fr.**

**H. BREUIL et R. LANTIER**
Membres de l'Institut.

## LES HOMMES DE LA PIERRE ANCIENNE

**(Paléolithique et Mésolithique)**

Nouvelle édition revue et augmentée
Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Scientifique.*
**2.200 fr.**

**C. GINI**
Professeur à l'Université de Rome.

## PATHOLOGIE ÉCONOMIQUE

Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Économique.*
**1.000 fr.**

**ED. LOCARD**
Docteur en médecine, directeur honoraire du Laboratoire de Police de Lyon.

## LES FAUX EN ÉCRITURE

**et leur expertise**

Uu vol. in-8° de la *Bibliothèque Scientifique.*
**1.600 fr.**

**J.-P. ROUX**
Chargé de recherches au C.N.R.S.

## L'ISLAM EN OCCIDENT

**Europe-Afrique**

Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Historique.*
**1.500 fr.**

**J. H. RUSH**
Docteur ès sciences physiques de l'Université Duke Durham (U.S.A.)

## L'ORIGINE DE LA VIE

Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Scientifique.*
**1.200 fr.**

**F. L. SCHOELL**
Ancien professeur aux Universités de Chicago, de Tulane et de Californie.

## HISTOIRE DE LA RACE NOIRE

**aux États-Unis**

Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Historique.*
**1.200 fr.**

***EN VENTE DANS LES LIBRAIRIES***

*NOUVEAUTE*

**LA VIE QUOTIDIENNE A FLORENCE AU TEMPS DES MÉDICIS**

***par Jean LUCAS-DUBRETON***

HACHETTE

**LA COTE DESFOSSÉS**

PARAIT CHAQUE JOUR DE BOURSE **sur vingt-quatre ou trente-deux pages** ★ ET TOUS LES SAMEDIS **sur huit, douze ou seize pages**

**Tous les cours du Marché de Paris, terme, comptant, hors-cote. Cours de l'or et des devises**

Elle publie des articles sur les marchés étrangers : Bourses étrangères et Matières premières

**Elle a récemment publié des Études complètes ou des Notes** sur de grandes affaires :

FROMAGERIE BEL — PAPETERIES DE STENAY & POUILLY — L'ALIMENT ESSENTIEL "HEUDEBERT" EVITUBE — ARJOMARI — OUASTA & MESLOULA MINES DE BOU ARFA — Cie MINIÈRE ET MÉTALLURGIQUE — DJEBEL MDILLA

***ABONNEMENTS :*** **6 mois : 8.750 fr.**

***Spécimen et documentation gratuits sur demande***

**à nos bureaux : 42, rue Notre-Dame-des-Victoires**

**PARIS**

*VIENT DE PARAITRE*

**JULES ROMAINS**
de l'Académie française

# MÉMOIRES DE MADAME CHAUVEREL

*Déjà parus :* I. - UNE FEMME SINGULIÈRE
II. - LE BESOIN DE VOIR CLAIR

---

**LOUIS HAUTECŒUR**
de l'Institut

# HISTOIRE DE L'ART

*Vient de paraître :* I. - DE LA MAGIE A LA RELIGION
*A paraître :* II. - DE LA RÉALITÉ A LA BEAUTÉ
III. - DE LA NATURE A L'ABSTRACTION

---

**PIERRE FRÉDÉRIX**

# UN SIÈCLE DE CHASSE AUX NOUVELLES

De l'Agence d'Information Havas à l'Agence France-Presse **1835-1957**

---

*Collection " L'AVENTURE VÉCUE "*

**SYDNEY WIGNALL**

# PRISONNIERS AU TIBET ROUGE

traduit de l'anglais

---

*Collection " BIBLIOTHÈQUE D'ESTHÉTIQUE "*

**P.-A. MICHELIS**

# ESTHÉTIQUE DE L'ART BYZANTIN

Illustré de 144 reproductions photographiques

***FLAMMARION***

# LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VI^e

*NOUVEAUTÉS*

**EDNA FERBER**

## PALAIS DE GLACE

***Le roman de l'Alaska***

par l'auteur de

**GÉANT**

---

**LALAGE PULVERTAFT**

## LE PLUS SECRET DÉSIR

roman

*Nos intimes démons... Un succès du jeune roman anglais.*

---

**ROBERT EKVALL**

## TENTES CONTRE LE CIEL

roman

**Au cœur du mystérieux Tibet.**

*Une histoire d'amour d'une sauvage poésie et une belle et noble aventure spirituelle.*